cplt/ohne Inhalt

MEMOIRES
DE LA SOCIÉTÉ
LITTÉRAIRE
DE GRENOBLE.

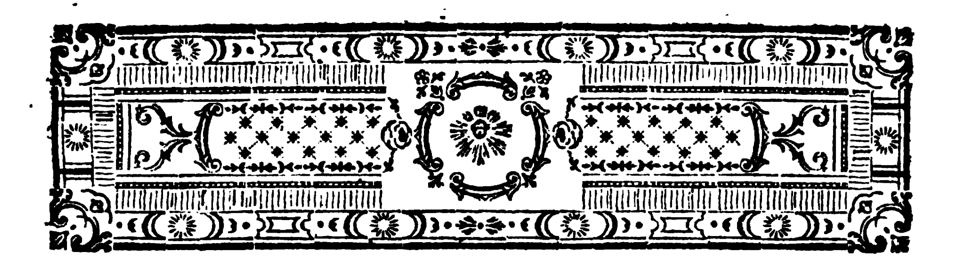
TROISIEME PARTIE.



A GRENOBLE,
Chez J. ALLIER, Imprimeur-Libraire de la Société.

M. DCC. LXXXIX.

Sous le Privilége de la Société Littéraire.



MÉMOIRES
DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE
DE GRENOBLE.

LA Société Littéraire a tenu une séance publique le jeudi 5 février 1789.

M. Michon, chanoine de la collégiale, & directeur de la Société, a ouvert la séance par un discours, dans lequel il a observé d'abord que les circonstances qui avoient captivé, depuis plusieurs mois, l'attention générale de la province, avoient pu seules retarder l'hommage que la Société étoit empressée de rendre à la mémoire du bon chevalier sans peur & sans reproche; il a parlé ensuite des avantages que les lettres peuvent procurer, sous les rapports qu'il avoit déjà traités dans la précédente séance; il a établi, sur-tout, qu'elles pouvoient contribuer à affermir la religion par le développement & la clarté qu'elles donnoient à ses preuves.

Ensuite M. Gagnon, secrétaire perpétuel, a lu un dis-

cours dans lequel il a tâché de prouver la néceſſité d'étudier l'hiſtoire naturelle d'une contrée, pour parvenir à connoître l'hiſtoire des nations qui l'ont habitée.

M. Achard de Germane a lu un diſcours ſur le patriotiſme des gens de lettres.

Après quoi, ayant rappellé que la Société avoit propoſé, au concours, l'éloge hiſtorique du chevalier Bayard, M. Savoye de Rollin, avocat-général, a fait connoître la maniere dont cet intéreſſant ſujet a été traité par quelques auteurs, & a annoncé le vœu de l'académie, qui a décerné le prix à l'éloge côté N°. 12, dont l'épigraphe tirée du Taſſe, eſt : *Non cupidigia in lui d'oro, o d'impero, m'a d'onor brame immoderate, ardenti.* Le jugement de la Société a été confirmé par celui du public, qui a entendu, avec intérêt, la lecture entiere de l'ouvrage. Le ſtyle en eſt pur & touchant ; les vertus du Héros ſont bien développées ; & ſi l'on regrette de voir trop de détails d'opérations militaires, c'eſt le défaut du ſujet — L'auteur eſt M. Gautier, notaire à Grenoble.

Dans le nombre conſidérable des ouvrages envoyés au concours, la Société a diſtingué celui qui eſt côté N.° 15, dont l'épigraphe eſt :

> C'eſt peu d'être un guerrier ; la modeſte douceur
> Donne un prix aux vertus, & ſied à la valeur.
>
> *Volt. trag. de Tanc.*

L'auteur a ſaiſi le vrai ſens du programme, en parlant de l'influence que le chevalier Bayard a eue ſur ſon ſiecle,

& de celle qu'il auroit eue ſur celui-ci. — C'eſt M. Gagnon, fils, avocat à Grenoble.

Il a été fait auſſi mention honorable de l'éloge côté N.° 14, épigraphe : *Allobroges gens jam indè nullâ Gallicâ gente opibus aut famâ inferior.* Tit. Liv. lib. 22. — L'ouvrage contient des détails & des anecdotes hiſtoriques très-intéreſſantes pour l'hiſtoire de Dauphiné, dont l'auteur paroît s'être beaucoup occupé. — C'eſt M. Dochier, avocat à Romans.

La ſéance a été terminée par l'annonce des programmes.

La Société deſirant remplir les différents objets de ſon inſtitution, & conſidérant qu'un des premiers devoirs d'un corps littéraire eſt de conſtater l'hiſtoire du pays qu'il habite, demande : *Quels étoient les peuples qui occupoient cette contrée, connue depuis ſous le nom de Dauphiné ? quels étoient leur religion, leur gouvernement, leur légiſlation & leurs mœurs, à l'époque de la premiere invaſion des Romains, & juſqu'à l'établiſſement du royaume de Boſon ?*

Le prix ſera une médaille d'or de la valeur de 300 liv., & une de 150 pour l'*acceſſit*; il ſera diſtribué, dans la ſéance publique du mois d'août 1790. Les mémoires ſeront remis avant le premier juin.

Dans la même ſéance, cette compagnie décernera le prix qu'elle avoit propoſé *ſur les moyens de perfectionner la filatures des ſoies, afin de pouvoir obtenir, dans les derniers apprêts, les ſoies de premiere qualité, & ſur les avantages*

ou inconvénients qui résulteroient de l'usage du charbon de pierre dans les tirages de soies.

L'académie avoit proposé au concours l'éloge historique du connétable de Lesdiguieres, qu'elle devoit couronner dans sa séance prochaine; n'ayant encore rien reçu qui ait pu déterminer l'adjudication du prix, elle la renvoie à l'assemblée publique du mois de février 1790.

DISCOURS prononcé dans une Séance de la Société Littéraire de Grenoble, dans le mois d'Avril 1788, par M. SAVOYE DE ROLLIN, Avocat-Général au Parlement de Dauphiné.

LORSQUE la Société Littéraire, à l'imitation des différentes Académies du Royaume, s'est déterminée à consacrer des éloges publics à la mémoire des hommes célebres que la France a produits, un sentiment de patriotisme dont elle n'a pas cherché à se défendre, lui a persuadé qu'elle devoit s'attacher d'abord à ceux qui appartiennent au Dauphiné: parmi les noms fameux qui sont inscrits dans ses annales, le nom du chevalier Bayard est le premier qui ait fixé son choix; elle a cru qu'elle ne pouvoit ouvrir plus noblement la carriere, & qu'elle acquittoit, pour ainsi dire, la dette de tous ses concitoyens & la sienne, en proposant l'éloge de cet illustre chevalier. Si l'histoire de sa vie présente un

ſujet national à toutes les académies du royaume, elle eſt, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, un ſujet claſſique pour la Société Littéraire de Grenoble ; il ne lui étoit pas permis de l'oublier.

Elle n'a donc point été retenue par la conſidération, que l'Académie de Dijon avoit propoſé le même ſujet en 1768 ; cet exemple, au contraire, a été pour elle une loi de l'imiter. D'ailleurs, en préſentant au concours un éloge hiſtorique, au lieu d'un éloge purement oratoire, elle a étendu les bornes de ſon ſujet. Ce n'eſt pas que la vie de Bayard n'ait été aſſez féconde en grands événements, pour enflammer le génie des orateurs; elle eſt ſemée de tant d'actions héroïques & vertueuſes, qu'il ſeroit difficile d'offrir une matiere plus riche à l'éloquence. Mais, ſans prétendre blâmer le ton des éloges modernes, dont pluſieurs étincellent de ces beautés mâles & vigoureuſes, que n'euſſent pas déſavouées les Démoſthenes, la Société a penſé que la marche moins pompeuſe du ſtyle hiſtorique convenoit mieux à Bayard, qui faiſoit ſimplement de grandes choſes, & ſe doutoit à peine de l'éclat de ſa réputation. Plutarque a peut-être ſaiſi le véritable genre des Panégyriques : il a peint tout uniment ſes perſonnages, en les faiſant agir; il les caractériſe par leurs actions, plutôt que par des déclamations étudiées. Il n'a point la manie de ſe mettre indiſcrettement à leur place; ſon eſprit ignore l'art de briller à leurs dépens: modeſtement caché derriere la toile qu'il fait mouvoir, il a le mérite de ces machiniſtes habiles, dont la préſence eſt

toujours ſentie & jamais apperçue; on ne ſe rappelle de l'hiſtorien qu'après avoir achevé une lecture d'autant plus délicieuſe, qu'elle nous tranſporte réellement aux temps dont il a parlé. Auſſi, la poſtérité, comme pour le récompenſer de cette eſpece d'oubli de lui-même dans ſes propres ouvrages, l'a-t-elle nommé le bon Plutarque : on qualifie de la même maniere quelques-uns de nos héros, *le bon Henri, le bon chevalier Bayard.* Ne ſemble-t-il pas que la voix publique ait prononcé; & que pour louer dignement ces grands hommes, c'eſt comme le bon Plutarque qu'il faut écrire ?

Je doute que l'on prît beaucoup d'intérêt à la vie particuliere d'un homme qui n'auroit montré que des vertus domeſtiques : ſon obſcurité s'attireroit le dédain même des lecteurs qui la partagent. Il en eſt ainſi des peuples qui ont eu le bonheur de n'être comptés pour rien dans les révolutions des grands empires; on mépriſe la ſageſſe qui leur conſeilla de ne point y participer. Des événements extraordinaires, des cataſtrophes ſanglantes, voilà ce qu'on recherche dans l'hiſtoire. On témoigne, ſans doute, ſon admiration pour les traits de vertus que l'on y rencontre. Mais qu'on nous diſe quelle eſt la vie qui a le plus de lecteurs, de celle de Numa ou de Céſar, de celle de Socrate ou de Thémiſtocle : l'héroïſme de la valeur l'emporte à nos yeux ſur l'héroïſme de la ſageſſe; & je ſoutiens que ſi Socrate n'avoit pas été perſécuté & livré à une mort violente, il n'auroit ſûrement pas aujourd'hui la moitié de la célébrité qu'il a obtenue.

N'imaginons

N'imaginons pas encore que les hommes puiſſent ſe guérir de cette façon de juger leurs ſemblables; le ſeul parti qui reſte à prendre avec eux, eſt de leur tracer du moins des tableaux qui allient de ſublimes vertus à ces actions merveilleuſes qui les ſéduiſent. Mais, je le répete, l'hiſtoire d'un homme ou d'un peuple qui auroit été vertueux ſans bruit, quel art qu'on employât pour la rendre touchante, formeroit une hiſtoire bien inutile, car on pourroit affirmer qu'elle ne ſeroit pas lue.

Si l'on veut donc ſouffrir que l'hiſtoire ait quelquefois le but d'inſtruire, en ne négligeant pas les moyens d'intéreſſer, elle doit s'appliquer à faire reſſortir ces hommes rares qui ont honoré l'humanité, autant par leurs qualités brillantes que par leurs qualités ſolides. Qui mieux que le Chevalier ſans peur & ſans reproche, a réuni ce double rapport d'un courage indomptable & d'une probité qui ne s'eſt jamais démentie? Ses contemporains ont dicté de lui cet éloge, que leurs deſcendants ont ſouſcrit ſans modification. Combien de grands hommes, au jugement de leurs ſiecles, qui ont ceſſé de le paroître dans les ſiecles ſuivants! Et même parmi ceux, qui, des temps reculés où ils ont vécu, commandent encore à notre eſtime, que d'illuſions ſe ſont détruites, que de preſtiges ont diſparu, qui leur donnoient une attitude plus impoſante! Il eſt ſi peu commun que les déciſions qu'un âge prononce, ſoient confirmées par les âges qui lui ſuccedent; la flatterie ou la haine commettent tant d'erreurs, que ce n'eſt pas une remarque indifférente à

la gloire de Bayard, d'obſerver que ſon ſiecle n'a parlé que le langage de la poſtérité.

La France a eu des guerriers plus célebres par leurs talents ; mais elle n'en a point de plus fameux par leurs exploits perſonnels. Bayard n'a jamais été mis par ſon Prince, à la tête des armées : il n'a donc pu s'élever à la réputation d'un général. Mais on ne citeroit point de plus vaillant capitaine ; la bravoure des la Noue & des Crillon n'eſt pas même comparable à la ſienne. Ce Crillon, qui étoit inconſolable qu'on ſe battît quelque part ſans lui, tenoit plutôt ſon courage de l'impétuoſité de ſon ſang, que du calme de ſa raiſon ; il étoit furieux dans les combats & intraitable dans les dangers. Bayard avoit une intrépidité ſupérieure aux événements ; elle étoit auſſi généreuſe au fort du péril, qu'au ſein de la victoire. Sa valeur auroit quelque reſſemblance avec la valeur éclatante de Henri IV ; elle avoit ſeulement plus de modération. Le Prince aimoit à s'expoſer ſans néceſſité ; une audace impatiente l'entraînoit ſouvent dans des haſards qu'il eût été plus glorieux d'éviter. Bayard, toujours maître de ſes mouvements, n'étoit téméraire qu'avec prudence ; & ces traits inouis de hardieſſe qu'enfante ordinairement le déſeſpoir, il les devoit à un courage réfléchi qui ne s'attachoit qu'aux reſſources, & lui montroit la victoire où les autres ne cherchoient que la mort. Si ces différentes nuances de la valeur ſéparent le chevalier du Monarque, que de points de conformité les rapprochent ! Quelle ardeur bouillante les dévore, le jour qui les appelle au combat ! Que

d'exploits incroyables, que la fable eût à peine osé raconter! Dans leur vie toute guerriere, c'est la franchise, la candeur, la modestie naïve, & cette loyauté chevaleresque dont les modeles sont anéantis. Je ne justifierai point par des exemples, l'analogie des caracteres de ces deux grands hommes : ils se présentent en foule ; & je laisse à ceux qui traiteront ce sujet, le soin de les rassembler; mais je ne puis m'empêcher de citer un trait de Henri IV, à qui je dois peut-être l'idée de ce parallele.

On faisoit parcourir à Henri IV, encore enfant, la généalogie de sa maison : lorsqu'il en vint au connétable de Bourbon, son instituteur l'instruisit de la désertion honteuse de ce Prince envers son Roi, quoiqu'il en fût comblé d'honneurs & de bienfaits. A cette déloyauté d'un de ses ancêtres, il lui opposa la fidélité héroïque de Bayard, dont le mérite avoit toujours langui sans récompense, & qui, en expirant sur un champ de bataille, reprocha au connétable le crime affreux de trahir sa patrie & le sang dont il sortoit. Le jeune Prince, qui avoit écouté son instituteur dans le plus grand silence, prit une plume, effaça le nom du connétable, & mit le nom de Bayard à sa place. Cette action, aussi simple que sublime, porte au fond du cœur l'attendrissement & le respect. O bon Henri ! comment ne serois-tu pas devenu le meilleur des Rois, puisque tant de grandeur & de justice ennoblissoit ton enfance ? Quelle adoption pour Bayard! Ah ! si les honneurs lui ont manqué de son vivant, il n'en est plus que ses mânes puissent récla-

mer ! On applaudiſſoit à Louis XIV d'avoir fait dépoſer les cendres de Turenne à Saint Denis, dans le tombeau des Rois ; que dira-t-on de Henri IV, qui, d'un ſeul trait, éleve ce brave chevalier juſqu'au rang de ces Princes qui avoient mépriſé ſes ſervices ?

Bayard étoit, ſans contredit, le guerrier le plus redoutable de ſon temps : c'étoit, comme s'exprime le *loyal ſerviteur* qui a écrit ſa vie, *la vraie fleur de chevalerie, le nompareil en proueſſes, le paſſe-preux de tous ceux qui furent depuis deux mille ans*. Mais on ne deſſineroit que le profil de ſa phyſionomie, ſi l'on ne parloit point de ſa ſcience militaire. C'étoit à lui ſeul que l'on confioit les poſtes importants & périlleux, lorſque le ſort de l'armée étoit attaché à leur conſervation : lui ſeul étoit conſulté dans les moments funeſtes de criſe, où il falloit que le génie luttât contre les dangers d'une poſition imprudente ; lui ſeul avoit cette imagination fertile en reſſources, que la préſence du péril enflammoit au lieu d'éteindre ; & c'eſt ce qui le diſtingue des chevaliers même les plus renommés de ſon temps, tels que les Durfort, les d'Arces, les Briſſac, les d'Alegre, qui, comme lui, étoient capables d'un coup de main, ou d'un miracle de valeur, mais qui lui cédoient au conſeil, & partout où il étoit beſoin d'allier le talent au courage. Le ſiege de Mezieres & la bataille de la Baſtide, où il a commandé en chef, ſont enfin une preuve qu'il poſſédoit la qualité la plus précieuſe dans un général, celle de produire de grandes

choſes avec de foibles moyens, & de gouverner la fortune par l'aſcendant de ſon génie.

On en reconnoiſſoit tellement la force & l'étendue, qu'il étoit toujours ſûr d'être mis à la tête des expéditions que l'on étoit forcé de tenter, mais dont la réuſſite paroiſſoit offrir des difficultés inſurmontables : perſonne ne vouloit eſſayer d'une gloire qu'on jugeoit impoſſible d'acquérir ; & c'eſt alors que l'on déféroit à Bayard le dangereux honneur de commander: ce furent, pour ainſi dire, les ſeules grâces qu'il obtint, parce qu'elles ſont du nombre de celles que les courtiſans ne ſollicitent pas. Bayard, ſimple & modeſte, ignoroit le chemin des honneurs & de la fortune; & comme il ne s'aſſignoit point de place, au milieu de tant de gens qui en demandoient, on crut qu'il étoit inutile de lui en donner.

Je penſe qu'un éloge hiſtorique de Bayard ſeroit bien incomplet, ſi l'on ne marquoit ces contraſtes. Il n'eſt point rare que des talents qui ont manqué de circonſtances pour ſe développer, ſoient tombés dans une eſpece d'obſcurité, & qu'on ait eu l'injuſtice de ne pas les en ſortir ; mais que Bayard, qui avoit fait ſi ſouvent un uſage heureux des ſiens, qui avoit gagné des batailles, emporté des villes, & ſoutenu un ſiege mémorable ; que ce grand homme ſoit reſté confondu dans les derniers grades d'une armée, c'eſt une ſingularité que doivent relever ceux qui concourront à ſon éloge.

Ce qui détermina encore ſa ſupériorité ſur tous ſes con-

temporains, c'eſt ſa générosité preſque incompréhenſible. Sans fortune, ne recevant rien de ſes maîtres, ſes mains étoient toujours ouvertes pour donner, & n'étoient jamais vides de préſents. Dès ſa plus tendre jeuneſſe, dit ſon hiſtorien, *nul de ſes compagnons n'étoit démonté, qu'il ne le remontât; s'il avoit un écu, chacun y partageoit.* Son déſintéreſſement eſt peint de la maniere la plus touchante dans l'hiſtoire de ſa vie; & c'eſt une remarque honorable pour la province, qu'elle ait tout-à-la-fois produit le héros & l'hiſtorien: ſon ouvrage eſt le plus précieux monument que nous ait laiſſé la littérature ancienne: chef-d'œuvre de ſentiments, d'expreſſions, de naïveté, & dans lequel ſon auteur nous a bien montré qu'il ſentoit le prix de cette modeſtie aimable de ſon héros, il a eu la douce ſimplicité de n'oſer mettre ſon nom à la tête d'un ouvrage que l'on regarde aujourd'hui comme une des meilleures productions du ſeizieme ſiecle.

Cependant, ſi cette hiſtoire ne laiſſe rien à déſirer de tout ce qui caractériſe Bayard; ſi elle ſuit exactement les détails de ſa vie publique & privée, & ſi elle dévoile, avec une grâce inimitable, les mouvements les plus ſecrets de ſon cœur, on eſt obligé d'avouer qu'elle ne peint abſolument qu'un ſeul homme; & qu'en l'iſolant ainſi de tout ce qui l'entoure, elle nuit à la perfection du tableau.

Dans un ſiecle où la guerre étoit l'unique occupation des Rois; dans un ſiecle où l'illuſtration des armes étoit la ſeule dont on fît cas, la vie d'un grand capitaine a dû néceſſai-

rement être liée à tous les événements considérables, par des rapports plus ou moins éloignés: celle de Bayard, par l'éclat de ses talents, la grandeur de ses services, & surtout par cette haute vertu qui le rendit l'objet de la vénération publique, eut une influence marquée dans les révolutions de son temps, & même sur les mœurs générales. Dans les armées, il étoit le modele qu'on proposoit à l'ardente jeunesse; & sa seule présence étoit une loi de discipline plus forte que toutes les institutions. Nul homme d'armes n'auroit osé commettre une lâcheté sous les yeux de Bayard; & tous ceux qui suivoient la carriere de la gloire, étoient certains d'atteindre à la véritable, en marchant sur les pas de ce héros. On se tromperoit bien grossièrement, si l'on pensoit que son existence, bornée dans les limites d'un camp, se réduisoit à être utile à un petit nombre de guerriers qui avoient la noble ambition d'être ses émules. La réputation de Bayard remplissoit toute l'Europe : un simple capitaine de cent hommes d'armes étoit accueilli, demandé par tous les Souverains. Le seul qui auroit dû le récompenser, le connoissoit assez pour ne pas prendre contre lui la précaution de l'accabler de dignités : dans ces temps où les grands de l'état avoient une puissance indépendante du Monarque, il falloit les subjuguer par les honneurs; Bayard n'avoit d'autre lien que son devoir : l'oubli de sa personne étoit fondé sur la certitude de la conserver; mais aussi toutes les distinctions qui ne sont qu'honorables, lui étoient décernées : c'est lui qui reçoit chevalier Fran-

çois Ier à Marignan ; c'eſt lui qui décore du même titre le fils du connétable de Bourbon ; c'eſt lui que la voie publique appelle à la défenſe de Mezieres ; c'eſt lui que ſon général choiſit pour arrêter ſur un pont, avec douze gendarmes, toute une armée ennemie. Tant d'actions héroïques l'environnoient d'un éclat que les grâces des Souverains ne pouvoient augmenter. Sans décorations, ſans titres, ſans fortune, chargé de ſa ſeule renommée, il ne ſe préſentoit nulle part, qu'on ne lui rendît tous les honneurs que la flatterie prodigue ſans choix à tous les Princes ; mais que l'eſtime publique n'accorde qu'aux héros.

Un tel homme dominoit trop ſon ſiecle, pour n'avoir pas eu quelque influence ſur lui : la chevalerie, dont il réhauſſa la gloire & ranima l'énergie, ſemble n'avoir eu d'autre durée que celle de ſon régénérateur. Il eſt bien ſûr que François Ier eut le projet de lui rendre tout ſon luſtre, & que, pour y parvenir, il aſſocia le nom de Bayard à ſes grands deſſeins. Le Monarque ſentit ſon impuiſſance ; il comprit que la perſuaſion appartient à l'exemple, & non pas à l'autorité. François Ier & Bayard, réunis, ne firent pourtant que de vains efforts : Bayard fut le dernier des chevaliers françois, à-peu-près comme Brutus fut le dernier des Romains. Ce ſeroit, ſans doute, une recherche intéreſſante, que d'aſſigner les cauſes qui déterminerent l'extinction de la chevalerie qui n'a pas ſurvécu au regne de François Ier Ce fut à cette époque que l'art militaire ſubit une de ſes plus étonnantes révolutions, par la découverte de la poudre.

Les

Les nouveaux moyens de destruction qu'elle introduisit, ne porterent-ils pas à la chevalerie un coup funeste ? N'en dégraderent-ils pas l'esprit, en rendant inutiles au succès des batailles, ces terribles faits d'armes qui régloient auparavant le sort des combats ? L'examen de ces questions n'est point étranger à l'éloge historique de Bayard, si l'on considere qu'il pressentit lui-même les changements qu'ameneroit l'invention de la poudre : il déclara que l'arquebuse étoit l'arme d'un lâche.

Quoique je ne pense pas que l'usage de la poudre ait perfectionné la science militaire, & que je croie au contraire qu'il en a reculé les progrès, & qu'il les retarde encore aujourd'hui, il n'en est pas moins vrai que l'adoption générale des armes à feu, changea entiérement la discipline militaire, & finit même par rendre ridicule le vêtement d'un chevalier. Cet ordre dut s'anéantir avec rapidité : nous devons sans doute regretter de n'avoir pas conservé de cette institution ce qu'elle avoit d'admirable pour les mœurs ; mais nous ne devons pas non plus nous abuser sur les vices qu'elle receloit dans son sein ; & le premier de tous étoit peut-être de s'opposer au progrès des lumieres. Voilà pourquoi, dès l'instant qu'on apperçoit la décadence de la chevalerie, on voit, du même moment, le goût des lettres germer dans la nation, & tous les esprits animés du desir de s'éclairer. Je ne crois pas qu'on ait encore fait sentir cette liaison de la naissance des lettres à la destruction de la che-

valerie, & cependant il ne feroit peut-être pas difficile de la prouver.

Tels font les objets principaux que vous avez liés à votre fujet ; ils font fufceptibles d'une courte analyfe & d'un développement affez rapide pour ne pas nuire au fujet principal. D'ailleurs, Bayard appartient à l'hiftoire de tout fon fiecle ; & l'homme ne fera jamais bien connu, fi le fiecle ne l'eft pas.



FRAGMENT du Difcours prononcé par M. DE ROLLIN, *Avocat-Général, dans la Séance publique de la Société Littéraire, le* 5 *du mois de Février* 1789.

SI l'on cherche à obtenir une hiftoire impartiale des hommes célebres de fa nation, on ne doit point la commencer durant leur vie, ni même l'effayer après leur perte récente ; il faut attendre que les fiecles fe foient accumulés fur leur tombe, & que leur long & profond filence ait endormi les fureurs des rivalités contemporaines, & diffipé les trompeufes appréciations de l'enthoufiafme. Les hommes ne favent point employer une jufte mefure dans les jugements qu'ils portent de ceux qui fe fignalent, en leur préfence, par des actions éclatantes ou des talents fupérieurs : s'ils font d'abord entraînés par des mouvements involon-

taires d'admiration ou de reconnoiſſance, ils ne tardent pas d'en modérer l'impétuoſité, & de montrer la laſſitude que leur cauſe l'éternelle obligation de répéter des éloges dont leur vanité s'offenſe : telle eſt la ſecrette & honteuſe diſpoſition que chaque homme retrouve en lui-même, de ne pouvoir ſouffrir des comparaiſons qui l'avertiſſent de ſon infériorité. Mais c'eſt ſur-tout dans les ſociétés flétries par de tyranniques inſtitutions, qu'on voit dominer cette grande foibleſſe du cœur humain. Là, tout eſprit public étant inconnu; là, le corps politique n'ayant point de lien commun qui uniſſe ſes membres, chacun ſe concentre dans la ſphere de ſon intérêt particulier, rapporte tout à ce qu'il exige, ne connoît qu'un maître, ne veut être qu'un eſclave, & n'a point de patrie. C'eſt dans un gouvernement de ce genre que tout homme qui a l'imprudence de ſe diſtinguer, devient néceſſairement l'ennemi de tous; que tout homme qui, par ſon caractere, s'arrache de la foule, eſt bientôt perſécuté par elle; que le mérite eſt par-tout un titre d'excluſion; que les talents qui ont le plus brillé & le mieux ſervi, ſont dédaignés par ceux mêmes qui jouiſſent de leur gloire.

C'eſt donc réellement un beſoin de la foible humanité, que pour juger ſainement les hommes célebres, on attende que leurs noms aient long-temps vécu dans la poſtérité : les préjugés qui gouvernent une génération, les préventions qui l'aveuglent, s'affoibliſſent & s'éteignent dans les générations qui la ſuivent; nos opinions ſe diverſifient avec nos

intérêts ; nos intérêts influent ſur nos mœurs ; nos jugements ſubiſſent les mêmes variétés, & nos paſſions changent ſans ceſſe la couleur des objets qui frappent notre vue ; mais le temps, d'une main infatigable & patiente, les dépouille peu-à-peu des preſtiges dont nous les avons nous-mêmes couverts ; ils ſortent, par un effort lent & ſucceſſif, des nuages qui les offuſquent, & ſe manifeſtent enfin à nos yeux dans toute la pureté de leurs traits. C'eſt ainſi que la raiſon humaine n'eſt jamais que l'expérience de nos erreurs, & que les hommes n'arrivent à la vérité, qu'en paſſant par tous les menſonges de leurs ſens & de leur imagination.

L'hiſtoire ſeroit moins infidelle, on ne l'accuſeroit pas tout-à-la-fois de tant de malignité & de tant d'adulation, ſi elle n'étoit marquée de l'empreinte des préjugés & des vices de ceux qui l'ont écrite. Les hiſtoriens ſubjugués, en dépit d'eux-mêmes, par leurs idées, leurs penchants, leurs travers, peignent toujours leur caractere dominant dans leurs ouvrages, & donnent à tous leurs tableaux une teinte uniforme : ſous le pinceau ſublime de Rubens, Vénus n'étoit même jamais qu'une courtiſane Flamande. Si Saluſte a rempli ſes diſſertations d'une morale téméraire ; ſi Tacite a enveloppé d'un ſtyle énigmatique ſon horreur pour la tyrannie, on devine que Saluſte étoit un homme ſans mœurs ; & Tacite, le ſombre courtiſan de Domitien. Mais les talents ſupérieurs de ces deux hiſtoriens, leur profonde connoiſſance des hommes, leur inaltérable amour pour la

vérité, contrebalançoient leurs défauts; & l'hiſtoire n'a pas de plus grands modeles à nous offrir.

Je ne penſe pas qu'on eſſaye de leur comparer nos froides compilations modernes, & même nos plus célebres hiſtoriens: ſi quelques-uns leur diſputent de coloris, il n'en eſt aucun qui ait obſervé, comme eux, les bienſéances de l'hiſtoire, ni qui ſe ſoient piqués d'autant de fidélité & d'exactitude. Si, par exemple, nous voulions connoître le regne de Louis XIV, & les talents de ce Prince, ce n'eſt ſûrement pas Keboulet, ni les faſtidieux panagyriques de quelques corps littéraires, qu'il faudroit conſulter; Voltaire lui-même ſeroit un guide incertain; & cependant, il n'y a pas un ſiecle d'intervalle entre Louis XIV & nous. . .

. . . .

Une foule d'événements, imprévus autant qu'extraordinaires, ont précipité, pour la génération actuelle, la lente maturité du temps; & le ſiecle de Louis XIV. . . .

. . . .

L'hiſtoire des différents hommes célebres n'eſt pas également remplie des mêmes difficultés: on n'a point les mêmes riſques à courir, lorſqu'on écrit la vie des hommes qui ont des titres à l'immortalité, plus ſolides que ceux d'une vaine naiſſance; l'éclat ſeul de leur réputation exige néanmoins qu'on attende le ſilence de l'envie. Mais ſi cette envie ne déployoit pas tant de fureur à pourſuivre le repos des grands hommes, je crois que l'enthouſiaſme qu'ils produiſent ſeroit moins exagéré dans ſes effets; ainſi que

l'intolérance allume le fanatiſme, de même les perſécutions que le génie éprouve, enflamment le zele de ſes défenſeurs : les ames généreuſes ſe révoltent contre l'ingratitude dont les hommes payent des talents qui honorent l'humanité; l'indignation qu'elles reſſentent, en ſe pénétrant de la cauſe qu'elles embraſſent, les porte quelquefois trop impétueuſement au-delà du vrai, en ne voulant que repouſſer l'iniquité du menſonge. Mais c'eſt peut-être là un des plus cruels artifices de l'envie, qui ne ceſſe de redouter ſa propre impuiſſance, & qui frémit d'une joie funeſte, en oppoſant la ſupériorité de l'être imaginaire qu'a enfanté le zele, à l'être réel qu'elle perſécute.

L'homme immortel dont la ſociété conſacre aujourd'hui l'éloge, eſt à une trop grande diſtance de nous, pour craindre que la jalouſie flétriſſe de ſes poiſons la couronne qu'on lui prépare. Eh ! comment pourroit-il être en butte, trois ſiecles après lui, aux traits envenimés de la ſatyre ? Il n'en fut jamais bleſſé tant qu'il a vécu : de ſi douces vertus ornoient l'ame du bon chevalier Bayard, que tous ſes rivaux furent ſes ardents amis, & qu'après ſa mort, l'immuable vérité ne laiſſa rien imaginer à l'impoſture. . . .

. . . .

La Société avoit penſé qu'un homme auſſi célebre que Bayard, appartenoit en quelque ſorte à l'hiſtoire de tout ſon ſiecle; & que les importantes révolutions qui l'ont agité, retracées à grands traits dans ſon éloge, pourroient lui prêter une nouvelle vie & de nouvelles couleurs.

Sous ce rapport, le ſuccès n'a pas répondu à notre attente. Quoique le concours ait été très-nombreux, à peine deux ou trois auteurs ont-ils tenté de ſuivre le plan indiqué par la Société : & parmi les diſcours qui l'ont adopté, elle a retenu de faire une mention honorable de l'éloge N°. 15, avec cette épigraphe :

> C'eſt peu d'être un guerrier : la modeſte douceur
> Donne un prix aux vertus, & ſied à la valeur.

Cet éloge annonce des talents, & prouve des connoiſſances. Les formes du ſtyle ſont encore indéciſes, & quelquefois incorrectes ; mais on y trouve fréquemment de la chaleur, de l'abondance, & cette érudition aiſée qui ne refroidit point la marche de l'auteur. La partie narrative de l'éloge eſt celle qui renferme le plus de négligences ; & comme dans un éloge hiſtorique, elle devoit être la plus ſoignée, il n'a pas été poſſible d'effacer cette conſidération dans le jugement qu'on a prononcé.

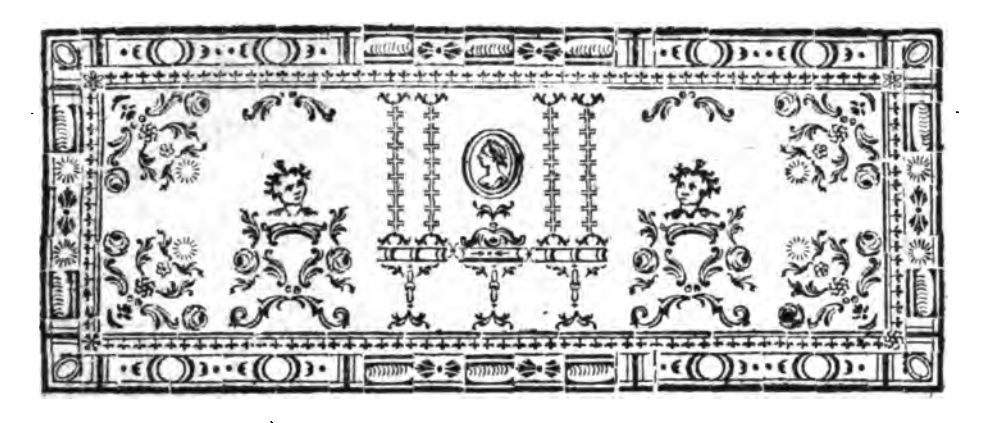
La Société a adjugé une ſeconde mention honorable à l'éloge N°. 14, avec cette épigraphe : *Allobroges gens jam indè nullâ Gallicâ gente opibus aut famâ inferior.* — Cet ouvrage, ſimplement & correctement écrit, a ſur-tout le mérite de préſenter une grande connoiſſance de l'hiſtoire de la Province.

Enfin, la Société a décerné le prix à l'éloge N°. 12, dont on va faire la lecture. — Cet éloge unit au mérite

d'une diction élégante & pure, ce ton de ſenſibilité qui ſeul pouvoit peindre les vertus de Bayard. L'auteur n'a point préciſément imité la maniere de Plutarque ; mais on diroit qu'il a hérité de ſon ame, de ſa candeur & de ſa douce modeſtie. Ainſi, des talents qui naiſſent de la même ſource peuvent avoir un ton général de reſſemblance, mais ne ſe copient pas. . . . .



ÉLOGE



ÉLOGE
DE
PIERRE TERRAIL,
DIT
LE CHEVALIER BAYARD,
SANS PEUR ET SANS REPROCHE.

Non cupidigia in lui d'oro o d'impero,
Ma d'onor brame immoderate, ardenti.
Il Taſſo, Cant. 1. St. 10.

DEPUIS que les grands hommes ſont devenus plus rares, tous les arts ſe ſont réunis pour nous remettre ſous les yeux ceux qui ſe ſont le plus diſtingués par leurs vertus & par leurs talents. Tandis que nos Appelles & nos Phidias tâchent

d'animer la toile & le marbre pour repréſenter leurs grandes actions, des compagnies ſavantes, qu'enflamme le même zele, décernent tous les ans le prix de l'éloquence à l'orateur qui ſait les célébrer, & les tranſmettre à la poſtérité dans un monument plus durable encore. Ainſi, les hommes qui ont honoré leur ſiecle, ſemblent ſortir de leur tombeau pour revivre au milieu de nous, & pour nous donner de ſublimes leçons. C'eſt vraiment alors qu'elles ſont utiles, & que leur effet eſt d'autant plus ſûr, que toutes les paſſions ſe ſont évanouies. L'envie qui s'attache aux pas des grands hommes, qui les perſécute pendant leur vie, ſe taît bientôt lorſqu'ils ne ſont plus, & leurs vertus brillent ſans nuage de tout l'éclat qui les environne.

Il en eſt un qui, né dans la province, a plus de droit à nos éloges, & à ce tribut de reconnoiſſance, dont un corps célebre, dès ſon origine, veut s'acquitter envers tous ceux qu'il croira dignes de cet hommage. Ce premier choix de l'Académie ne pouvoit entraîner de longues recherches. Quel citoyen n'eût pas nommé le héros qui, par ſon courage, ſauva tant de fois l'honneur de la France! l'homme ſenſible & vertueux qui protégea cette province, lorſque pour prix de ſes longs ſervices, il en obtint le commandement! cet homme, enfin, à qui la critique la plus ſévere n'a pu reprocher une ſeule faute, & dont le nom ſe trouve écrit dans les faſtes de la vertu, comme ſa valeur dans ceux de l'hiſtoire! Cet hommage rendu au chevalier Bayard, en renouvellant dans tous les cœurs le ſenti-

ment douloureux de ſa perte, y a fait renaître l'admiration, la reconnoiſſance & l'enthouſiaſme. Une foule d'orateurs s'eſt empreſſée à recueillir, dans l'hiſtoire de ce héros, les traits qui ont le plus honoré ſa vie, & vient aujourd'hui, dans cette aſſemblée, demander le prix de ſes efforts & de ſon zele. Pour moi, qui n'attends point ce prix glorieux, je vais répandre quelques larmes, & jetter quelques fleurs ſur ſon tombeau. En conſacrant ce foible eſſai à la mémoire de ce grand homme, je ne veux que tracer à mes concitoyens l'image des vertus qu'ils doivent imiter, & des exemples qu'ils ont à ſuivre. J'aurai rempli ce devoir ſacré, ſi mes réflexions peuvent s'élever à la hauteur de mon ſujet; & ſi je n'ai pas le feu du génie, j'aurai du moins celui du ſentiment.

Ce n'eſt point par nous, foibles orateurs, que BAYARD peut être loué d'une maniere digne de lui. C'étoit à ceux qui l'ont bien connu, à ceux qu'il honora de ſon amitié, & devant qui ſon ame s'ouvroit toute entiere; c'étoit aux braves chevaliers, témoins de ſes travaux & de ſes victoires, à compoſer cet éloge immortel. Près de trois ſiecles ſe ſont écoulés depuis la mort de ce grand homme, & ſon hiſtorien ſe taît le plus ſouvent ſur les détails de ſa vie privée, plus précieux & plus dignes peut-être de l'admiration du ſage, que ſa valeur & ſes triomphes. Conſolons-nous, par ce qui nous en reſte, de tous ceux dont le ſouvenir s'eſt perdu dans la nuit des temps. Cette matiere eſt aſſez féconde, pour ne rien puiſer dans les ſources impures du

menſonge & de la flatterie. Ce n'eſt point ici l'éloge d'un homme que la vanité ſeule veut célébrer, & dont à peine quelques vertus peuvent pallier ou cacher les vices. BAYARD fut grand toute ſa vie, parce qu'il fut toujours vertueux; & ſi dans l'âge des paſſions, ou dans la licence d'une profeſſion qui leur donne encore plus d'énergie, il paya le tribut à l'humanité, il ſut ennoblir juſqu'à ſes foibleſſes.

La providence, qui le deſtinoit à être un jour le ſoutien de nos armes, & l'effroi de nos ennemis, pour lui donner dès le berceau l'exemple des vertus qu'il devoit embraſſer, le fit naître à deſſein d'une famille de héros (*a*), moins illuſtre par ſa nobleſſe, la plus ancienne de Dauphiné, que par les grands hommes qu'elle avoit produits. Ce n'eſt point à des mercenaires que ſa jeuneſſe eſt confiée : il eſt l'eſpoir de ſa maiſon, il en mérite tous les ſoins. Son digne pere, que ſes bleſſures ont relégué dans ſon château, après avoir, comme ſes aïeux, ſervi ſon Roi & ſa Patrie, veille lui-même ſur ſes deſtinées, & conſacre les derniers jours de la vie la plus glorieuſe, à l'exercice du plus ſaint & du plus cher de ſes devoirs. Les regards d'une mere tendre ſont déſormais fixés ſur lui. C'eſt à l'abri de l'air impur, & loin des mœurs de nos cités, à la campagne & dans la retraite, que ſa ſanté ſe fortifie. C'eſt dans la plaine de Grignon, ou dans les bois qui la couronnent, qu'il va tous les jours éprouver ſes forces, s'accoutumer aux marches pénibles, & comme les enfants de Lacédémone, hâter en lui par l'exercice le grand ouvrage de la nature. O! lieux chéris de ſon enfance, demeure antique

de Bayard! jamais, jamais je ne vous approchai ſans reſſentir une douce émotion. En quelques mains que vous paſſiez, puiſſe l'heureux propriétaire ne pas vous détruire ou vous embellir ! Et ſi, malgré ce vœu de mon cœur, il oſe préférer un faſte inutile à votre touchante ſimplicité, que la ſtatue de ce grand homme, en ſoit au moins le plus bel ornement !

BAYARD eſt à peine âgé de treize ans, & l'on voit déjà ſe développer ſes courageuſes diſpoſitions. Peres aveugles que nous ſommes ! c'eſt la vanité qui nous fait choiſir l'état que nos enfants doivent embraſſer, & nous manquons preſque toujours celui que la nature leur deſtinoit. Au lieu de ſuivre & d'examiner les mouvements qu'elle leur imprime, ce ſont nos goûts & nos préjugés, triſtes fantômes de notre orgueil, qui préſident à leur éducation, & perſonne n'eſt à ſa place. L'illuſtre pere de BAYARD ne s'en rapporte point à ſes propres yeux ; & quelques talents que ſon fils annonce pour le noble métier des armes, il craint encore de ſe tromper, & d'ôter ſur-tout, par un choix aveugle, un citoyen à la patrie. C'eſt dans le cercle de ſa famille, dans l'aſſemblée de tous ſes parents, que BAYARD eſt interrogé ; c'eſt là qu'on deſcend juſques dans ſon cœur, qu'on étudie tous ſes penchants, & qu'on découvre le germe heureux des qualités & des vertus qui doivent un jour l'immortaliſer. Trop jeune encore pour porter les armes, on arrête qu'il ſervira dans la maiſon du Duc de Savoie. Sa digne mere qui, dès le berceau, n'a pas ceſſé

de veiller sur lui, a été présente à ces entretiens. Enfin le jour du départ arrive, elle n'en peut soutenir le spectacle, & se dérobe à tous les yeux. Ce n'est qu'au moment où va s'éloigner cet enfant de prédilection, qu'elle veut le revoir & l'embrasser encore : elle le presse sur son cœur, elle l'innonde de ses larmes; mais ce n'est pas en regrets stériles que s'écouleront des instants si chers. Mentor, quittant le fils d'Ulysse qui va remplir ses hautes destinées, ne lui laisse pas de plus grands préceptes, ni de plus sublimes leçons, que cette vertueuse & respectable mere vient d'en donner au nouveau Télémaque. Femme sensible, consolez-vous; tandis que vos pleurs couloient dans son sein, votre sagesse a pénétré son ame. Jamais, jamais, il n'oubliera ni vos adieux ni vos conseils; ils sont pour toujours gravés dans son cœur par la tendresse & la reconnoissance.

Nous ne suivrons BAYARD à la Cour de Savoie, que pour le voir revenir bientôt à son prince & à sa patrie; il a juré de leur être fidele, & de mourir pour tous les deux. A cette époque, Charles VIII méditoit la conquête de l'Italie, de ce théatre ensanglanté par nos victoires & nos défaites, où nos succès étoient inutiles au bonheur de la Monarchie, & nos pertes toujours une plaie pour l'Etat. Ces belles contrées que la providence ne nous avoit point destinées, étoient l'objet de l'ambition de tous les Potentats qui les environnoient. Rome, bornée à son territoire, mais renforcée, si j'ose le dire, de tous les foudres du

Vatican, tantôt excitoit les Princes à la guerre, pour s'enrichir de leurs dépouilles; & tantôt, menacée d'une ruine prochaine, ordonnoit aux Rois qui l'avoient vaincue, de poser les armes & de la respecter. Les maux que la France avoit éprouvés, au lieu d'éclairer nos braves aïeux, les animoient à la vengeance. Il n'étoit pas venu ce moment heureux, où la raison, guidée par l'expérience, devoit détruire pour toujours l'esprit de vertige qui les égaroit, & les fixer au pied des Alpes. Charles, qui vouloit présider lui-même à ses immenses préparatifs, tenoit alors sa Cour à Lyon; c'est là que BAYARD lui fut présenté dans une visite du Duc de Savoie; & ce Prince qui l'honoroit d'une bienveillance particuliere, l'offrit au Roi, déjà prévenu par les graces de sa personne, comme le don le plus précieux. Luxembourg, Comte de Ligny, le prit alors sous sa protection, & le plaça dans sa compagnie.

Il semble que les hommes extraordinaires sortent tout formés des mains de la nature, & que, prodigue en leur faveur, elle hâte pour eux la lenteur de ses mouvements, & change l'ordre de ses combinaisons. BAYARD est à peine sorti de l'enfance, il n'est pas encore sous les drapeaux, & son cœur brûle de se signaler. La France, accablée sous le poids des impôts, voyoit avec peine les préparatifs d'une guerre toujours renaissante; le Conseil même du Monarque ne l'avoit point encore arrêtée, & l'on craignoit des oppositions de la part des Cours souveraines. Pour surmonter tous ces obstacles, & rendre inutiles

les obfervations du peu de fages qui l'entourent, le Prince enivre la nation par des fêtes & des tournois. Charles connoit l'efprit de fon peuple ; il fait qu'en offrant à fes yeux avides la feule image des combats, il va l'enflammer d'une ardeur nouvelle, & l'engager à réfoudre lui-même l'expédition qu'il n'ofe propofer. Déjà la trompette s'eft fait entendre, & la nobleffe eft accourue. BAYARD, dans l'âge où fes compagnons ne peuvent encore porter les armes, ofe toucher aux écuffons, & fe prépare à difputer le prix de la force & de la valeur. Dès qu'on le voit franchir la barriere, tous les regards font fixés fur lui, & tous les cœurs fe font émus. Bientôt il force la victoire à couronner fes premiers efforts, & l'admiration fuccede à la crainte. BAYARD combattant fous les yeux du Roi, a remporté tous les fuffrages.

On nous pardonnera de paffer fousfilence les autres fuccès du jeune BAYARD, dans des circonftances tout-à-fait femblables. Nous fommes preffés par les événements; & fi nous laiffons quelque chofe à dire, c'eft pour voir BAYARD fe couvrir plutôt, & du fang de nos ennemis, & d'une gloire plus folide. Déjà nos armées ont franchi les Alpes fous la conduite de leur Roi; tandis que, commandée par le Duc d'Orléans, une efcadre eft partie pour Gênes. La maladie qui attaque Charles dans les remparts de la ville d'Aft, fufpend à peine les opérations; & les fuccès font fi rapides, que cette expédition a moins l'air d'une guerre, que d'une marche triomphale. L'ennemi trop foible ou découragé, n'oppofe plus que de vains efforts. BAYARD qui

fai

fait son apprentissage, sous la Tremouille & Montpensier, combat toujours à côté du Roi. Les villes s'ouvrent à leur approche, ou sont foudroyées par l'artillerie. A tous les maux dont le genre humain est l'artisan & la victime, il ne manquoit plus que cet art funeste de dérober le feu du Ciel, & de s'armer de son tonnerre, pour se donner une mort plus sûre (*b*). La France étoit alors, des nations de l'Europe, celle qui savoit le mieux employer cette puissance irrésistible; elle en avoit calculé la force, & nos aïeux furent assez cruels, pour mettre au nombre de leurs sciences, ce moyen barbare de se détruire. On vit changer en peu de temps l'ordre de l'attaque & de la défense: avec des machines plus redoutables que la lance & le javelot, l'Europe s'enivra de l'ardeur des conquêtes, & prépara des chaînes à l'Amérique. Mais le guerrier perdit en bravoure ce qu'il gagna par le génie, donnant la mort & la recevant par une force indépendante de son courage & de son adresse. C'est à l'histoire à retracer l'effet que produisit ce grand changement; elle apprend que Charles ne dut ses victoires qu'à la bonté de son artillerie, supérieure à celle des Italiens.

Mais, ô malheur plus grand que ses triomphes! après avoir soumis l'Italie, humilié l'orgueil de Rome, & réduit le Pontife à la nécessité d'implorer sa clémence & sa protection, Charles se voit obligé de fuir, & d'abandonner toutes ses conquêtes. Monarques, Princes & guerriers, écoutez tous le grand principe dont BAYARD ne s'écarta point, dès qu'il fut digne de commander; c'est de ne point mépri-

ſer l'ennemi, quelque foible qu'il vous paroiſſe. Charles, environné de ſes courtiſans, le plus grand fléau des Rois & des peuples, qui l'endorment au ſein de la proſpérité ; inappliqué par habitude, & négligent par caractere, n'imagine pas la révolution qui ſe prépare autour de lui. Rome qu'il croit avoir enchaînée ; Veniſe qui redoute un voiſin puiſſant, dont les ſuccès peuvent s'étendre, ſe réuniſſent pour le combattre. Dans ce danger inévitable, tous les regards ſe tournent vers la France, & la retraite eſt décidée. Mais eſt-il vrai qu'elle ſoit poſſible ? A une armée de trente-cinq mille hommes qui l'attend au pied du mont Appenin, Charles n'en peut oppoſer que huit mille. O! champs célebres de Fornoue, c'eſt dans votre enceinte que ſe paſſa cet incroyable événement (*). BAYARD qu'enflamme le danger, s'eſt précipité dans les bataillons; la terreur vole de rang en rang, & tout ce qui veut s'oppoſer à lui, reçoit la mort ou prend la fuite. BAYARD ne voit que la patrie & le péril affreux où ſon Roi ſe trouve: obligé deux fois de combattre à pied (**), il ſoutient ſeul tous les efforts de mille bras qui l'ont aſſailli & dont les forces combinées vont bientôt, épuiſer les ſiennes. Mais plus terrible qu'auparavant, il fixe la victoire encore incertaine ; & n'ayant plus d'ennemis à combattre, il en apporte les dépouilles (***) aux pieds de Charles qu'il a ſauvé. Dans cette

(*) Bataille de Fornoue, donnée le 6 juillet 1495.

(**) Bayard eut, dans l'action, deux chevaux tués ſous lui.

(***) Bayard prit un enſeigne de cinquante hommes d'armes. Le Roi crut le récompenſer, en lui accordant une gratification de 500 écus.

bataille à jamais célebre, on put apprécier tout ce qu'il valoit. BAYARD n'a point ce courage aveugle qui ne ſait que braver la mort : intrépide, mais de ſang-froid, il apperçoit au même inſtant, & les dangers qui l'environnent, & les moyens de s'y ſouſtraire. Embraſſant d'un coup d'œil rapide, tous les objets qu'il a ſous les yeux, il calcule les forces de l'ennemi, en étudie les mouvements, met à profit toutes ſes fautes ; & toujours maître de lui-même, il l'eſt bientôt des événements.

Le Héros, de retour en France, ne paſſe point ſes jours de repos dans l'indolence & l'oiſiveté ; il eſt trop grand pour ne pas ſentir que, s'il eſt une profeſſion où la pratique doive ſans ceſſe être éclairée par la théorie, c'eſt cet art même auquel il ſe conſacre. Il n'eſt point enivré de ſes premiers ſuccès, & la bataille de Fornoue, où l'habileté, autant que la valeur, a triomphé de tous les obſtacles, l'a pénétré de cette vérité, ſi néceſſaire à tous les hommes qui doivent commander un jour, que le courage n'eſt preſque rien, ſans une étude approfondie des moyens de le diriger & d'en tirer tout le parti poſſible. BAYARD ſe livre à cette étude, autant par goût que par humanité. Depuis la grande révolution qu'a produite l'artillerie, le ſublime de l'art conſiſte moins à ſavoir combattre, qu'à épargner le ſang des hommes ; & la philoſophie, née pour nous inſtruire, & ſur-tout pour nous conſoler, eſt venue préſider aux lois de la guerre, & en rectifier les opérations.

Mais, pendant que BAYARD s'occupe de ces profondes

méditations, la ſcene change autour de lui. La France pleure un Roi bienfaiſant, emporté dans la fleur de l'âge par une mort inopinée. Charles VIII, Prince médiocre, mais affable & compatiſſant, avoit gagné le cœur de ſes ſujets. Louis XII, ſon ſucceſſeur, eſt à peine aſſis ſur le Trône, que tous ſes vœux ſe portent vers l'Italie. Les nouveaux nœuds qu'il va former avec l'héritiere de la Bretagne, en uniſſant à la monarchie cette belle & riche province; ce mariage, auquel la nation eût applaudi avec tranſport, s'il n'eût pas été le fruit d'un divorce que la paſſion, plus que l'intérêt, ſollicite au fond de ſon cœur, ne fait que ſuſpendre ſa réſolution de conquérir Naples & le Milanès. Louis paroît au-delà des monts, l'ennemi fuit à ſon approche, & Mian ſe hâte d'ouvrir ſes portes. Mais on commet ſous ce monarque les mêmes fautes que ſous Charles VIII. Déjà le Duc, chaſſé du Trône, ce Ludovic devenu célebre par l'aſſaſſinat & l'uſurpation, a emporté tous ſes tréſors, & s'eſt réfugié auprès de l'Empereur, dont il obtient la permiſſion de lever des troupes en Franche-Comté. Avec une armée de cinq cents lances, & un corps de huit mille ſuiſſes, il reprend la route de ſes états, & ſes progrès ſont auſſi rapides que l'avoit d'abord été ſa défaite. BAYARD gémit au fond de ſon cœur de la diviſion de ſes commandants, cauſe premiere de ce revers. Il voudroit lui ſeul terminer la guerre; mais n'étant pas le maître des opérations, il cherche au moins à ſe ſignaler par des actions dignes de ſon courage. Il apprend que dans Binaſco, petite ville près de

Milan, eſt un parti de trois cents chevaux, qu'il eſt facile de ſurprendre. Il en parle à ſes compagnons, hommes d'élite & ſes admirateurs, qui ne balancent pas à le ſuivre. Ils volent donc, au nombre de cinquante, à une victoire preſque aſſurée ; mais on a déjà prévenu Cazache, qui commande dans Binaſco, & qui s'avance avec toutes ſes forces pour enlever au premier choc un ennemi ſi foible en apparence. BAYARD, auſſi prompt que la foudre, a le premier commencé l'attaque, & donné l'exemple à ſes compagnons. Couvert de ſang & de pouſſiere, après une heure de combat & des prodiges de valeur, il s'indigne que la victoire tarde ſi long-temps à ſe déclarer. Il crie aux ſiens d'imiter ſon courage, & de le ſuivre au chemin de l'honneur. A ces mots, il s'eſt élancé ſur l'ennemi qui réſiſte à peine, & qui eſt enfin obligé de fuir. BAYARD, qu'anime le ſuccès, & qui ſe croit environné de tous les braves de ſon parti, vole à la pourſuite avec tant d'ardeur, qu'il eſt entré juſques dans Milan, ſous le palais de Ludovic. Priſonnier lui-même après la victoire, il n'a perdu que ſa liberté. Le peuple entoure ce héros, dont la jeuneſſe relève encore toutes les vertus qu'on admire en lui, & Ludovic ne peut réſiſter aux ſentiments que lui inſpirent tant de valeur & de fierté : il ordonne, après l'avoir vu, qu'on le ramene au camp françois.

Cependant la Tremouille arrive pour commander en Italie. Ludovic eſt fait priſonnier, & toutes les villes du Milanès reçoivent enfin la loi du vainqueur. Luxembourg,

Comte de Ligny, veut épouvanter ſes ſujets rebelles (*), & prend la route de Voghere, l'une des places révoltées. Vingt députés, chargés de préſents, ſont à ſes genoux pour demander grace. Luxembourg ſe laiſſe fléchir; mais il n'accepte ces dons immenſes, que pour les offrir au jeune BAYARD. Le guerrier eſt trop grand lui-même pour s'enrichir de ces dépouilles; & n'oſant les rendre aux infortunés, dont la punition devient néceſſaire, il ne veut que l'honneur de les diſtribuer. Ainſi BAYARD, quoique né pauvre, ne montre pas moins de généroſité, que de valeur & d'héroïſme. Nous ne le verrons jamais démentir cette nobleſſe de ſentiments qui réhauſſoit l'éclat de toutes ſes vertus. Il connut le bonheur d'être bienfaiſant, & ſur-tout de l'être ſans vanité, ſans intérêt, ſans oſtentation; & ce qui eſt peut-être plus rare encore, il fut toujours aimé de ceux qu'il honora de ſes bienfaits.

Pendant qu'il excite l'admiration, & qu'il promet de ſi grandes choſes, Louis, trompé par le Roi d'Eſpagne, dont l'armée ſe joint à la ſienne, après avoir partagé d'avance les Etats qu'ils vont envahir, porte contre Naples tous ſes efforts, & réduit le Royaume à ſon obéiſſance. Bientôt ce partage entre les deux Rois devient la cauſe d'une rupture, & Ferdinand qui l'a provoquée, ſuſcite à la France des enne-

(*) Après la conquête du Milanès, le Roi donna à ſes grands officiers pluſieurs places de ce Duché, pour les tenir en fief relevant de lui. Le Comte de Ligny avoit obtenu Voghere, Tortonne & quelques autres villes.

mis, & fait commencer les hostilités. BAYARD, qui commande dans Monervine, impatient de venger Louis des trahisons de son allié, & de donner aux troupes françoises un exemple qui les encourage, en a trouvé l'heureuse occasion. Sotomaïor, digne par sa bravoure d'être l'émule de BAYARD, est l'ennemi qu'il va chercher, & bientôt ils sont en présence. Les deux partis, jaloux de vaincre, après avoir reconnu leurs forces, se précipitent l'un sur l'autre avec une égale rapidité. Tout ce que peut, dans ces circonstances, la valeur jointe à l'habileté, est mis en usage par Sotomaïor; mais BAYARD, redoublant de zele, jette le trouble & la terreur au milieu de ses ennemis, qui ne tardent pas à prendre la fuite. Sotomaïor est obligé lui-même de quitter enfin le champ du combat. Il ne résiste plus qu'avec peine au chevalier qui le poursuit, & n'évite la mort qu'en lui rendant les armes.

BAYARD emmene son prisonnier, le fait traiter avec distinction, l'admet à sa table & à ses plaisirs, & se contente de sa parole, qu'il n'abusera point de sa liberté. Tant de noblesse ajoutoit encore à l'obligation de Sotomaïor; mais l'espagnol, peu délicat, ose former le honteux projet de manquer à la foi promise, & de tenter son évasion. BAYARD apprend qu'il est parti, & fait voler à sa poursuite. Sotomaïor est ramené, s'excuse auprès de son vainqueur, qui lui reproche sa bassesse, & qui veut bien ne l'en punir, qu'en distribuant à la garnison le prix qu'il a mis à sa liberté.

Mais, de retour au milieu des siens, Sotomaïor accuse

Bayard ; & dans les plaintes qu'il se permet, il joint le mensonge à sa perfidie. BAYARD, dont les forces sont épuisées par les accès d'une fievre cruelle, ne balance pas à le défier, & tout est prêt pour le combat. BAYARD lui laisse le choix des armes, & ne refuse pas de combattre à pied. Cette condition de Sotomaïor, contraire aux loix de la chevalerie, peut être funeste au héros français, dont la foiblesse est alarmante, & qui devroit ne pas l'accepter ; mais il ne voit que les outrages dont il est venu punir l'espagnol. Il est à peine entré dans son camp, que rappellant toute sa valeur, & recueillant toutes ses forces, il vole à lui comme l'éclair, & l'attaque le glaive à la main. Déjà leurs armes retentissent de mille coups qu'ils se sont portés, & que leur adresse rend inutiles. Sotomaïor, plus vigoureux, presse Bayard & veut l'atteindre pour le surprendre ou l'ébranler ; mais à l'instant il est blessé, & le sang coule sous son armure. En vain Bayard lui crie de se rendre, & d'éviter la mort qui va le frapper ; Sotomaïor n'écoute plus que les transports d'une fureur aveugle; & par un mouvement extraordinaire il enleve son ennemi, l'entraîne dans sa chûte, & le renverse à ses côtés. Alors BAYARD, jetant son épée, & saisissant le poignard redoutable, lui offre encore une fois la vie ; mais l'infortuné n'étoit déjà plus. BAYARD s'éloigne du corps sanglant, après l'avoir baigné de ses larmes ; & tandis que les capitaines, témoins de sa gloire & de ses exploits, font retentir l'air d'applaudissements, il gémit au fond de son cœur de sa victoire & de son triomphe.

Une treve de quelques jours, pendant laquelle on feint de concilier les intérêts des deux nations, a suspendu les hostilités. Le Roi d'Espagne, qui veut la guerre, mais dont l'armée n'est pas assez forte pour porter un coup décisif, trompe Louis en l'amusant par de frauduleuses négociations. Il a promis par un traité d'évacuer le royaume de Naples. Louis, incapable de manquer de foi, ne doutant point que Ferdinand ne retire bientôt ses troupes, a fait licencier une partie des siennes. Un mal plus grand rend presque inutiles celles qui nous restent en Italie : Une fatale jalousie regne dans le cœur des deux généraux, & préside à toutes les opérations. Nemours est tué à Cérignoles, & d'Aubigny est dans les fers. De toutes parts les forteresses tombent au pouvoir du fier Espagnol. O ! jours terribles de nos désastres, où, renfermée dans des souterrains qu'ont creusés des mains infernales, la foudre obéit à la voix de l'homme, & jette en monceaux ou réduit en poudre les cités & leurs habitants ! Ah ! que n'a-t-elle au moins écrasé le monstre (*c*) inventeur de cet art barbare ! ou pourquoi les troupes françoises, qui furent alors les premieres victimes, ne purent-elles ensevelir, sous les ruines mêmes de leurs remparts, cet homme exécrable avec son génie ! Je vois Saluces recueillir, sur les bords du fleuve de Garillan, les foibles restes de cette armée, & forcer Gonsalve qui la poursuit à demeurer dans l'inaction. Mais ce que n'a pu le fer espagnol, ni l'activité de ce général, deux fléaux s'unissent pour l'opérer. Dans ces climats, où la nature ne sépare jamais l'automne du printemps que

par un intervalle presque insensible, un hiver rigoureux, en empêchant les communications, tarit les sources de l'abondance; & l'insatiable cupidité, qui calcule toujours la misere publique, acheve d'enlever toutes les ressources. Les trésoriers ont enfoui l'or qu'ils étoient chargés de distribuer; & ce n'est plus qu'en l'achetant par des sacrifices considérables, qu'on peut l'arracher de leurs mains. L'armée en proie à la famine & aux besoins de toute espece, se diminue par la désertion, & par les ravages de l'épidémie. Gonsalve épie le moment fatal de l'attaquer & de la surprendre; & ne pouvant forcer le pont, jeté par Saluces sur le Garillan, il s'est hâté d'en construire un autre. Braves François! vous quittez un camp pour fuir le sort qui vous menace; mais quelle main vous protégera contre les dangers de cette retraite? Rassurez-vous, BAYARD vous reste, & c'est lui qui va vous sauver. Que n'ai-je la voix de l'homme éloquent qui célébra Maurice & Duguai-Trouin! je peindrois BAYARD prodiguant ses jours pour le salut de ses concitoyens, & son ame respireroit dans tous les traits de ce tableau. Mais la vérité supplée aux talents dans un sujet si grand par lui-même. Je louerai BAYARD avec dignité, si je fais dire ce qu'il a fait.

Déjà Gonsalve a pénétré jusqu'à l'autre rive du Garillan, tandis que son arriere-garde vient attaquer le pont des François, qui se disposent à la retraite. Bientôt les troupes sont en marche pour s'avancer jusqu'à Gaëte, poursuivies par les Espagnols. BAYARD, soutenu de quatorze

preux, eſt le rempart qu'oppoſe Saluces à tous les efforts de ſes ennemis, & ce rempart eſt inacceſſible. Gonſalve, outré d'une réſiſtance, contre laquelle vont ſe briſer toutes ſes forces réunies, ſe hâte de changer l'ordre de l'attaque. Un corps nombreux de cavalerie, pour dépaſſer notre arriere-garde, & tomber en flanc ſur le corps d'armée, a déjà pris le chemin des hauteurs. BAYARD (*d*) a vu ce grand mouvement; il en devine bientôt la cauſe. Le héros, ſuivi de ſon écuyer, vole au-devant de ce corps terrible; & comme ce Romain qui ſauva ſa patrie dans une circonſtance à peu-près ſemblable, s'arrête ſur un pont qu'il jure de garder contre la fureur de ſes ennemis. Hommes dégénérés par votre luxe & par vos mœurs! lâches victimes de la molleſſe, & ſur-tout de la volupté, qui de vous tous croiroit au prodige qu'un ſeul guerrier va vous offrir, ſi vos aïeux ne l'avoient conſigné dans les annales de leur ſiecle! Pendant qu'il envoie chercher du ſecours, BAYARD ſoutient l'horrible choc de deux cents hommes qui le combattent. Aux flots preſſés & tumultueux de cette foule qui l'aſſiege, il oppoſe une ame intrépide, une valeur que rien n'étonne, un courage au deſſus de l'humanité. Il fait à ſes pieds un rempart ſanglant de ceux qu'il renverſe ſur la pouſſiere; & de ſa lance redoutable il retient ſeul, au delà du pont, l'hydre cruelle & toujours renaiſſante qui veut l'accabler de ſon poids énorme, juſqu'à l'arrivée de cent hommes d'armes que lui amene ſon écuyer. BAYARD, entouré de ſes compagnons, oſe concevoir de plus grands ſuccès; & fran-

chiffant l'efpace étroit qu'il a défendu avec tant de gloire, il va changer la face du combat, & jetter la terreur dans les rangs ennemis, en formant lui-même une attaque imprévue. Mais fon courage a trompé fes forces, qu'ont épuifées de fi longs travaux ; & ce grand homme, en fauvant l'armée, demeure prifonnier au fein de la victoire. Précieufe & fainte amitié, ineftimable préfent du ciel, le plus pur, le plus noble de nos fentiments, de quelle ardeur vous enflammez ceux qui ont éprouvé vos douces atteintes ! Guiffrey, l'éleve de BAYARD, fon ami, fon compatriote, s'apperçoit bientôt qu'il eft difparu. Il fond à l'inftant fur les Efpagnols, fuivi des preux qui l'environnent ; & pénétrant jufqu'à BAYARD, qu'on n'a pas encore ofé défarmer, il l'enleve au milieu des rangs qu'il a renverfés dans ce choc terrible. BAYARD, dégagé, faifit un cheval qui s'échappe de la mêlée, & plus redoutable qu'auparavant, il met en fuite un ennemi dont il avoit reçu des fers!

Il eft une gloire pour les guerriers, indépendante de la victoire. Maîtres de leur courage & de leurs actions, ils ne le font pas des événements. Après fa défaite aux champs de Zama, Annibal ne fut pas moins grand aux yeux de Rome & de Carthage; & fi les François, après tant d'exploits, perdent leurs conquêtes en Italie, BAYARD, l'exemple des chevaliers, n'eft pas moins célebre dans toute l'Europe, ni moins chéri de la nation. A fon retour, il jouit en France, & de l'eftime de fon Roi, qui fe l'attache de plus en plus, en le fixant (*) auprès de lui, & des tranfports de tout

(*) Le Roi lui donna une place d'écuyer de fon écurie.

un peuple, qui ſe jette ſur ſon paſſage, pour le connoître & l'admirer. Mais quelle ſubite révolution menace de couvrir le royaume de deuil ! Blois retentit de cris funèbres ; & d'un bout de la France à l'autre, j'entends répéter ces triſtes accents ! La religion ne ferme plus ſes temples ; & le laboureur, quittant ſes travaux, accompagné de ſa triſte famille, va les remplir de ſes gémiſſements. LOUIS, le pere de ſes ſujets, eſt accablé des maux qu'ils éprouvent ; & le tableau de leur miſere a tellement pénétré ſon ame, qu'il eſt aux portes de la mort. La poſtérité n'oubliera jamais, ni les regrets de ce Monarque, ni ſes bienfaits envers la patrie. LOUIS, revenu des bords du tombeau, ne ſonge plus qu'à la rendre heureuſe ; il va réparer ſes derniers revers.

Pendant que LOUIS évite la guerre, pour laiſſer reſpirer ſon peuple, & qu'il conſacre tous ſes moments à la réforme des abus, un ennemi, d'autant plus redoutable, qu'il ſait voiler ſa politique des intérêts de la religion, appelle les Genois à la liberté, & fait ſouffler dans tous les cœurs l'eſprit impur de la révolte. Jules, plus guerrier que religieux, impatient de ſignaler ſon avénement au Pontificat, ambitieux par caractere, ennemi perſonnel du Monarque François, & du cardinal (*e*) ſon premier miniſtre, fomente des troubles en Italie pour ſe venger de tous les deux. A ſa voix Gênes ſe remplit de factieux & de rebelles. La populace s'eſt armée contre les nobles qu'elle hait, & la république eſt bientôt en proie à toutes les horreurs d'une guerre civile.

Paul de Novi, ſimple teinturier, eſt élevé par ſon parti à la ſuprême magiſtrature; il étoit digne de cette place par ſon amour pour la juſtice, & par les talents qu'il y déploya. Louis, peut-être, eût diſſimulé tous les outrages de ce peuple, ſi ſa révolte n'eût influé ſur les Etats du Milanès; mais le feu de la ſédition pouvoit à l'inſtant s'y communiquer; on ne crut pas du moins en France qu'il y eût alors un moment à perdre. Déjà Louis a paſſé les Alpes, & Bayard, que tourmente une fievre opiniâtre, oublie le ſoin de ſa ſanté pour aller ſe couvrir d'une gloire nouvelle. Paul de Novi, qui n'a reçu qu'en cédant à la violence, la dignité dont il eſt revêtu, ne néglige pourtant aucun des moyens d'éviter la foudre qui le menace, & montre aſſez, par ſon génie, qu'il étoit né pour de grandes choſes. Sur la montagne qui couvre Gênes, vient de s'élever une forteresse qui en défend par-tout l'accès, & huit mille hommes ſont répandus dans les défilés qui coupent ſa baſe. L'armée françoiſe eſt arrêtée par de ſi ſages diſpoſitions. Dans la crainte d'une ſurpriſe, elle n'oſe plus tenter le paſſage. On eût dit que la Providence ne jettoit des obſtacles ſur les pas de Louis, que pour donner au jeune Bayard la gloire de les vaincre & de les ſurmonter. (*) A la tête de l'avant-garde, il va braver tous les dangers, & s'ouvrir le chemin

---

(*) Le Roi le conſulta ſur les moyens à prendre pour réuſſir. Sire, répondit-il, il faut aller voir ce qu'on fait là-haut. Si Votre Majeſté veut bien m'en charger, avant qu'il ſoit une heure je lui en rendrai bon compte. Il n'a jamais conſeillé d'entrepriſe, qu'il ne fût prêt à l'exécuter.

de Gênes. Pendant qu'il étonne par ſon audace des ennemis d'autant plus à craindre, qu'ils ſont armés, comme les titans, des rochers qui les environnent, ſes compagnons graviſſent avec lui le flanc rapide & tortueux de ce mont preſque inacceſſible, donnant la mort ou la recevant avec une égale intrépidité. Un nouveau péril les attend au fort, que BAYARD leur montre comme le terme de leurs travaux & de leurs combats. O! jours brillants de la chevalerie, où l'on vit ſe réaliſer les prodiges fameux de ces temps héroïques, dont la poëſie avoit juſqu'alors embelli toutes ſes fictions! On vit ce que peut la valeur unie à cette incroyable émulation de gloire. Déjà BAYARD donne l'exemple d'attaquer l'ennemi dans ſes retranchements. Ni les coups preſſés de l'artillerie qui en défendent les approches, ni la hauteur du boulevard qu'il ſe propoſe de franchir, n'ont arrêté ce ſuperbe courage. L'ennemi forcé tombe ſous le glaive, ou ſe précipite de la montagne; LOUIS entre en vainqueur dans Gênes.

Ils ne ſont plus ces ſiécles mémorables! avec eux s'eſt évanouie cette valeur vraiment héroïque, dont il nous reſte à peine une foible idée, & cet amour de la patrie, ce ſentiment des grandes ames, que n'éprouvent plus nos cœurs énervés. Et nous oſerions appeller barbares les temps où vivoient nos braves aïeux! ne diroit-on pas que c'eſt-là l'effet de nos ſavantes inſtitutions, & qu'avec beaucoup de philoſophie, nous n'avons plus de patriotiſme? Tout le courage de la nation ſemble s'éteindre de plus en plus dans nos diſſertations ſur l'art militaire. Nous avons mis des mots à la place

des choses, & le jargon scientifique tient lieu de tout aux héros du siécle. Cependant, n'en accusons point un art sublime & consolateur, qui ne cherche depuis long-temps qu'à épargner le sang des hommes. Cet étrange abus ne tient pas aux sciences, que des esprits chagrins voudroient calomnier; osons le dire, il tient à nos mœurs. Eh! que peuvent des hommes livrés au luxe, à la mollesse, à la dépravation? Qu'importent les lumieres & le savoir, si nos corps ont perdu leurs forces, & nos ames leur énergie? Celui qui saura le mieux calculer l'action terrible d'une bombe, n'osera souvent en braver l'éclat. Combien nous sommes dégénérés! L'honneur étoit l'idole de nos peres, & nous ne courons qu'après la fortune! C'est pourtant aux noms autrefois si chers de citoyens & de patrie, que les Bayard & les Duguesclin ont opéré tant de merveilles; & nous ne sommes plus que de froids égoïstes, dont la coupable indifférence donne la mort à tous les talents! Ombres sacrées de tant de grands hommes, qui s'immolerent pour leur pays, que ne puis-je vous évoquer du sein de la tombe qui vous renferme! vous exerceriez au milieu de nous cette censure précieuse qui ne convient qu'à la vertu, & nos guerriers apprendroient de vous, que l'héroïsme n'a pour objet que le salut de la Patrie, & pour récompense que l'admiration. Voilà le seul prix digne d'un grand cœur, & c'est sur-tout à le mériter que BAYARD consacra ses jours. On ne le vit point, lâche courtisan, mendier les places ni les honneurs. Il laissoit courir après la faveur, & se presser autour du Trône,

ces

ces hommes qui ſe vendent au poids de l'or, & qui ne ſacrifient que ſur les autels de l'intrigue & de la fortune. Il eût craint de ternir ſa gloire, diſons plus, de ſouiller ſa vie, par une ſeule de ces démarches, qui, à la honte de nos mœurs, ne deshonorent plus perſonne ; & que preſque tous oſent avouer, parce que tous ſont entraînés par le torrent des mauvais exemples, & que dans un ſiecle ſi dépravé, l'ambition ſupplée à tous les talents.

Depuis long-temps les regards de l'Europe étoient fixés ſur l'Italie. Tous les Potentats, diviſés entr'eux, ſe diſputoient les débris ſanglants de ces contrées qu'ils ravageoient, & les conquêtes de Louis, en reveillant toutes les paſſions, devoient armer contre la France les ſouverains intéreſſés à empêcher ſon élévation, & à maintenir entre les puiſſances cet équilibre ſi néceſſaire à la ſanté du corps politique. Mais les événements les plus conſidérables ſont très-ſouvent l'effet des plus petites cauſes. Au milieu du choc de tant d'intérêts, qui pouvoit produire un embraſement, on vit ſe former une ligue (*) célebre, capable d'envahir le reſte de l'Europe, pour punir l'orgueil de quelques marchands, qu'un ſeul des Princes confédérés eût réduits ſans peine à l'obéiſſance. Veniſe, enflée de ſes richeſſes, & ſe comparant à l'ancienne Rome, quoiqu'elle n'eût pas un ſoldat, oſoit intriguer dans toute l'Europe pour fomenter des diviſions, & pour y figurer par ſa politique. Elle venoit de déplaire

(*) Ligue de Cambray, en 1508.

au. Pape, qui méditoit de se venger; elle n'avoit pas craint d'insulter Louis, qui la protégeoit contre l'Empereur. A ces deux] Princes se réunirent l'Empereur lui-même & le Roi d'Espagne. Avec des foudres impuissants lorsqu'ils sont lancés par des mains impies, Jules fit trembler cette république. Il la partageoit entre les puissances qu'il avoit armées dans cette querelle; & cette étrange concession, aussi barbare que ridicule, il ne la faisoit qu'en se retenant tout ce qui étoit à sa bienséance. Louis, trompé comme son siécle sur les prérogatives du sacerdoce, ne vit, dans la bulle contre Venise, qu'un nouveau motif de hâter la guerre, & toujours fidelle à ses engagments, il commença les hostilités. Déjà Venise lui oppose une armée capable de la défendre. Ce peuple actif & la borieux n'abandonne point son riche commerce, principe de sa gloire & sa grandeur. La République ouvre ses trésors aux mercenaires de l'Europe, qui, dans l'espoir du brigandage, viennent en foule sous ses drapeaux. En ménageant ses propres forces, elle a pensé que si l'ennemi peut enlever son territoire, elle portera sous un autre Ciel son courage & son industrie.

Deux généraux, long-temps éprouvés, également dignes par leurs talents de sa confiance & de son estime, sont à la tête de son armée: Petiliane, dont la prudence, & sur-tout la sage lenteur, ont si souvent déconcerté les capitaines les plus habiles; Barthelemy, son rival de gloire, plein de ressources & de génie, & dont l'ardeur, en échauffant les dispositions de Petiliane, est modérée par sa sagesse. Retran-

chés à Fontanellà, ils ont d'abord refusé de combattre; mais forcés de quitter leur poste, à peine ont-ils commencé leur marche, que la bataille est engagée (*). Louis, qui la cherche depuis long-temps, donne l'exemple du courage, & s'expose à tous les dangers. Barthelemy, qui soutient seul le premier choc de l'armée françoise, ne voit que l'honneur de se mesurer avec le plus puissant Monarque de l'Europe; & s'il ne peut arracher la victoire, c'est en héros qu'il la cédera, en perdant la vie ou la liberté. Il s'est placé sur des hauteurs, d'où cent pieces d'artillerie, lançant la mort & le carnage, portent par-tout la destruction, l'épouvante & l'horreur. En vain Louis a déjà vaincu tous les efforts de Petiliane, & mis en fuite sa division; l'intrépide Barthelemy, couvert de sang & de poussiere oppose son génie au destin de la France, & la fortune chancelle encore. Bayard, qui combat dans l'arriere-garde, voit les dangers & les ressources. Les Vénitiens ont les flancs couverts par un marais large & profond, dont l'œil mesure l'étendue, mais que l'audace n'ose franchir. C'est au travers des eaux croupissantes, sur un terrein dont la surface, aussi mouvante que fangeuse, cache un abîme sous les pas, que le héros s'ouvre un chemin, à la tête de cinq cents braves. A ce mouvement extraordinaire, le reste de l'armée pousse des cris de joie, & Louis peut compter enfin sur un succès qui n'est plus douteux. Déjà Bayard a surmonté tous les obstacles que la nature sem-

(*) Bataille d'Aignadel, donnée le 14 mai 1509.

ble oppoſer à ſa valeur. Les ennemis l'ont reconnu, & leur courage s'eſt glacé. Barthelemy frémit de rage. Il court en forcené au milieu des rangs qui, de toutes parts, tombent ſous le glaive. Le déſeſpoir & la mort l'environnent; quinze mille des ſiens ont mordu la pouſſiere, & lui-même reçoit des fers.

Semblable aux ſecouſſes du mont Ethna, qui ſe communiquent de proche en proche, lorſque échappant de ſes entrailles, la foudre ébranle l'Italie, cette bataille déſaſtreuſe répand au loin la conſternation. Bergame, Creme, Breſſe & Cremone ouvrent leurs portes aux vainqueurs. Elles s'empreſſent à l'envi de mériter par leur ſoumiſſion la clémence d'un nouveau maître. Bientôt Vicence, Padoue, Véronne ſuivent l'exemple des autres villes. Elles députent vers le monarque pour l'aſſurer de leur obéiſſance. Ainſi Louis, avec ſes troupes, & ſans le ſecours de ſes alliés, qu'il eût peut-être attendu long-temps, a pu ſoumettre en quinze jours, non ſeulemeut toutes les cités qui doivent être ſon partage par le traité fait à Cambray; mais toutes celles qu'ont retenues & l'Empereur & le Pontiſe. Louis, qu'ils trompent tous les deux, eſt bien en droit de ſe venger en gardant toutes ſes conquêtes, & ſon intérêt ſemble l'exiger. Diſons, à la gloire de ce bon Roi, qu'il s'y refuſa par délicateſſe, & qu'il rendit à ſes alliés les places qui devoient leur appartenir. Louis eut craint que la poſtérité n'eût, quelque jour, ſoupçonné ſa foi; & plus grand que ſes ennemis, il oublia leurs trahiſons, pour ne ſonger qu'à ſes promeſſes.

Cependant Maximilien ſort tout-à-coup du long ſommeil où il a feint d'être plongé. Padoue, que Louis vient de lui céder, briſe le joug qu'on lui impoſe, & Petiliane y a raſſemblé toutes les forces de la république. Avec un parti de l'armée Françoiſe, BAYARD va cueillir de nouveaux lauriers. Près de cent mille hommes ſont réunis pour former le ſiege de cette ville, & l'Empereur s'eſt avancé pour en diriger les opérations. Mais comment pénétrer jamais juſqu'aux remparts qui l'environnent! Quelle puiſſance renverſera tous ces travaux inexpugnables dont on a ſu la renforcer! Je vois ſur la route quatre barrieres, qui la coupant par intervalles, en défendent par-tout l'entrée, & ſur ſes bords ſont deux foſſés, dont la profondeur préſente un abyme. Dans les diſtances de ces barrieres, l'artillerie, combinant ſes feux, vomit au loin l'horreur & le carnage. De tous côtés un art terrible met à couvert les Padouans ſous des ouvrages inconnus, offre un rempart devant leurs remparts, & menace les aſſiégants d'une mort preſque inévitable. L'Empereur s'arrête, déconcerté par le genie de Petiliane. On doute même quelques inſtants qu'il ſoit poſſible de l'attaquer. Mais de ſi ſavantes diſpoſitions n'ont pas étonné le héros de la France, & c'eſt à lui qu'eſt réſervé l'honneur de forcer ces retranchements. On voit dans ſes yeux & dans ſon maintien cette belle & noble aſſurance, préſage heureux de la victoire. Autour de lui ſe ſont rangés tous les braves de ſon parti, briguant la gloire de partager tous les périls

de cette attaque. C'eſt en plein jour qu'ils vont former cet aſſaut le plus redoutable que l'hiſtoire nous ait tranſmis, braver la foudre des remparts, & la mort qui les environne. BAYARD, au travers des arquebuſades, & des feux qu'on lance de toutes parts, atteint l'ennemi qui le croit à peine; & dont l'étonnement fait place à la terreur. C'eſt en vain qu'un art deſtructeur oppoſe à l'audace tant de reſſources. BAYARD combat une demi-heure, & trois barrieres ſont emportées. L'ennemi fuit ſous la quatrieme, où Petiliane vient de placer ſes guerriers les plus intrépides, qu'il enflamme encore de ſes regards. BAYARD ne voit que l'honneur de vaincre. Plus le danger lui paroît grand, plus il s'anime à l'affronter. Il crie aux ſiens de mettre pied à terre, & plus rapide que l'éclair, il a déjà franchi la barriere, & renverſé dans ce choc terrible les rangs qui ſe preſſent pour l'accabler. Tant de valeur & d'héroïſme devoient enfin décider la victoire. Les Padouans n'évitent le trépas qu'en ſe ſauvant dans leurs murailles, & l'armée s'avance pour les foudroyer.

Mais que les Princes ſont malheureux, lorſqu'ils ſont livrés aux conſeils perfides des courtiſans qui les entourent! La vérité, ſimple & modeſte, n'a plus d'accès auprès du trône. La vertu n'oſe ſe faire entendre devant ces ames viles & corrompues qu'ils ont honorées de leur confiance; & la punition de ces Rois aveugles, eſt d'en être preſque toujours trahis. Maximilien a reçu du Pape le préſent funeſte d'un de ces hommes nés pour être à jamais le fleau

des peuples, & le deshonneur de la royauté. Jules, qui trompe ſon allié, & dont l'étrange politique redouteroit plus ſes ſuccès qu'il ne hait les Vénitiens, lui donne un monſtre pour favori, & pour confident de ſes entrepriſes. Bientôt le traître a pris l'aſcendant dont il veut aider les honteux projets qu'il a formés contre ſon nouveau maître. Ce qu'on délibere dans le conſeil, il en inſtruit Pétiliane, & ſon audace eſt portée ſi loin, que le canon de l'Empereur vomit ſes feux ſur le camp même! Ainſi Padoue eſt conſervée par les manœuvres du Pontiſe. Trahi par l'homme qu'il aimoit, mécontent de ſes capitaines, & déſeſpérant de forcer la ville, Maximilien fait lever le ſiege, & reprend la route de ſes Etats.

Cet événement preſque inattendu, en ralentiſſant les opérations, laiſſe quelques jours reſpirer Veniſe. Cette République offroit un ſpectacle digne des regards de l'Europe entiere. Accablée ſous le poids d'une guerre ruineuſe, ſon courage & ſon induſtrie ont réparé tous ſes malheurs; & tandis qu'un décret honteux a proſcrit par-tout les Vénitiens, la modération du gouvernement & la ſageſſe du Sénat attirent dans leurs ports toutes les richeſſes. Une plus grande révolution change bientôt pour eux la face des affaires. L'ennemi cruel qui, dans le principe, avoit ſi ſouvent conjuré leur perte, s'unit à eux contre la France, & leur envoie l'abſolution. La religion n'eſt dans ſes mains que l'inſtrument de ſa fortune, ou le jouet de ſes caprices. C'eſt en profanant ſon auguſte nom qu'il fait la guerre à ſes

enfants, ou qu'il les force à recevoir la paix. Ainsi l'ambitieux Pontife, toujours armé des intérêts du ciel, dont il fait voiler toutes ses passions, n'est occupé que de ceux de la terre. Louis envoie le duc de Nemours commander ses troupes en Italie. BAYARD le suit dans ses conquêtes, dont il partage le succès, & Lignago prise en cinq jours, sous les yeux même de ce Prince, est le présage des victoires qui vont bientôt l'immortaliser.

Accablés des maux que produit la guerre, & craignant encore un sort plus cruel, des citoyens, au nombre de deux mille, fuyant les hommes & la lumiere, se sont ensevelis dans une caverne (*) avec leurs femmes & leurs enfants. Heureux d'être ignorés du reste des mortels sous ce rempart de la nature, ils ne redoutent plus l'horreur des combats, ni le trépas auquel ils ont échappé. A cette grotte spacieuse la nature n'a mis qu'une seule entrée, dont l'ouverture est assez étroite pour qu'un homme seul puisse la défendre. Hélas! bientôt ils seront la victime d'un forfait jusqu'alors ignoré des méchants! Avides de pillage & de dévastation, des aventuriers découvrent l'asyle; & sans respect pour le malheur, ils se préparent à le forcer. Mais ce sont des peres qui les combattent, environnés de leur triste famille, & leur tendresse en fait des héros. Désespérant de pénétrer sous ce rocher inaccessible, la troupe infernale ose méditer la plus terrible des vengeances. O! honte ineffaçable pour l'humanité! Un feu chargé de

(*) La grotte de Longara.

vapeurs cruelles, s'éleve à l'entrée de ce souterrain; il s'y précipite en noirs tourbillons, & des nuages de fumée en ont bientôt rempli l'espace. La mort, environnée de tant victimes, n'a point arrêté ces hommes affreux; ils envahissent leurs dépouilles, & vont chercher dans les forêts un asyle & l'impunité. BAYARD apprend ce crime atroce, & l'horreur dont il est saisi ne lui laisse plus de tranquillité, qu'il n'ait vengé sur les coupables le trépas de tant d'innocents. Tous ceux qui tombent entre ses mains, sont livrés au glaive de la justice, & l'humanité sourit au héros qui fait ainsi respecter ses droits.

Pendant qu'il remplit ce devoir sacré, Jules s'empresse à déchirer le voile qui couvre ses projets contre la monarchie, en menaçant le duc de Ferrare, cet allié cher à Louis, d'une invasion dans ses Etats. Déjà courbé sur son tombeau, il ne se nourrit que d'idées guerrieres, ne songe plus que sieges & combats, & ne présente dans son palais que l'appareil d'un conquérant. La Mirandole est attaquée, & ses remparts tombent devant lui. Bientôt il prend la route de Ferrare, & huit mille hommes l'ont précédé pour s'emparer de la Bastide. Le Duc, surpris & déconcerté, n'imagine pas un moyen possible de détourner ce coup affreux; & si la place est emportée, un même sort attend Ferrare, que cent tonnerres vont foudroyer. Mais le genie a des ressources que n'apperçoivent pas les hommes ordinaires. BAYARD, qui cherche auprès d'Alphonse le moment de venger Louis des attentats de la cour

de Rome, ose répondre du succès, & veut marcher à l'ennemi dès la nuit même de l'attaque. Tous les capitaines sont entraînés par la confiance qu'il leur inspire. L'ordre est donné pour le départ, & le Duc s'avance dans les ténebres, suivi du héros qui doit le sauver, & de cinq mille hommes qui vont combattre. Dès que l'aurore a blanchi les cieux, BAYARD, jettant un coup d'œil rapide sur la position du camp ennemi, en a bientôt mesuré l'étendue, & calculé toutes les forces. Le trait lancé d'une main vigoureuse, ne fend pas l'air avec plus de vîtesse, qu'il s'est porté sur les travaux dont la Bastide est environnée. Trois attaques se forment au même instant, & répandent au loin l'épouvante & la confusion. L'ennemi forcé dans ses propres lignes, reçoit la mort en frémissant, & ne peut échapper au sort qui l'accable. Près de cinq mille hommes sont renversés sur ce théâtre innondé de sang, & les vainqueurs rentrent dans Ferrare, en célébrant la gloire immortelle du héros qui les a conduits.

Jules apprend cette défaite qui le réduit à l'inaction, & sa fureur ne peut s'exprimer. Mais au milieu de ses transports, il sait déguiser sa haine implacable pour assouvir plutôt sa vengeance. Il a formé le projet horrible de massacrer tous les François qui sont encore auprès d'Alphonse. Il lui promet son amitié, un mariage pour son fils, des dignités éblouissantes, s'il veut les livrer à sa discrétion. Le Duc, pénétré de l'horreur qu'inspire une si honteuse proposition, ose méditer contre le Pontife le même

crime dont celui-ci veut qu'il devienne l'inſtrument ; & c'eſt par les mains du miniſtre affreux dont Jules vient de ſe ſervir, que le poiſon doit couler dans ſes veines. En apprenant ce double attentat, BAYARD gémit d'être né dans un ſiecle où les trahiſons & l'aſſaſſinat ne ſont qu'un jeu pour les Souverains. Son ame, franche & vertueuſe, s'ouvre toute entiere aux regards d'Alphonſe. Il lui démontre la noirceur de ce complot abominable, & le menace, en déteſtant le forfait que Jules vouloit commettre, de dévoiler lui-même la conſpiration, ſi le traître qui la machine, ne reçoit la défenſe de l'opérer. Tant de nobleſſe & de grandeur eut ſon effet auprès d'Alphonſe; & ſi ſa juſte indignation avoit un moment égaré ſon cœur, BAYARD eut la gloire d'y rappeller des ſentiments dignes d'un grand Prince.

Cependantles Vénitiens, aidés de Rome & de l'Eſpagne, font rentrer dans l'obéiſſance la plupart des villes qu'ils ont perdues. Breſſe, conquiſe par Louis, briſe ſes fers par la révolte, & les François, obligés de fuir, ſe ſont ſauvés dans le château, que les vainqueurs ont aſſiégé. Veniſe s'eſt hâtée d'envoyer Baglione avec une autre armée plus conſidérable; Nemours s'avance de ſon côté, pour rétablir cette conquête, & pour punir la rébellion. BAYARD, tourmenté des accès cruels d'une fievre allumée par tant de fatigues, brave ſes maux & vole au combat. Déjà, ſuivi de cent hommes d'armes, qui vont partager ſes nobles travaux, il a dépaſſé toute l'avant-garue pour engager plutôt l'ac-

tion, & ſonder les forces de l'ennemi. Baglione accourt ſur les bords du Mincio, & veut, du poſte qu'il a choiſi, en diſputer le paſſage à nos troupes. Mais quel eſt donc ce preſſentiment qui promet la victoire au héros François? Il oſe attaquer près de ſix mille hommes ſans attendre l'armée qui marche ſur ſes pas! Il ſemble que ſon ame s'eſt diviſée pour paſſer dans l'ame de ſes compagnons. Ce corps, ſi foible en apparence, Baglione a cru l'envelopper, & dans l'inſtant il voit les ſiens n'éviter la mort qu'en prenant la fuite. Quel ſpectacle! Le ſuccès a juſtifié l'heureuſe audace de BAYARD. L'ennemi frappé tombe ſous ſes coups, ou ſe précipite dans la riviere. Il ne laiſſe à Nemours que la gloire facile d'en diſſiper les reſtes malheureux.

Mais un danger plus redoutable attend le chevalier ſous les murs de la ville. Breſſe eſt ſommée d'ouvrir ſes portes, & ſon refus eſt le ſignal de la vengeance & du carnage. O! jour terrible & déſaſtreux, où la victoire enſanglantée coûta des larmes aux vainqueurs, où la fureur ne s'arrêta qu'en immolant toutes ſes victimes! Déjà le ſon des inſtruments ſe mêle aux cris de vingt mille hommes pour annoncer la deſtruction. BAYARD, qui le premier veut franchir les murailles, demande aujourd'hui de combattre à pied. Ce ſacrifice à la patrie dans des circonſtances ſi périlleuſes, ce dévouement à ſes devoirs dès qu'il s'agit de la venger, Nemours, qui tremble pour la vie de ce héros inimitable, ne le permet qu'en frémiſſant. Semblable au Dieu que nous peint la fiction, préſidant aux combats dans les champs de Thrace, BAYARD s'avance,

monte à l'aſſaut, anime ceux qui l'ont ſuivi, & donne à tous l'exemple du courage. Son nom, qu'a prononcé ſa troupe invincible, eſt devenu celui de la terreur. A ce nom, l'ennemi chancelle, & ſa valeur s'eſt ralentie. BAYARD, profitant de la confuſion qu'il a jettée dans tous les rangs, & meſurant d'un œil intrépide la profondeur du retranchement, s'eſt élancé pour le franchir, & pour pénétrer juſques dans la ville; mais, ô! diſgrace inattendue! Frappé lui-même dans ſa chûte, il eſt tombé preſque ſans vie. A ce ſpectacle déchirant, tous les François ſont accourus pour le ſervir & le venger. Quelle puiſſance réſiſteroit à la fureur qui les tranſporte? L'ennemi forcé recule d'effroi, & veut échapper en prenant la fuite; mais priſonnier dans ſes remparts, il meurt ſous le glaive, ou reçoit des fers. En moins d'un jour Breſſe n'eſt plus que le tombeau de ſes citoyens, & ne préſente dans ſon enceinte que les horreurs de la dévaſtation.

Détournons nos regards de cet affreux tableau; ſuivons les traces du grand homme, qui, s'il n'eût pas été bleſſé, eût épargné tant de victimes, & que ce jour de déſeſpoir nous offre au moins un acte de vertu. BAYARD mourant, ſe fait porter dans la maiſon d'un gentilhomme, qui déjà l'avoit déſertée. Une mere éperdue, tombant à ſes genoux, le ſupplie de ſauver l'honneur de ſes deux filles, & de les protéger contre ſes ſoldats. BAYARD, ému de ce ſpectacle, ſemble ſortir de ſa foibleſſe pour la plaindre & la raſſurer. Quel monſtre aſſez audacieux oſeroit maintenant violer cet

aſyle? Ah! le ſanctuaire où BAYARD repoſe, n'inſpirera que du reſpect. Cette femme, ſenſible autant que vertueuſe, appelle auprès de lui tous les ſecours de l'art. Elle ne partage qu'avec ſes filles les ſoins qu'il veut bien accepter; & la beauté ſimple & modeſte, embellie des graces de l'innocence, charme ſes peines & ſa douleur. Souvent, deux voix harmonieuſes, ſe mariant aux ſons du luth, rempliſſent l'ame du héros de la plus douce diſtraction. Mais au milieu de ces amuſements, le ſon de la trompête ſe fait entendre. Nemours s'eſt avancé juſqu'aux murs d'Imola, pour offrir la bataille aux troupes combinées de la république & de Ferdinand. Eh? qui pourroit retenir BAYARD, quand la gloire l'appelle à de nouveaux dangers? Ni l'intérêt de ſa ſanté, ni les charmes de ſa retraite n'arrêteront ce ſuperbe courage. Enfin, le jour de ſon départ arrive. Il voit à ſes pieds la femme reſpectable qui lui donna l'hoſpitalité. Elle a recueilli toute ſa fortune pour lui payer le prix de ſa rançon, & ſa reconnoiſſance eſt bien au-deſſus de l'or qu'elle fait briller à ſes yeux. Vous qui connoiſſez l'ame de ce grand homme, imaginez, s'il eſt poſſible, ce qu'elle éprouve dans ce moment. Il eſt ſouvent des circonſtances pour les cœurs ſenſibles & délicats, où le refus ſeroit une injure. BAYARD accepte la rançon, car n'a-t-il pas lui-même une dette à payer? N'a-t-il donc pas deux bienfaitrices, dont les ſoins généreux & la bonté touchante ne doivent point reſter ſans prix? C'eſt dans leurs mains qu'il laiſſe en partant

le dépôt ſacré qu'il n'a pris que pour elles. Deux bracelets, tiſſus de leurs cheveux, & qu'en lui préſentant elles mouillent de larmes, eſt le don précieux qu'il reçoit en échange. Il ſent lui-même couler ſes pleurs en abandonnant cet heureux ſéjour. Il en emporte la douce image, qui ne ſortira jamais de ſon cœur.

Nemours étoit campé ſous les murs de Ravenne, lorſque BAYARD joignit l'armée. Ce jeune Prince l'attendoit pour livrer bataille ou donner l'aſſaut. Déjà la foudre a renverſé une partie des boulevards; & l'ennemi, placé ſur les bords du Ronco, s'ébranle pour marcher au ſecours de la ville. BAYARD apprend que l'Empereur vient de mander à ſon général d'abandonner l'armée françoiſe, & que ce Prince lui défend de combattre les troupes du Roi d'Eſpagne. Ainſi changeoit Maximilien, au gré de ſon caprice ou de ſes intérêts. Le brave Empſer, indigné que ſon maître ait oſé le choiſir pour cette lâcheté, dépoſe ſon ſecret dans le ſein de BAYARD. Une défection ſi conſidérable eût mis les François hors d'état d'agir. Empſer ne pouvoit pas différer long-temps d'exécuter cet ordre barbare; il n'y avoit donc pas un moment à perdre. BAYARD paroît dans le conſeil, entraîne le ſuffrage des capitaines, ſans découvrir la trahiſon, & la bataille eſt réſolue (*). O! Nemours, l'eſpoir de la France, & la terreur de ſes ennemis; vous, le nourriſſon du plus grand des Rois, qui deviez bientôt occuper

(*) Bataille de Ravenne, donnée le jour de Pâques, 31 avril 1512.

le trône que vos mains ſoutiennent en Italie, combien vos deſtinées vont arracher de larmes! Pendant que vos exploits ont étonné l'Europe, la Providence a compté vos jours, & c'eſt ſur vos trophées que la mort vous attend! Déjà les troupes ſont en préſence, & les premiers coups de l'artillerie ſont le ſignal affreux de la deſtruction. Aux fantaſſins de l'ennemi, qui forment dans l'armée un corps redoutable, Nemours oppoſe les lanſquenets que commande le digne Empſer, & les aventuriers conduits par Mollard (*). Des deux côtés une valeur égale laiſſe douter long-temps qui ſera le vainqueur. Nemours, fameux par ſes conquêtes, déploie tous ſes talents pour les conſerver. Il rappelle aux ſoldats les journées de Breſſe & de Lignago, & ce reſſouvenir enflamme leur courage. L'ennemi, honteux de ſes derniers revers, avec une armée plus conſidérable, croit toucher au moment de les réparer. Eſpagnols & Vénitiens, tous ne reſpirent que la vengeance. Mais au milieu de ce choc terrible, combat un génie extraordinaire, né pour fixer le deſtin des batailles, & forcer la victoire à ſe déclarer. Tranquille au ſein de la dévaſtation, BAYARD obſerve les mouvements, vole ſans ceſſe d'un poſte à l'autre, ſoutient les foibles de ſon épée, diſtribue les ſecours à tous les partis, donne les ordres de Nemours, & jette enfin dans les rangs ennemis l'épouvante & le déſeſpoir. Sur ce théatre inondé

(*) Souffrey Alleman, ſeigneur d'Uriage & de Mollard, gentilhomme de Dauphiné.

de

de ſang, les cris de la victoire ſe font entendre. Les alliés ont pris la fuite pour ſauver les reſtes de leur armée; mais BAYARD qui voit former la retraite, laiſſe Nemours ſur le champ de bataille, & s'avance à la tête d'un corps d'élite pour envelopper ces triſtes débris. Déjà les troupes victorieuſes, chargées des dépouilles de l'ennemi, & ramenant au milieu d'elles les priſonniers qu'elles ont faits, célébrent à l'envi ce jour de triomphe. Elles cherchent Nemours qu'elles ne trouvent plus; & ſurpriſes qu'il ſe dérobe aux acclamations de toute l'armée, elles l'appellent à grands cris. Soudain le bruit de ſon trépas vient retentir à leurs oreilles, & les pénétrer d'un regret mortel. Aux chants qu'inſpire l'allégreſſe, ſuccède un long & morne ſilence, qui n'eſt interrompu que par des ſanglots. Elles conſiderent en frémiſſant ce corps pâle & défiguré par vingt bleſſures aſſez profondes, pour qu'une ſeule eût cauſé ſa mort. Après l'avoir pleuré long-temps, les ſoldats n'aſpirent qu'à le venger. Ravenne priſe en moins d'un jour, eſt inondée du ſang des victimes qu'ils immolent d'abord à cette ombre chérie.

Jules, tremblant, à cette nouvelle, que Rome ſaccagée ſous ſes propres yeux, n'éprouve une ſemblable dévaſtation; ne ſachant même quel parti prendre pour éviter les fers dont il eſt menacé, & redoutant ſur-tout le concile de Pize, dont les foudres, lancés ſur lui, peuvent écraſer ſa tête coupable, ſe hâte d'appaiſer lè Monarque François par de frauduleuſes négociations. Alors l'égliſe étoit diviſée entre

Louis & le Pontife ; & tandis que l'un tenoit assemblés les évêques soumis à sa domination, pour frapper d'anathèmes son ennemi, l'autre leur opposoit les peres de Latran, dont les décrets étoient son ouvrage. Osons le dire dans un siecle où ces événements ne sont plus à craindre. La religion vit dans ses ministres, non ce zèle éclairé qu'elle leur inspire, pour s'armer contre le scandale qui veut pénétrer jusqu'à son sanctuaire ; mais cette vaine & folle ambition de plaire aux Princes dont ils dépendent, en flattant toutes leurs passions. Louis ne tarda pas de s'appercevoir que les offres de Jules n'étoient qu'un piege. L'ambassadeur qui les portoit, n'avoit pas le pouvoir de traiter avec lui. Ainsi l'instant d'abattre le Pontife se perdit sans retour en de vaines démarches. Bientôt l'Europe soulevée par ses pressantes instigations, s'unit à Rome contre la France. Tandis que l'Espagnol attaque la Navarre, & que l'Empereur ordonne à ses troupes de quitter enfin l'armée d'Italie, l'Anglois menace nos frontieres ; & la Suisse elle-même, abusée tant de fois par les déclamations des partisans de Jules, acheve de briser les nœuds de l'alliance qui l'attache au Roi depuis si long-temps. Une si prompte révolution accable en un moment les vainqueurs de Ravenne, à qui la défection de Maximilien ne permet plus de tenir la campagne. Epuisés même par leurs victoires, & par la désertion que cause le pillage, ils volent à Pavie pour s'y renfermer ; mais de tous côtés l'ennemi s'avance, & ne leur permet pas de s'y retrancher. Bayard, qui prévoit le désordre extrême que va causer

l'irruption des Suisses, dispose tout pour la retraite, & couvre de bateaux le canal du Tésin. Soit négligence ou trahison, ils ont pénétré jusques dans la ville, où leur fureur commence le carnage. Le héros, dont l'ame s'est élevée au-dessus du péril qui frappe ses regards, ne voit plus que l'honneur de sauver les François. Suivi de Chabannes & d'Humbercourt, il arrête plus de deux heures tous les efforts de l'ennemi, pendant que nos troupes se sont hâtées de mettre le Tésin entre elles & leurs vainqueurs. BAYARD voit l'instant de quitter Pavie, où sa prudence & sa valeur ont triomphé de tous les obstacles. Déjà le pont qu'il a fait construire, & dont l'ennemi voudroit s'emparer, n'offre plus sur les eaux que des débris flottants, quand la foudre lancée du haut des remparts, vient le frapper sur le rivage. Ainsi ce que n'a pu le glaive redoutable de tant de guerriers qui l'ont assailli, une main inconnue, qui n'auroit sans doute osé le combattre, l'opere avec cet art si funeste aux héros. Bientôt les restes de cette armée, dont les vastes desseins & les succès rapides avoient fait trembler toute l'Italie, trop foibles maintenant pour rien entreprendre, sont obligés de repasser les Alpes, & d'abandonner toutes leurs conquêtes.

BAYARD, blessé, se rend à Grenoble auprès d'un oncle qui le chérit. Vingt-deux ans s'étoient écoulés depuis qu'il avoit quitté sa famille, dont il a perdu les dignes auteurs. Ah ! que ne vivent-ils encore pour jouir du spectacle qui va s'offrir ! Et vous sur-tout, mere incomparable, vous dont

les sublimes leçons avoient formé son cœur à toutes les vertus, que n'avez-vous pu sortir du tombeau ! avec quel plaisir vous auriez reçu cet enfant de prédilection ! comme votre cœur auroit partagé tous les sentiments que le sien éprouve aux acclamations de ce peuple immense, dont les flots pressés arrêtent ses pas, pour le bénir & l'admirer ! Mais quelle étrange révolution vient tout-à-coup troubler la joie que sa présence avoit fait naître ? Tous les yeux sont ouverts aux larmes, & les citoyens ne font plus entendre que les tristes accents d'une douleur profonde. La mort qui respecta les jours d'un héros dans les occasions les plus périlleuses, menace d'en éteindre aujourd'hui le flambeau. J'expire donc, s'écrioit-il, non comme mes aïeux, sur le champ de bataille, mais au milieu de mes compatriotes, pour qui mon sang ne doit plus couler ! Pourquoi n'ai-je pu finir ma carriere sous les remparts de Bresse ou de Pavie ! Mort cruelle, c'est dans un lit que BAYARD va cesser de vivre ! Ah ! quand je te bravois aux champs de Ravenne, quand je demandois de suivre un héros que tous mes efforts n'avoient pu sauver, c'étoit aux pieds de ce brave Nemours que tu devois frapper ta victime. O ! religion sublime & sainte, toi, que j'invoquois le jour des combats, & qui fut toujours présente à mes yeux, tu occuperas mes derniers instants, & ma patrie aura mes derniers regrets. Ainsi BAYARD épanche son cœur devant l'Etre infini qu'il adora toujours. Bientôt le calme vient succéder aux plus violentes agitations. Il est enfin rendu aux vœux de la province dont le bonheur un jour lui sera confié.

En louant cet homme extraordinaire, nous avons promis de ne rien cacher de ce que l'hiſtoire nous a tranſmis. Il eut le défaut des ames ſenſibles; la ſienne connut le plaiſir d'aimer; & dans cet âge où les paſſions lui donnoient encore plus d'énergie, il ne fut pas toujours exempt de foibleſſes. Eh! qui mieux que lui devoit éprouver le plus doux de tous les penchants, ce ſentiment délicieux, le charme de la vie, & qui devient ſi reſpectable, dès qu'on le regle & qu'on l'épure par les loix ſaintes de l'hymenée? BAYARD ne forma point cette dernière chaîne. Une vie, conſacrée au tumulte des armes, & plus que tout, l'indépendance dont ſe vantoit alors la chevalerie, fut un obſtacle à cette union. Mais j'en atteſte la vérité; dans cette ame vraiment ſublime, la fougue des paſſions & l'amour du plaiſir conſervoient la teinte de la vertu; & ce qui pourroit, dans des mœurs auſteres, déshonnorer la plupart des hommes, n'étoit pour ce héros délicat & ſenſible qu'un droit de plus à l'admiration. Oſons rappeller une circonſtance qui n'eſt pas indigne de ſon éloge, & qui dans un ſiecle où la ſéduction eſt devenue le vice à la mode, & donne à ſes auteurs de la célébrité, en ſera la cenſure la plus amere. BAYARD, éprouvant ces agitations, ou plutôt ce délire de tous les ſens, dont l'action dévorante embraſe tout ſon être, demande une victime au lâche confident de ſon goût pour la volupté; à l'un de ces hommes dont la baſſeſſe n'eſt pas d'être nés pour la ſervitude, mais d'être les miniſtres des paſſions d'autrui. Une mere...... Ah! comment lui donner ce nom! Une femme, à qui ſa

naiſſance devoit inſpirer d'autres ſentiments, en proie à l'indigence, & ſans doute au mépris, n'avoit, dans les horreurs de ſa ſituation, qu'une fille réduite à partager ſes peines. C'eſt cet objet qu'ont profané les regards d'un vil ſéducteur, & déjà ſa mere a reçu le prix qu'elle oſe mettre à ſa vertu. L'innocence, parée de toutes les graces de la jeuneſſe, que releve encore ſon déſeſpoir, embraſſant les genoux du maître de ſon ſort, implore la pitié de ſon cœur généreux. Apprenez, lui dit cette aimable fille, que je ne ſuis à vous que par la violence. Ma mere, expoſée à tous les beſoins, a plus craint la mort que mon déshonneur; & cependant, pour une ame honnête, il n'eſt pas de choix entre l'une & l'autre. Si nous n'euſſions manqué de pain, elle ne vous eût pas livré ſa victime. Ces mots, prononcés avec énergie, rappellent à l'inſtant BAYARD à lui-même. Lui, abuſer de la vertu! Ah! n'attendez pas, hommes dépravés, pour qui cet abus ſeroit un triomphe, qu'il vous en donne aujourd'hui l'exemple. BAYARD a l'ame d'un héros, & ſa bienfaiſance va réparer l'outrage fait à la beauté, à l'indigence & au malheur. Ce n'eſt pas aſſez d'avoir reſpecté tant de ſageſſe & de modeſtie; il ne laiſſera plus cette fille charmante au pouvoir d'une mere qui l'a vendue; & c'eſt à l'époux qu'elle auroit choiſi, ſi ſa fortune eût permis ce choix, qu'il confiera des mœurs ſi pures. En exerçant les droits d'un pere, il en remplit les obligations. L'inégalité qui mettoit obſtacle au bonheur de ces deux amants, vient de ceſſer par ſes bienfaits; mais il n'oublie pas que d'affreux

besoins avoient avili le cœur d'une mere; il la rappelle à la vertu en la sauvant du désespoir.

Cependant LOUIS forme le dessein d'arrêter les conquêtes de Ferdinand, qui veut envahir toute la Navarre. BAYARD vole au siege de Pampelune, qui fixe en ce moment les regards de l'Europe. A quatre lieues est un château, dont la garnison fatigue l'armée par des incursions presque journalieres. BAYARD se charge de l'emporter avec deux compagnies & huit cents lansquenets. Mais, arrivés sous les remparts, ceux-ci refusent de combattre. BAYARD, comptant sur sa compagnie, & fort sur-tout de sa valeur, donne l'assaut en leur présence, & ne veut s'en venger que par le mépris. En moins d'un jour l'ennemi succombe, & ne peut résister au génie de BAYARD. Pendant qu'il triomphe des Espagnols, il est menacé d'une sédition. Les lâches qui l'ont vu se couvrir de gloire, & braver sans eux le danger extrême où l'avoit mis leur défection, osent demander le prix des services qu'ils ont hautement refusé de rendre. Ah! comment décrire l'indignation que BAYARD éprouve dans ce moment! Il jette sur eux un regard terrible; & résolu de les exterminer, il fait sonner à l'étendard. Mais les hommes séditieux n'ont le plus souvent que des ames foibles, & leur bravade n'est qu'un accès qui ne tient pas long-temps contre le vrai courage. Ç'en étoit fait de ce corps nombreux, si son repentir & sa soumission n'eussent désarmé le héros François. Vainqueur des Espagnols & de ses propres troupes, il rentre au camp devant Pampelune, qui retentit d'applaudissements.

Bientôt le théatre de la guerre change. Le Roi de Navarre a levé le fiege, & les François font accourus pour fauver la ville de Terouenne, qu'une armée angloife vient de bloquer. Henri VIII a paffé les mers pour préfider aux opérations, & Maximilien s'eft hâté lui-même d'amener des troupes à ce Monarque. BAYARD voit l'inftant d'enlever Henri, & de terminer tout d'un coup la guerre. Pienes, qui commande, enchaîne fon bras, & Terouenne eft aux abois ! O ! jour de honte pour nos aïeux ! jour que l'hiftoire rappelle encore fous le nom bifarre (*), mais expreffif, qui en dénote les circonftances ! Braves François, quelle crainte eft la vôtre ? Vous fuyez devant l'ennemi, qui n'a voulu que vous furprendre, & qui rit de votre terreur. BAYARD, qu'entraîne cette déroute, arrive fur un pont avec quinze des fiens ; & s'indignant de ne pouvoir combattre, il jure d'arrêter, fur ce paffage étroit, les troupes combinées qui volent fur fes pas, & de rendre inutiles tous leurs efforts, s'il reçoit à propos le fecours qu'il demande. Mais que peuvent feize hommes contre une armée ? Leurs lâches compagnons n'entendent plus leur voix ; & fuyant un danger qui n'exifte pas, ils font déjà tous rentrés dans leur camp. BAYARD, épuifé par un long combat, ne perd rien du fang froid de fon ame héroïque. Guerriers, foyez attentifs à ce trait de prudence & d'habileté. Il n'évite la mort qu'en rendant les armes ; mais voyez comment il prendra des fers. Il vient de

(*) Journée des éperons, année 1513.

recueillir

recueillir les forces qui lui restent, & tombant sur un de ses ennemis, qui n'a pas le temps de lui résister, il reçoit son épée en lui donnant la sienne; & ces deux prisonniers, sous la foi l'un de l'autre, ont le même droit à la liberté.

On eût dit que la Providence accordoit enfin le repos aux Nations. Une trêve conclue avec Ferdinand, & que par politique ou par ambition Maximilien se hâte d'approuver, est suivie de la paix avec l'Angleterre. C'est aux flambeaux de l'hymenée que LOUIS scelle cette union. La France, qui respire après tant d'alarmes, retentit des vœux qu'a formés pour lui un peuple idolâtre de ses vertus. Hélas! qui vous l'eût dit, habitants des campagnes, vous dont il protégea les propriétés, comme il fut avare de vos sueurs, que dans vos temples couverts de chaume, vos acclamations alloient se changer en de lugubres gémissements! La mort vient le frapper dans les bras d'une épouse, au milieu des fêtes de la Nation; & vous diriez qu'une famille immense, accablée de sa perte & de ses regrets, pleure sur le tombeau du meilleur des peres. O! bon Prince, vous n'êtes plus; mais votre mémoire vit toute entiere, mais vous serez toujours l'idole des François, & l'exemple des plus grands Rois. Ah! puisse-t-il en naître qui vous ressemblent! Puissent les rejettons de votre auguste race, s'animer au recit de votre bienfaisance & de votre tendresse pour vos sujets! Ou si le ciel un jour veut consoler la terre, puissiez-vous être le modele de tous les Princes de l'Univers!

La branche des Valois vient de donner encore un maître

à la France, ſous le nom de FRANÇOIS I.er C'eſt l'aurore du jour brillant qui doit bientôt éclairer la Nation. Sous ce Monarque, ami des arts, des lettres & des ſavants, vont ſe former les germes heureux (f), dont l'entier développement eſt réſervé au ſiecle de Louis XIV. A peine a-t-il jetté ſes premiers regards ſur les peuples ſoumis à ſa domination, que ſon ardeur pour les conquêtes les a fixés ſur le Milanès. Impatient de laver la honte de nos entrepriſes ſur l'Italie, il veut profiter de l'enthouſiaſme qu'a produit ſon avénement, & déjà l'armée eſt aux pieds des Alpes. En vain, pour ralentir cette marche rapide, l'ennemi occupe les ſeules routes, qu'en applatiſſant leur cîme orgueilleuſe, offrent le Mont-Genevre & le Mont-Cenis. BAYARD, à qui François vient de confier le ſort de la Province (*) qui l'a vu naître, ſe hâte d'avancer avec un corps de troupes, & de s'ouvrir un chemin nouveau, où les traces d'aucun mortel ne ſe ſont peut-être encore imprimées. Colonne eſt pris dans Villefranche, ſous le camp même des alliés ; lui, le plus vaillant de leurs généraux, & le plus diſtingué par ſon expérience ; lui, qui s'étoit vanté de garder les paſſages, & de donner des fers au héros François, en reçoit au moment qu'il croit le ſurprendre. L'armée, qui n'a plus d'ennemis à craindre, paſſe les monts avec ſon Roi. FRANÇOIS, qu'ont précédé trente mille Suiſſes, arrive ſur leurs pas ſous les murs de Milan, & cherche avec ardeur l'inſtant de les combattre.

(*) Bayard fut fait lieutenant-général de Dauphiné le 20 janvier 1514.

Mais, ſoit qu'ils redoutent une bataille, ſoit que ſincérement ils déſirent la paix, ils en ont ſigné les préliminaires. Un prêtre (*), qui nourrit au fond de ſon cœur une haine implacable contre la France, honteux de voir tomber ſa domination, les harangue au nom du Très-Haut. Enivrés de rage & de fanatiſme, ils s'arment à la voix de cet audacieux, & marchent avec lui, dans un profond ſilence, pour ſurprendre le camp françois : mais un nuage, marquant leurs route, ne laiſſe plus douter de cette trahiſon. Déjà nos troupes ſont en bataille, & ſe diſpoſent à la vengeance. O ! Marignan (**), ville célebre, tes champs ſont inondés du ſang des deux partis, & la foudre qui les ſillonne, eſt le préſage affreux de la deſtruction. BAYARD, tranſporté du déſir de vaincre, & de cueillir de nouveaux lauriers ſous les yeux du Prince qui le chérit, vole par-tout où le danger l'appelle, par-tout où l'ennemi diſpute l'avantage. Il ſemble en ce grand jour maîtriſer la fortune, & tenir dans ſes mains les deſtinées de ſoixante mille hommes. Cependant la victoire chancelle encore, & la nuit ſépare les deux armées. Bientôt le jour éclaire un nouveau combat, où le héros triomphe de tous les obſtacles. C'eſt avec toi, célebre Alviane (***), que BAYARD acheve de mettre en fuite ces redoutables Helvétiens. Dix mille ſeulement, échappés au

(*) Mathieu Schiner ou Shaner, cardinal de Sion.

(**) Bataille de Marignan, donnée le 13 & le 14 ſeptembre 1515.

(***) Barthelemy de l'Alviane commandoit les troupes Vénitiennes qui s'étoient jointes à l'armée françoiſe.

glaive, ont repris la route de leurs montagnes, & Milan délivré reconnoît un maître dans ſon vainqueur.

Chez ce peuple idolâtre de la valeur, & qui ſavoit ſi bien en décerner le prix, FRANÇOIS, après tant de ſuccès, eût mérité la gloire du triomphe : mais il préfere une récompenſe, plus conforme aux idées & aux mœurs de ſon ſiecle, celle où tendent les vœux de tous les guerriers, & qui, par un effet de ſon inſtitution, honore également le héros qui la donne & le héros qui la reçoit. Il veut dans ce beau jour être fait chevalier par le plus grand de ſes capitaines, par celui que l'Europe entiere reconnoit pour la fleur de la chevalerie. Je ne ſais ce qu'on doit le plus admirer, ou de la modeſtie de BAYARD qui refuſe, & qui ne cede enfin que par obéiſſance, ou de ces Preux ſi dignes du même honneur, qui ont inſpiré le choix du Monarque. Ainſi, dans les cœurs bien nés, une noble émulation ne dégénere point en baſſe jalouſie. Cette paſſion n'agit que ſur des ames viles, pour qui la vertu n'eſt qu'une chimere, & qui s'indignent des préférences, ou des hommages qui lui ſont dus.

Une politique artificieuſe, cette reſſource des hommes foibles, ou des eſprits trompeurs & diſſimulés, troublera déſormais les Etats de l'Europe. Charles-Quint, ce rival du Monarque François, abuſera long-temps de ſa noble franchiſe, & la trahiſon ne ſera qu'un jeu pour ce Prince avide, injuſte & ſans foi. Déjà, violant le droit des Nations, il ſurprend la Champagne avec deux armées, aux ordres de Naſſau & de Sickingen. Mouzon, qui ne peut ſoutenir un

ſiege, n'arrête qu'un inſtant leur marche rapide, & la Province, ſans défenſeurs, eſt menacée d'une ruine totale. Mezières ſeule eût pu la ſauver, ou du moins ſuſpendre le brigandage ; mais négligée depuis long-temps, elle n'a preſque plus de fortifications. Ainſi, depuis la Meuze juſqu'à la Seine, la France ouverte de toutes parts, & comptant ſur la paix qui l'unit à Charles, n'a point d'armée qui la défende, & ne ſait qu'oppoſer aux quarante mille hommes qui ſe préparent à l'envahir. Dans ce moment de trouble & de confuſion, BAYARD ſe jette aux pieds du trône, & demande l'honneur de ſauver la patrie. Mezieres va prouver ce que peut un grand homme qu'enflamment la valeur & le patriotiſme. Il eſt à peine entré dans la place, que les ennemis l'ont environnée. Ni l'effet combiné de cent bouches d'airain, qui préſentent ſans ceſſe une mort affreuſe ; ni les remparts fumants qui cédent à leur action, ou qu'un art plus terrible jette en monceaux ſur les infortunés qu'ils devoient garantir, rien ne peut ébranler cette ame généreuſe dans ſon intrépide réſolution (*g*). Cependant, l'attaque eſt portée ſi loin, qu'il ne reſtera plus d'autre gloire à BAYARD que de s'enſevelir ſous un tas de ruines. Mais, tranquille au milieu de ce péril extrême, il met à profit toutes ſes reſſources, brave les coups de la fortune, oppoſe ſon courage à ſa deſtinée ; & bientôt, par un ſtratageme (*h*) digne d'Annibal & de Fabius, il parvient à jetter le trouble & l'erreur dans l'ame ſoupçonneuſe de Sickingen. Soudain le corps d'armée qui lui obéit, abandonne ſon camp pour re-

paſſer la Meuſe. A ce mouvement extraordinaire, Naſſau lui-même s'eſt avancé, & BAYARD voit l'inſtant où ſes ennemis vont s'égorger à ſes propres yeux. Tous deux, victimes de cette ruſe, frémiſſant de rage & de déſeſpoir, & toujours prêts à ſe combattre, ils quittent la Champagne & la France eſt ſauvée. Toi, qui la délivres dans ce beau jour, vois la ſourire à tes ſuccès, & te mettre au-deſſus de tous les grands hommes qui ont le plus honoré leur ſiecle. Entends ces cris de joie & d'admiration que tous les citoyens forment de concert; vois ce bon peuple dans les campagnes célébrer ta gloire & bénir ton nom, & reçois du Prince qui te chérit, des récompenſes (*) qu'il ne deſtine qu'aux héros mêmes de ſon ſang.

Léon X, ſucceſſeur de Jules, ce Pape qui ne dut ſa réputation qu'aux poëtes & aux orateurs, enrichis des impôts dont il foula ſon peuple; moins vicieux que ſon prédéceſſeur, mais qui, pour cultiver les lettres renaiſſantes, négligea ſes devoirs de Prince & de Pontife; Léon venoit de mourir de joie en apprenant nos pertes en Italie. La France avoit beſoin d'un miniſtre recommandable, pour réſider quelque temps à Gênes, où l'élection d'Adrien VI, & nos malheurs récents dans le Milanès, pouvoient occaſionner une révolution. BAYARD y vole au nom du Roi. A ſa vue le courage renaît dans tous les cœurs, les factions ſe diſſipent, la ſoumiſſion eſt univerſelle, & le calme ſe rétablit.

(*) Le Roi le fit chevalier de ſon ordre, & capitaine en chef d'une compagnie de cent hommes d'armes.

Le plus grand fléau de l'humanité, ce mal dont les accès ſont d'autant plus funeſtes, qu'ils ſont plus rares dans nos climats, la peſte accable le Dauphiné, & ne fait qu'un tombeau de tous les lieux qu'elle ravage. BAYARD qui commande cette province, en apprend bientôt la déſolation. Il quitte l'Italie pour ſe rendre à Grenoble, où la mort frappe plus de victimes. Ni le danger affreux qui menace ſes propres jours, ni le ſpectacle de tout un peuple que ſes maux réduiſent au déſeſpoir, ne feront un prétexte à ce héros ſenſible d'abandonner ſes concitoyens. Tandis qu'il les raſſure par ſa préſence, & que d'immenſes dons vont chercher le pauvre, auſſi malade de ſa miſere, que du fléau dont il eſt atteint, un art ſalutaire & conſolateur ranime les forces de la nature, rend l'eſpérance à ceux qui l'ont perdue, & ſurveillé par BAYARD lui-même, qui s'eſt chargé de ſa récompenſe, il arrête enfin cette contagion. Bienfaiſance, vertu ſublime, oui, le ciel d'où tu viens, te devoit ce miracle. Il le devoit à l'ange tutélaire qui vole au ſecours de l'humanité, & qui fut toujours ſon plus ferme appui! Et toi, peuple, qu'il a ſauvé, il te donne à peine quelques inſtants pour lui témoigner ta reconnoiſſance. La guerre rallumée au ſein de l'Italie, appelle ce grand homme ſous les drapeaux. En vain tu formes des vœux pour lui; tu ne le verras plus que ſur un lit funebre, & tu n'auras d'autre conſolation que celle de pouvoir recueillir ſa cendre, & de pleurer ſur ſon tombeau.

Princes, guerriers, magiſtrats, philoſophes, hommes

enfin, qui que vous ſoyez, accourez tous ſur ce théatre où BAYARD s'immole pour la nation, ſoyez témoins de ſes derniers inſtants, & venez tous apprendre à mourir. Bonivet qui commande l'armée françoiſe, ſoit que la jalouſie pénetre dans ſon ame, & qu'il veuille porter atteinte à la gloire immortelle de ſon rival; ſoit qu'il imagine que ce héros, dont le nom ſeul imprime la terreur, peut arrêter l'ennemi qui s'avance, & le réduire à l'inaction; Bonivet exige qu'il ſe renferme dans le village de Rebec, que ne défendroient pas ſes troupes réunies. En vain BAYARD oſe lui dire qu'il ne remplira point cette commiſſion auſſi barbare que téméraire; l'autorité parle dans Bonivet, & BAYARD ſent qu'il vaut mieux périr avec les compagnons qui marchent ſous ſes ordres, que de ne pas donner un exemple utile de reſpect & de ſoumiſſion. Il va donc, par eſprit de ſubordination, expoſer ſa tête & braver la mort. Dans un village ouvert à toutes les attaques, c'eſt lui qui veille dans les ténebres, qui arrache au ſommeil les gardes avancées, & qui couvre de ſon bouclier les troupes qui s'y livrent quelques inſtants. Mais telle eſt l'opinion qu'on a de ſa valeur, que toutes les forces de l'ennemi n'oſent en plein jour attaquer ſon poſte. C'eſt dans l'obſcurité d'une nuit profonde, pendant que ſa ſanté, qu'ont altérée tant de fatigues, ne lui permet pas de qttitter ſa chambre, qu'il eſt enfin obligé de combattre. Il vole le premier à la défenſe de ſes barrieres; & l'ennemi, qui croit le ſurprendre, ne ſait d'où partent les coups terribles qui le renverſent ſur la pouſſiere. Cependant BAYARD,

pour

pour ſauver ſes troupes, vient de donner l'ordre de la retraite ; & le jour qui ſuccede aux horreurs de la nuit, n'éclaire ſes ſavantes diſpoſitions, que lorſque l'ennemi ne ſauroit plus l'atteindre. Mais il arrivoit ce moment affreux où la patrie devoit pleurer ſon vengeur, & le fier Eſpagnol, pénétré lui-même d'admiration, verſer des larmes ſur ce héros. Déjà trop foible pour réſiſter, Bonivet reprend le chemin des Alpes. Il s'avance au milieu des foudres ennemis, qui ſe croiſant ſur ſon paſſage, le frappent à l'inſtant qu'il marche le dernier pour en braver l'effet terrible, & pour ſoutenir ſon arriere-garde. Il remet à BAYARD le deſtin de l'armée ; ah ! tout ſon ſang va couler pour elle. Maître de l'attaque & de la défenſe, il a bientôt changé la face du combat. O ! jour tout-à-la fois glorieux & funeſte ! jour de triomphe & de déſeſpoir ! il venoit de ſauver l'honneur de la France, & d'épargner la vie de ſes concitoyens, lorſque frappé d'un coup mortel, il demeure au pouvoir de ſes ennemis, étonnés de ſa chûte autant que de ſa gloire ! à peine il a ſenti la douleur cruelle de ſa bleſſure, que le nom de l'Etre Suprême, ce nom qu'il invoquoit au milieu des batailles, eſt dans la bouche de ce héros. En vain ſes troupes qui l'environnent, ces braves compagnons dont les larmes coulent autour de lui, le preſſent de ſouffrir qu'ils l'emportent de la mêlée. Il craint que l'Eſpagnol ne penſe qu'il a fui ; & généreux juſqu'au tombeau, il refuſe les ſoins qu'ils prennent de ſes jours, & les force bientôt à quitter un lieu qui les expoſe tous à recevoir des fers. Guerriers magnani-

mes, rassurez-vous, & n'enviez pas au mortel sensible qui vole au secours de l'humanité, la gloire de remplir le plus saint des devoirs. Brave Pescaire (*), c'étoit à vous que la providence la réservoit. Respectable ennemi, c'est vous qui étanchez le sang de BAYARD, qui couvrez de vos pleurs & de vos baisers ces mains nagueres si redoutables, & qui sachant honorer vos triomphes, les faites pardonner par ceux même qu'ils humilient.

BOURBON, qui trahit l'Etat & son Roi, ce Prince irrité par des injustices qui n'ont pu le justifier, paroît au milieu de nos ennemis, les mains souillées du sang françois, & vient à son tour pleurer sur BAYARD. Le héros mourant recueille ses forces; & jettant sur lui un de ces regards où sa grande ame se peint encore : *Prince*, lui dit-il, *ne pleurez doint sur moi ; je meurs en homme de bien. Il faut avoir pitié de vous, qui portez les armes contre votre Roi, votre Patrie & votre serment.* Puisse la vérité parler souvent aux Princes avec ce courage & cette énergie ! Puissent-ils ne pas imiter Bourbon, qui ne veut plus écouter sa voix ! ou si jamais leurs cœurs refusent de l'entendre, qu'elle y fasse au moins naître des remords qui la vengent de leurs mépris !

BAYARD, couché sur le lit de Pescaire, qui a fait apporter son propre pavillon, & sentant aux douleurs qu'il éprouve de sa blessure, que la mort va briser ses derniers liens, n'occupe les moments qu'elle laisse encore à sa piété, qu'à rem-

(*) Ferdinand-François d'Avalos, marquis de Pescaire, général Espagnol.

plir les devoirs de la religion, & à se pénétrer des sentiments augustes qu'il avoit toujours nourris dans son cœur. L'image du trépas n'épouvante que les méchants; l'homme de bien la voit sans peine. **Bayard** se jette avec confiance dans les bras d'un Dieu qui l'appelle à lui. Il va demander à l'Etre éternel le prix de son amour pour toutes les vertus, de sa fidélité pour ses Rois, de son zele pour la patrie. C'en est fait, il n'est déjà plus.

A peine a-t-il rendu le dernier soupir (*), que tous les Espagnols, émus de ce spectacle, viennent se prosterner devant son lit funèbre, & que l'air retentit de leurs gémissements. Il expire au milieu de ses ennemis, & vous diriez un pere au sein de sa famille, tant la vertu, lorsqu'elle est éminente, a de pouvoir sur le cœur des humains! Mais c'est en France que la douleur s'exprime encore avec plus de force, au récit de sa mort & de ses exploits. Ici, le Prince honore de ses regrets, celui dont la valeur enchaîna la victoire sous les murs célebres de Marignan, & qui sauva l'Etat en délivrant Mezieres. Là, ces braves guerriers, compagnons de sa gloire & de ses travaux, en se rappellant les grandes actions qui ont rempli le cours d'une si belle vie, déplorent la rigueur d'une destinée qui l'emporte à la fleur de l'âge. Ils en commencent cent fois l'éloge, qu'ils interrompent par leurs sanglots. Par-tout, ce peuple qui l'admiroit, verse des larmes sur son trépas, & demande au Dieu rémunerateur le bonheur de celui qui sauva ses moissons, & qui

(*) Il expira le 30 avril 1524, âgé de quarante-huit ans.

le protégea contre la violence. Et vous, qu'il honora de son affection, vous ses amis & ses compatriotes : ah ! quels furent vos sentiments, lorsque son corps, apporté d'Italie, fut exposé dans cette capitale à la vénération publique ! Que de gémissements, que de plaintes ameres ne fites-vous pas éclater autour de ce cercueil qui le renfermoit! Mais sur la douleur que causa sa perte, & que nos aïeux ont tous ressentie, nous n'avons pas besoin d'interroger leurs manes. Ces regrets, après tant d'années, ne sont pas encore éteints dans les cœurs ; ils sont devenus comme héréditaires, & passent aux enfants, si je puis le dire, avec la succession d'un pere vertueux. Citoyens, vous les éprouvez, quand je vous vois, après trois siecles, former l'heureux projet d'élever à BAYARD un mausolée digne de ce héros. Non que vous pensiez augmenter sa gloire par des statues & des trophées ; il ne faut pour lui que cette inscription : *c'est ici que BAYARD repose*. Ce nom dit plus aux ames sensibles que la pierre animée par une main savante. Mais l'admiration qu'il inspire encore, vous a fait un besoin d'honorer sa mémoire, & de décorer la nouvelle enceinte où vous déposerez ses restes précieux. O ! grand homme, reçois l'hommage que nous allons tous offrir à ta cendre ! qu'elle soit sans cesse au milieu de nous un monument de patriotisme, de bienfaisance & de religion ; & qu'aux pieds du marbre dont le ciseau va former ton image auguste, le fils apprenne à chérir son pere ; le guerrier, la gloire & son Roi ; l'homme riche, l'humanité ; l'homme puissant, le foible qui l'implore ; & tous les citoyens, la patrie & la vertu.

NOTES.

(*a*) Pierre Terrail, dit le Chevalier Bayard, naquit au château de ce dernier nom, en l'année 1476. Il étoit fils d'Aymon Terrail, & d'Helene Alleman ou des Alleman. Cette famille de Dauphiné étoit de celles qu'on appelloit *noble & ancienne chevalerie*, ou *écarlate de la noblesse*. Il suffit de dire que les Alleman, les Sassenage, les Virieu, les Maugiron & les la-Tour s'honoroient de son alliance. Le président Expilly en a dressé la généalogie.

(*b*) Les savants ne s'accordent point sur le chymiste à qui l'on doit l'invention de cet art barbare, ou plutôt sur celui qui a trouvé la poudre à canon. Les uns nomment Roger Bacon, religieux anglois, né en 1214, & mort sur la fin du siecle; d'autres attribuent cette découverte à Berthol Schwart, cordelier allemand, qui existoit dans ce temps-là. L'homme connut à peine cette invention, qu'il la tourna contre lui-même. La France eut des pieces d'artillerie avant le milieu du siecle suivant. Barthelemy du Drach, trésorier des guerres, dans son compte rendu en 1338, donne en dépense le prix des poudres dont on s'étoit déjà servi.

On mit plus de temps à perfectionner toutes ces machines de destruction. On fit d'abord des canons de fer, dont le calibre étoit moins grand que n'est celui de nos petites pieces. Dans la suite on les augmenta, & sous Louis XI on en fit un de cinq cents livres de balles, qui fut transporté de Tours à Paris, & qui devint presque inutile, par la difficulté de le mettre en usage.

Les serpentines & coulevrines étoient d'autres pieces d'artillerie, plus pesantes que nos mousquets, mais qu'on pouvoit pourtant remuer de la main. On les mettoit sur des supports quelconques, & la mêche y portoit le feu. On y fit bientôt une crosse au pied, pour que le soldat l'appuyât sur lui, & une espece de serpentin qui lançoit la mêche droit à l'amorce.

Les canons de fer étoient dangereux; cette matiere est trop cassante pour résister long-temps aux effets de la poudre. Avec le cuivre rouge & le cuivre jaune, de l'antimoine & de l'étain, on fit un alliage qu'on nomma *bronze*. Sous Louis XI on avoit déjà douze canons de ce mêlange : il leur donna les noms des douze pairs de France, au lieu que les anciens donnoient à leurs ballistes ceux des animaux les plus redoutables. Les Espagnols, sous Charles-Quint, avoient donné à leurs plus fortes pieces les noms des apôtres par dévotion.

Quoiqu'on eût d'abord en assez grand nombre des coulevrines ou arquebuses; ce n'étoit point encore dans ces machines que consistoit la force d'une armée : ce n'étoit pas même dans les canons, dont le service trop compliqué diminuoit l'effet terrible, en ce qu'il faisoit perdre beaucoup de temps, & occupoit beaucoup de bras. On portoit donc dans les batailles les mêmes armes qu'auparavant. Ne doutez pas qu'à cette époque, ces armes ne fussent plus redoutables que toutes les pieces d'artillerie. Dans les batailles de nos jours, de mille coups de fusil tirés, on en peut compter neuf cents d'inutiles : que dirons-nous des arquebuses, que l'on savoit à peine charger, que l'on chargeoit très-lentement, & qui placées sur des supports par des soldats sans expérience, n'alloient frapper que par hasard ? d'ailleurs, ces pieces d'artillerie, blessant toujours par la ligne de mire, devoient souvent manquer leur but ; au lieu qu'après l'avoir manqué, la fleche avoit cet autre avantage, de blesser par la ligne parabolique, c'est-à-dire, en tombant sur les rangs éloignés. L'arbalete, l'arc, & la fronde portoient plus loin que les arquebuses ; on en tiroit plus de vingt coups pendant qu'on chargeoit la machine à feu. Il est donc vrai que l'artillerie causoit alors dans les combats plus de désordre que de ravage, plus d'épouvante que de maux réels.

Mais dès que l'art eut ajouté ce qui manquoit à ces machines, & qu'au lieu de canons de fer, on eut fait des canons de bronze, celle des puissances qui en avoit le plus, & qui savoit le mieux s'en servir, dut obtenir la supériorité. Telle étoit la France sous Charles VIII, lorsque ce prince méditoit la conquête de l'Italie. On y traina près de deux cents canons, chose incroyable pour ce temps là, si l'histoire ne l'attestoit. » Les Italiens, dit M. Garnier (hist. de France) n'avoient que des » canons de fer, qu'ils faisoient traîner par des bœufs à la queue de leur armée, » plus pour la montre que pour l'usage. Après une premiere décharge, il se passoit des heures entieres avant qu'on fût en état de tirer un seul coup. Les François avoient des canons de bronze, beaucoup plus légers, traînés par des chevaux, & conduits avec tant d'ordre, qu'ils ne retardoient presque point la marche de l'armée. Ils disposoient leurs batteries avec une promptitude incroyable, & » leurs décharges se succédoient avec tant de célérité & de justesse, qu'ils faisoient, » en un moment, ce que les Italiens ne pouvoient faire qu'en plusieurs jours.

(c) Pierre Navarre, grand capitaine, Biscayen d'origine, & de basse extraction. Sur la fin du quinzieme siecle, Navarre étoit simple soldat dans une guerre assez opiniâtre, entre les Gênois & les Florentins. Il vit au siege de Serezanelle une premiere épreuve de l'art des mines, qui n'eut alors aucun succès. Le procédé

n'en valoit rien, & le ſecret, peut-être, eût été perdu, ſi Navarre, homme de génie, qui reconnut dans cette fouille des défauts qui nuiſoient à l'exécution, n'eût cherché le moyen de les corriger, & de faire à ſon tour une nouvelle épreuve, dès qu'il en auroit trouvé l'occaſion. Chargé par Gonſalve, en 1503, de diriger les opérations du ſiege qu'on venoit de former des châteaux de Melphe, il eſſaya cette horrible invention, & réuſſit au point qu'on vit les murailles voler en l'air avec un bruit affreux. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt que l'une des forteresses, appellée le château de l'Œuf, étant placée au milieu de la mer, la garniſon françoiſe qui la gardoit, ſe crut à l'abri de cet art barbare. Sur de petites barques couvertes, Navarre tranſporta au pied du rocher tous ſes mineurs pendant la nuit, & fit ſauter une des tours, avec les ſoldats qui la défendoient.

(*d*) L'hiſtorien du chevalier Bayard ſe trompe évidemment ſur les circonſtances de cette action ſi mémorable. Ce ne fut, ſelon lui, qu'une fauſſe allarme ſur le pont même du Garillan, & c'étoit la déroute de l'armée françoiſe. Nous devons donc, pour la gloire de ſon héros, nous écarter de ſon recit. Voyez l'hiſtoire de France, par M. Garnier.

(*e*) George d'Amboiſe, évêque de Montauban, puis archevêque de Narbonne, & enfin, archevêque de Rouen, cardinal, légat à *Latere*, & premier miniſtre de Louis XII. On ne peut prononcer ce nom reſpectable, ſans éprouver un double ſentiment de regret & d'admiration. Il fut toujours l'ami de ſon Roi, comme Sully l'étoit de Henri IV, & il reſſemble, à bien des égards, à cet illuſtre ſurintendant. On lui reproche encore aujourd'hui beaucoup de fautes en politique, & le traité de Blois, ſigné en 1504, par lequel le royaume pouvoit un jour être démembré, juſtifie bien cette aſſertion. Mais par combien de grandes vertus n'a-t-il pas ſu racheter ces fautes? Sous quelque point de vue qu'on le conſidere, on ne peut refuſer au Cardinal françois un tribut de reſpect & de reconnoiſſance. Comme prélat, il fut l'exemple des évêques de ſa nation ; & n'ayant jamais qu'un ſeul bénéfice, il en conſacra toujours les deux tiers, ſoit au ſoulagement des pauvres, ſoit à l'entretien de pluſieurs égliſes. Comme légat à *Latere*, il n'uſa des pouvoirs qu'il tenoit du ſaint ſiege, que pour établir par-tout la reforme. Les Jacobins, les Cordeliers & d'autres ordres du royaume, furent obligés de ſubir la loi, malgré la réſiſtance qu'ils oppoſerent, car il n'étoit pas homme à céder ainſi. Il viſoit à la Papauté, & par ſa faute il la manqua deux fois. Cette ambition tourne à ſa gloire ; après avoir, en France, eſſayé la réforme, il auroit voulu l'établir par-tout, &

travailler sans cesse à la correction des mœurs. Comme ministre, il fut auprès du Roi le protecteur du peuple qu'il rendit heureux par la plus sage administration. Ennemi déclaré de tous les impôts, il témoigna l'envie de les supprimer tous. On dira sans doute que ce projet étoit une chimere, une chose impossible; mais c'étoit le rêve d'un homme de bien ; & n'eût-il fait que le desirer, il n'est point de ville dans le royaume qui ne dût avoir sa statue, & point de laboureur qui, dans sa chaumiere, ne dût au moins avoir son image. Jamais le peuple, sous aucun regne, n'a été plus riche, plus ménagé ; & si ce fut l'ouvrage du bon Louis XII, on ne peut refuser au cardinal d'Amboise, qui fut toujours l'ame de son conseil, son ami, son premier ministre, la gloire d'y avoir coopéré lui-même. Je ne puis m'empêcher de rapporter un trait qui caractérise ces deux grands hommes. Le prince, avant de partir pour Genes, lors de sa révolte en 1507, avoit demandé à ses bonnes villes quelques secours extraordinaires, qu'il en obtint sans difficulté. Elles alloient envoyer les sommes, dont la recette étoit finie, quand elles reçurent de ce monarque des remerciments de leur affection, l'heureuse nouvelle de ses succès, & l'ordre exprès de garder leur argent, dont il pouvoit aisément se passer. Le cardinal mourut en 1510, après avoir, comme son prince, mérité le nom de *pere du peuple.*

(*f*) *En proposant l'éloge du chevalier Bayard, l'académie avoit pensé que la restauration des lettres, sous François 1.er, & des observations sur ce changement, pouvoient avoir place dans ce beau sujet, & l'embellir de nouvelles couleurs. L'auteur entraîné par le sujet même, & ne voulant point quitter son héros, n'avoit fait qu'annoncer la révolution. La note suivante étoit destinée à remplir le vœu de l'académie; mais ne faisant point partie de l'ouvrage, cette note n'a pas réparé l'omission.*

François 1.er n'avoit reçu qu'une éducation superficielle. Ce n'est pas que, cousin & gendre de Louis XII, ce bon prince ne lui prêtât tous les secours qu'il avoit lui-même, & ne l'environnât de tous les savants que ses bienfaits retenoient à la Cour. Mais le jeune François, plus brave qu'attentif, sans cesse occupé de chevalerie, & de la lecture de deux ou trois romans qui existoient alors, ne devoit pas faire de grands progrès. Cependant l'exemple de son beau-pere, qui consacroit tous ses loisirs à méditer les anciens auteurs, à se nourrir de leurs maximes, à les apprendre à cet enfant chéri, son éleve & son successeur, lui inspira le goût des lettres & le desir de les protéger. Parmi les dons que lui fit la nature, on distinguoit une mémoire heureuse, une insatiable curiosité, & un véritable amour de la gloire. Ces qualités le porterent bientôt à cultiver les arts & les sciences dont il seroit le restaurateur, & qui pouvoient un jour l'immortaliser, indépen-

dammment du plaisir extrême de s'éclairer & de s'instruire. Pour les répandre dans ses Etats, il se choisit des coopérateurs qui devoient diriger cette noble entreprise. C'étoit en partie les savants que Louis XII avoit sans cesse auprès de lui, & qu'il est bon de connoitre ici, avant d'entrer dans de plus longs détails.

Paul Emile, illustre Veronois, que le cardinal de Bourbon avoit engagé à venir en France, & qui mouru tchanoine de Paris, quinze ans après Louis XII, son bienfaicteur. Ce grand Prince l'avoit chargé de débrouiller, s'il étoit possible, l'affreux cahos de notre ancienne histoire; il donna deux volumes in-8°. où, malgré les fables qu'on lui reproche, tous nos historiens venus après lui, ont puisé des matériaux. On ne sauroit lui disputer la gloire d'avoir le premier porté la lumiere dans l'épaisse nuit qui couvroit alors les antiquités de la Monarchie. Cet ouvrage, écrit en latin, & le plus souvent d'un stile assez pur, commence au regne de Pharamond, & finit par cinq ans du regne de Charles VIII.

Jean d'Auton, abbé de l'Angle, mort en 1527. Louis XII le chargea d'écrire son histoire. Ce Prince l'honoroit de sa familiarité, il le menoit par-tout avec lui, & les ministres lui rendoient compte de tout ce qu'on faisoit dans le gouvernement. D'Auton n'est pourtant qu'un froid bel esprit, & n'a que le mérite, si d'en est un, de raconter, en témoin qui dépose, ce qu'il a vu de ses propres yeux. Il exagere le plus souvent, & n'est pas même digne de foi: un trait suffit pour le démontrer. Pendant que Louis XII étoit à Milan, d'Auton prétend que dans une fête que lui donna Trivulce, douze cents dames servies par douze cents écuyers, étoient à table dans le même sallon. Il faut bien sans doute grossir ce nombre de tous les princes & chevaliers qui ne manquoient pas d'être du festin.

Jean du Bellay, évêque de plusieurs sieges, & cardinal en 1535. Il fut un excellent négociateur, & fut chargé de plusieurs ambassades. Ses devoirs de prélat & d'ambassadeur ne remplirent pas tout son temps; il fut tout-à-la fois orateur & poëte, comme on l'étoit à cette époque. On a de lui plusieurs harangues, des odes, des élégies, des épigrammes. Aidé de ses trois freres, Martin, Guillaume & Joachim, il rendit les plus grands services à la littérature françoise.

Guillaume Budé, maître des requêtes, bibliothécaire de François I.er. Budé commença tard la carriere des lettres, mais il devint bientôt l'oracle de la France. Erasme, son ami, l'appelloit le prodige. Sa femme prit aussi le goût de l'étude, & sans abandonner le soin de sa maison, elle lui servoit dans son cabinet à chercher les livres & les passages. On trouve dans ses œuvres, qui furent imprimées en quatre gros volumes, la traduction de quelques traités de Plutarque, des commentaires sur les langues grecque & latine, des remarques sur les pandectes, &c. &c. C'est de

lui-même qu'on a dit que le feu s'étant mis un jour à sa maison, il répondit à ceux qui le lui annonçoient, que ne se mêlant pas des soins du ménage, il les prioit d'en avertir sa femme.

Pierre du Chatel, lecteur de François I.er, d'abord évêque de Tulle, puis de Macon & d'Orléans, grand aumônier de France en 1548. Il avoit voyagé dans toute l'Italie & dans une partie de l'Allemagne & de la Grece; il savoit les langues orientales, & il rendit aux lettres de grands services. François disoit que de tous les savants qu'il honoroit de sa familiarité, c'étoit le seul qu'il *n'épuisoit pas*. Il joignit au savoir une éloquence persuasive, & s'attacha long-temps à celle de la chaire très-négligée par ses contemporains.

Tels sont les principaux coopérateurs que se choisit François I.er, pour cultiver les lettres renaissantes, & pour les répandre dans ses Etats. Mais il faut pourtant l'avouer ici; quelques efforts qu'eût fait ce Monarque, il n'eût pas opéré la révolution, ou ne l'eût opérée qu'imparfaitement, si les autres princes, à son exemple, n'eussent de concert donné l'impulsion, & préparé ce grand événement. L'Europe étoit plongée dans les ténebres de l'ignorance, disons plus, de la barbarie. C'étoit pour les seuls ecclésiastiques, & ce n'étoit sur-tout qu'à l'ombre des cloîtres, que les écoles s'étoient formées. Une science aussi vaine que ridicule, par l'abus étrange qu'on en faisoit, occupoit alors les théologiens, & remplissoit toutes les têtes. La scholastique, toujours mêlée de questions puériles ou dangereuses, avoit depuis long-temps usurpé l'empire de la saine théologie, qui pouvoit seule éclairer les hommes. Tel qui avoit passé sa vie à étudier les livres de Scot, qui les avoit appris par cœur, & qui, le plus souvent, les admiroit sans les entendre, n'avoit jamais ouvert le nouveau testament. Non-seulement on négligeoit d'étudier les peres & l'écriture, mais le grec & l'hébreu, ces deux langues si nécessaires pour les connoître dans leur source, étoient comme bannies des universités. On étoit même allé plus loin, car l'envie d'apprendre la langue grecque, étoit aux yeux des docteurs les plus graves, une disposition prochaine à l'hérésie. Deux choses concouroient à maintenir dans les écoles cette pernicieuse & barbare opinion: c'est que, d'une part, on ne savoit plus lire les bons auteurs, & que de l'autre, l'imprimerie étant encore dans son enfance, on ne pouvoit se les procurer qu'avec des sommes considérables. On ne connoissoit plus que les auteurs latins, on écrivoit dans cette langue, on la parloit dans les écoles; mais ce n'étoit plus celle de Ciceron, & par les changements qu'elle avoit éprouvés, & par cette foule de mots barbares, que le néologisme y avoit introduits. C'est que les maîtres ne sachant plus comment exprimer les subtilités dont leurs leçons étoient remplies, étoient obligés de forger des mots

qui n'avoient du latin que la terminaison; & l'une des plus belles langues du monde, qu'ils appauvrissoient par cette abondance, ne fut bientôt qu'un jargon pitoyable dans leur bouche & dans leurs écrits.

Mais ajoutons que la langue françoise étoit encore plus maltraitée, & qu'on la méprisoit au point qu'on n'en donnoit des leçons nulle part. Elle étoit pourtant celle de la Cour, & de la chaire, & du barreau; on s'en servoit dans les traités & dans toutes les négociations; on n'en parloit pas d'autre en France. Les deux Marot & Saint-Gelais, quoique inférieurs à tous les poëtes qui les ont suivis dans cette carriere, prouvoient alors par leurs ballades, leurs élégies, & leurs rondeaux, que notre langue étoit assez flexible, pour se prêter aux charmes de la poësie. Philippe de Commines, dans ses mémoires, les freres du Bellay dont nous avons parlé, & l'auteur de la vie du chevalier Bayard, que nous lisons encore avec tant de plaisir, écrivoient en prose, avec élégance, & même avec une sorte de grace, qui devoit au moins faire présumer que la langue françoise avoit son génie, & qu'on pouvoit la perfectionner, en l'étudiant avec attention.

Environ l'an 1530, François I.er fonda trois chaires dans l'université de la capitale, l'une pour l'hébreu, l'autre pour le grec, & la troisieme pour le latin. Mais ce qu'il y a de bien étonnant, c'est qu'on ne songea point à la langue de la nation. Tous les docteurs de ce temps là, n'apprécioient que les choses rares; ils rejettoient avec dédain l'étude d'une langue que parloit tout le monde, qu'on avoit toujours bannie des écoles, enfin d'une langue qui, selon eux, étoit celle des halles & des boutiques. Il ne faut pas être surpris que pendant tout le reste du seizieme siecle, & une partie du siecle suivant, la langue ait fait si peu de progrès. On doit l'attribuer à l'orgueilleuse indifférence de nos peres sur cet article.

Ce même âge dont nous parlons, est sans doute le plus obscur de la médecine & de la chimie. L'anatomie devoit éclairer l'une, & la bonne physique diriger l'autre dans ses recherches & ses travaux. Les beaux arts étoient méconnus, mai les malheurs de Constantinople, en les chassant de leur pays natal, alloient bientôt nous en enrichir. L'astronomie n'avoit fait qu'un pas, & n'avoit point alors de systême fixe; mais déjà croissoit au fond de la Prusse ce génie extraordinaire qui, par le plus grand des efforts humains, alloit deviner le cours des planetes, les placer chacune dans son orbite, & déchirant le voile de la nature, trouver le mécanisme de l'univers. Ce que Philolaüs n'avoit fait qu'entrevoir, Copernic devoit nous le démontrer. Grande & sublime découverte, dont l'ignorance & la superstition ne manqueront pas de punir l'auteur, en condamnant ce beau systême comme hérétique aux yeux de la foi, & comme absurde en philosophie.

Qu'étoit alors cette philosophie que l'inquisition prétendoit venger? On avoit découvert les livres d'Aristote. Traduits du grec en mauvais arabe, & de l'arabe en mauvais latin, c'est dans cet état qu'ils vinrent en France. La juste admiration qu'inspira ce grand homme, quoique défiguré par deux traductions, arrêta les progrès de la raison humaine, qui devoit profiter de sa dialectique. Envisagé sous son vrai point de vue, cet ouvrage étoit fait pour l'éclairer & la conduire; mais par l'abus qu'on en fit alors, par les erreurs & les contre-sens que présentoient ces deux traductions, il ne servit bientôt qu'à égarer les hommes. C'étoit un crime d'examiner si ce prince des philosophes ne s'étoit pas quelquefois trompé, si l'on pouvoit toujours le suivre aveuglément, au lieu de profiter de ses erreurs même, pour découvrir par le raisonnement, la vérité qui lui échappoit. En attaquant les autres philosophes, n'avoit-il pas lui-même donné l'exemple de la critique la plus sévere? N'étoit-ce pas dire à tous ses lecteurs: usez des ressources que je vous offre, & ne craignez pas de les employer, lorsque, par de vaines subtilités, ou par des sophismes ingénieux, je ne serai plus ce même Aristote que vous admiriez il n'y a qu'un instant. Mais, au lieu de cet examen, on se donnoit une peine incroyable pour concilier, s'il étoit possible, Aristote avec Aristote, & il fit presque autant de superstitieux, qu'il y avoit de gens qui le savoient lire.

Au milieu des ténebres qui couvroient l'Europe, un reste de lumiere éclairoit l'Italie, & la distinguoit des autres nations. Chaque siecle y avoit produit des hommes consacrés à l'étude des lettres. Le Dante avoit tâché de donner à sa langue, une force & une beauté dont on n'avoit encore point vu d'exemple. En faisant grace à l'invention, au mauvais choix des personnages, aux allusions injurieuses, souvent grossieres ou peu comiques, l'enfer du Dante est un des beaux ouvrages qui soient sortis de la main des hommes, par la justesse des pensées, la noblesse des expressions, la délicatesse des tours, la vivacité du coloris, & par tous les charmes de la poésie, qui y regnent d'un bout à l'autre. Bocace, auteur du décameron, fut dans la prose, & sera toujours un modele de pureté, d'exactitude & de précision, comme l'illustre auteur des provinciales l'est encore dans notre langue, & le sera probablement, tant qu'on aura du goût en France. Petrarque, en soupirant pour la belle Laure, atteignit presque à la perfection, & fut l'anacréon de sa maîtresse & de son siecle. Aux naturels de ce beau pays, vinrent bientôt s'unir d'illustres étrangers qui devoient hâter la révolution. Non-seulement la prise de Constantinople, mais dès un siecle auparavant, les guerres d'Amurat & de Bajazet avoient occasionné des émigrations; & c'est dans l'heureux climat d'Italie,

que plusieurs sages, aimant les lettres, étoient venus se réfugier. Heureusement que ces étrangers n'eurent d'abord d'autre ressource que celle d'ouvrir par-tout des écoles, où ils enseignerent publiquement les deux langues presque oubliées de l'ancienne Rome & de l'ancienne Athenes. Les Italiens enchantés de leurs maîtres, couroient en foule à ces nouveaux lycées; ils purent lire en peu de temps les chef-d'œuvres de ces deux langues; & du sein de la Barbarie, on vit renaître un goût épuré, & la plus noble émulation. Leurs progrès furent assez rapides, soit dans les lettres, soit dans les arts, pour qu'ils ne vissent plus les autres nations, que comme un tas d'hommes grossiers, stupides ou barbares. Ils les recevoient assez mal chez eux; ou si de bons esprits, jaloux de s'instruire, se déterminoient à passer les Alpes, on ne manquoit pas de les retenir, lorsqu'ils montroient de grandes dispositions; & la vue de ce beau climat, la conversation des hommes célebres, l'espoir flatteur des récompenses, dont les Médicis payoient les talents, leur faisoient oublier leur pays natal, pour s'attacher à leurs nouveaux maîtres.

Mais il arrivoit ce moment heureux, où les lumieres & le savoir alloient se répandre chez leurs voisins. C'est à leurs guerres en Italie, que la France, l'Espagne, & le nord de l'Europe, dûrent en partie ce grand changement; c'est au milieu des horreurs du carnage, parmi les feux qui détruisoient leurs villes, que les Italiens tâchoient d'adoucir, par le spectacle intéressant des arts & des lettres, ces superbes vainqueurs qui venoient tour-à-tour se disputer leurs dépouilles sanglantes. C'étoient autant d'Orphées au milieu des bêtes féroces. Les Princes enchantés de ce qu'ils voyoient, charmés sur-tout de ces savants aimables qui faisoient renaître par leurs travaux, les beaux jours de la Grece & de l'Italie, les attiroient auprès de leurs personnes, & se les attachoient par des récompenses. On sait que Louis XII n'oublia rien pour les engager à venir en France, où ce grand Prince les honoroit de la plus douce familiarité.

Malgré la protection qu'il accordoit aux lettres, & les efforts de ces étrangers, elles eussent peut-être langui long-temps dans une obscure médiocrité, si la plupart des nations de l'Europe n'avoient vu naître dans leur sein, à l'époque même dont nous parlons, quelques génies extraordinaires, capables de détruire les préjugés & les erreurs de leurs contemporains: car les étrangers, vus de mauvais œil par les écoles & les régents, n'osoient guere inspirer des projets de réforme, quelque protégés qu'ils fussent alors. Parmi les nationaux dont la reconnoissance a célébré les noms immortels, c'est Erasme de Roterdam qui doit occuper la premiere place. Il naquit pauvre, illégitime, & portant le germe de tous les maux qui devoient tourmenter sa vie laborieuse. Mais dans un corps si foible & si dérangé,

étoit une ame forte, un esprit sublime, sur lequel ne put influer son débile tempérament. Il osa le premier attaquer les études, braver la colere des théologiens, afficher son mépris pour la scholastique, & sur-tout employer contre les moines qu'il n'aimoit pas, contre le scandale de leurs mœurs, contre leur paresse & leur ignorance, le ridicule & la plaisanterie, les seules armes qu'il crut alors capables de les vaincre ou de les changer. Il fut bientôt plus utile encore par les nombreux ouvrages sortis de sa plume. Le nouveau testament, les écrits des peres, les meilleurs auteurs de l'antiquité, les langues de Ciceron & de Démosthene, la théologie, la morale & l'éloquence; ajoutons même l'imprimerie, dont il fut prote chez Forben, pour y soigner ses propres éditions: ces divers genres furent traités par ce genie universel, avec un succès qui tenoit du miracle, & qui étonna les savants de l'Europe. Pendant que les suppots de la scholastique le dénonçoient aux universités & au tribunal de l'inquisition, Erasme étoit en correspondance avec les pontifes, les souverains, & les meilleurs esprits de toutes les nations. Quelquefois auprès des Rois d'Angleterre, le plus souvent chez les princes du nord, il n'abandonnoit point ses cheres études, & refusoit avec obstination les places qu'on offroit à ses rares talents, & dont l'occupation auroit pu l'en distraire. Ce grand homme mourut à Basle, en l'année 1536, la nuit du 11 au 12 juillet.

Reuchlin, l'ami, l'admirateur d'Erasme, & son émule dans tous les genres, étoit le seul homme que l'Allemagne pût opposer aux savants d'Italie, soit par la beauté de l'élocution, soit par la profondeur de ses connoissances. Après Raimond Martin, qui vivoit au treizieme siecle, on a dit qu'il est celui des chrétiens qui s'est d'abord le plus appliqué à l'étude des livres juifs, parce qu'il savoit la langue hébraïque, dont il donna des leçons à Poitiers. Une dispute à raison de ces livres empoisonna ses derniers jours. A la priere des théologiens de Cologne, l'Empereur Maximilien avoit ordonné qu'on les brulât tous. On demanda pourtant l'avis de Reuchlin qui les sauva de l'incendie. Peu s'en fallut qu'il ne subît lui-même le sort qu'on destinoit aux livres des Rabbins. Il mourut épuisé par ses longues études, & par les chagrins de son démêlé avec les prêtres de Cologne.

Forent, qui parvint à la papauté, sous le nom d'Adrien VI, & qui se repentit de l'avoir acceptée, mérite aussi d'avoir une place parmi les grands théologiens, moins par son commentaire sur le quatrieme livre *des sentences*, que par le savoir qui le distinguoit, & par le soin qu'il prit de veiller aux études dans une célebre université. Il écrivit dans son commentaire ce qu'on disoit alors bien bas, que le chef de l'église peut se tromper, même sur les choses qui appartiennent à la foi.

Osons le dire dans un siecle où la vérité peut se faire entendre, sans crain-

dre de bleſſer l'un ou l'autre parti. Ce ſont les diſputes des novateurs, ces débats ſi longs & ſi compliqués, qui en forçant leurs adverſaires de s'inſtruire pour leur répondre, ramenerent le goût des bonnes études, & l'eſprit de critique & d'obſervation. Pour attaquer les prétentions de Rome, Luther oſa fouiller dans les monuments antiques, examiner ces titres reſpectables, les comparer & les juger. Ah! ſans doute il en abuſa. L'audacieux réformateur, au lieu d'ôter les plantes paraſites de cet arbre majeſtueux, porta la hache ſur le tronc même. Cependant, du conflit des opinions nouvelles, & des efforts du parti contraire pour les détruire & les anéantir, naquit cet art ſi néceſſaire pour atteindre à la vérité, l'art de critiquer & de diſſerter, qui s'occupa d'abord des matieres théologiques, & finit par juger toutes les productions de l'eſprit humain. Cet art devint la pierre de touche de toutes les parties de la littérature; c'eſt au flambeau de l'obſervation qu'elle dut ſur-tout ſes progrès rapides.

Déjà la poëſie s'étoit élevée à la plus grande de ſes hauteurs entre les mains du fameux Arioſte: non que ſon poëme ſoit ſans défaut, & qu'on ne doive lui reprocher, comme autrefois à l'Odyſſée d'Homere, une intempérance d'imagination qui va peut-être juſqu'à l'excès, & les contes ſans vraiſemblance, dont il crut orner toutes ſes fictions. Mais ces défauts ſont rachetés par la poëſie la plus brillante, par des tableaux qui ſe ſuccedent, ſans ſe nuire les uns aux autres, par des ſatyres ingénieuſes, toutes puiſées dans le cœur humain, qu'il paroit connoitre parfaitement; par de grands traits toujours variés, du ſublime au touchant, du touchant au terrible; & au milieu de cet enſemble, tout le comique de Moliere, adapté aux mœurs d'Italie; enfin par tous les charmes d'une diction pure, élégante & ſonore, & toutes les beautés d'un ſtyle enchanteur. Onze ans après naquit le Taſſe qui devoit montrer un autre Virgile dans ſa célebre Jeruſalem. Ses partiſants, & ceux de l'Arioſte, ont diſputé long-temps ſur la préférence qu'ils vouloient donner à l'un ou à l'autre, & le procès eſt encore à juger. Celui qui oſeroit porter ce jugement, ne ſeroit pas un homme de goût, & ſe feroit ſon procès à lui-même. Renaud ne reſſemble point à Rolland, & il ſe trouve entre les deux poëmes une diſſemblance conſidérable: voilà ſeulement ce qui les diſtingue. Mais décider lequel des deux a plus de mérite dans ſon enſemble, plus de beautés & de poëſie, c'eſt vraiment ne pas les ſentir dans l'autre.

Les deux Marot & les Dubelay cultivoient auſſi la poëſie en France; mais elle y étoit encore au berceau, & la langue trop négligée, s'y refuſoit abſolument. Laſſo de la Vega, après avoir étudié long-temps les chefs-d'œuvre de l'Italie, donnoit aux Eſpagnols des modeles à ſuivre; il fut l'Horace de ſon pays.

Le génie de l'hiſtoire s'étoit montré dans les écrits du fameux Guichardin; il n'y a rien peut-être de comparable à la beauté des ſeize premiers livres, en faiſant grace à l'auteur prévenu, de ſa paſſion contre les François. Paul Jove & Machiavel, ſes deux contemporains & ſes compatriotes, avoient fourni la même carriere. L'illuſtre Paul Emile en France, & Jean Sleidan en Allemagne, s'étoient également diſtingués.

A cette époque dont nous parlons, le barreau ni la chaire n'avoient encore point d'éloquence, ou du moins elle étoit gâtée par un aſſemblage d'idées biſarres, par des applications forcées, par le mélange des vérités les plus ſublimes de l'évangile avec les plus plates bouffoneries, des citations de nos lois civiles avec les textes de l'écriture. On vouloit montrer de l'érudition, & l'on n'étoit point orateur, & l'on manquoit de goût & de diſcernement. Quelqu'un a dit que dans le principe, on avoit eu de la bonne poéſie, avant d'avoir de la bonne proſe. Je ne ſais que penſer de cette aſſertion; mais c'eſt vraiment ce qui eſt arrivé au rétabliſſement des lettres.

Les autres parties des arts & des lettres, faiſoient un progrès qui doit étonner. Nous allons jetter un coup d'œil rapide ſur cette grande révolution.

C'eſt au milieu des guerres ſanglantes, qui dévaſtoient la belle Italie, que la fureur de ſe détruire, devint à ſon tour un art véritable. Gonſalve, ſurnommé le grand capitaine, en formant les bandes de ſon pays, en fit des troupes preſque invincibles, tant qu'il en eut le commandement. Une diſcipline toujours ſévere, un nouvel ordre dans les évolutions, dans les marches, dans les combats, montroient alors à l'Europe étonnée, que le mérite de l'adreſſe, de la force & de la valeur, n'étoit qu'une partie de l'art militaire. La France paya cher cet enſeignement; mais elle apprit à ce même Gonſalve ſa ſupériorité dans l'artillerie, dont la manœuvre & le ſervice étoient preſque ignorés des autres nations.

L'art de guérir les maux, ou de les ſoulager, s'éclairoit au flambeau de l'anatomie, de la pathologie & de l'obſervation. Fernet & Sylvius en donnoient des leçons en France. Fallope, en Italie, ébauchoit le ſyſtême de la génération. Le malheureux Servet, qui fut le précurſeur de Guillaume Harvée, fit le premier pas vers la découverte de la circulation du ſang. Jérome Fracaſtor, médecin & poëte, donnoit le *Syphilis*, poëme en vers latins, dans le goût des géorgiques, ſur les maladies qui regnoient alors; maux d'autant plus funeſtes à l'Europe, qu'ils venoient d'un autre climat.

Pendant que le Pline de l'Allemagne écrivoit l'hiſtoire des animaux, ſon contemporain, preſque auſſi célebre, faiſoit imprimer l'hiſtoire des plantes. Geſner & Fuſchius

méritent

méritent tous les deux la reconnoissance des hommes. Ils surent allier la science & la vertu ; & l'amour de l'humanité, le plaisir d'étendre leurs connoissances, furent pour eux un aiguillon plus fort que l'intérêt de leur propre gloire, & d'une vaine célébrité.

Les mathématiques firent un pas, en attendant les génies immortels qui devoient un jour les perfectionner. On vit Tartalea commenter Euclide, trouver la méthode de parvenir à la résolution des équations cubiques, & s'appliquer à la théorie du mouvement des bombes & des boulets. Cardan, qui fut son plagiaire, & qui s'attribua toutes ses découvertes, les enrichit de ses observations. Chaque nation eut des géomêtres très-inférieurs à ceux de nos jours, mais qui, du point d'où ils étoient partis, avoient fait un chemin bien considérable.

Nous regrettons de n'avoir rien à dire sur la physique de ce temps là. Aristote regnoit dans toutes les écoles, mais Aristote défiguré, mutilé par des traductions, comme nous l'avons dit plus haut, & sur-tout par les commentaires de ses barbares admirateurs.

Jettons les yeux sur le spectacle que les beaux arts nous offrent en Italie. Déjà sur le plan donné par Bramante, tout-à-la-fois poëte, architecte & peintre, s'éleve à Rome ce temple auguste, l'une des merveilles de l'univers : édifice majestueux, digne du Dieu qu'on y adore, que la munificence & la piété ornent depuis long-temps des plus beaux chefs-d'œuvre qui soient sortis de la main des hommes. Déjà Michel Ange a su réunir les talents d'Appelles & de Phidias ; il a su tromper Raphaël lui-même, qui prend les essais de ce grand artiste, pour des modeles de l'antiquité. Ce Raphaël, si justement célebre, embrasse tous les genres de la deinture, laisse ses rivaux bien loin derriere lui, & finit par se surpasser dans son tableau de la transfiguration. Rosso, qui vient en France embellir le palais de Fontainebleau ; le Titien, celui de tous les peintres qui a peut-être le mieux entendu le portrait & le paysage, & dont le pinceau tendre & délicat excelloit pour les femmes & les enfants. Je vois par-tout des palais somptueux, que les arts s'empressent de décorer ; de spacieux & magnifiques jardins, où le marbre respire sous le ciseau, où les merveilles de la peinture offrent le même éclat que celle du printemps, & trompent l'œil qui les admire, soit par la justesse de l'expression, soit par la richesse du coloris. Ainsi les arts se montrent en Italie, comme autrefois dans la superbe Athenes, & tous les princes de l'Europe, en s'honorant de les protéger, vont les répandre dans leurs Etats.

Nous n'oublierons pas d'ajouter ici, que ce qui hâta la révolution pour toutes les parties de la littérature, ce fut la découverte de l'imprimerie : art précieux dont

es Chinois avoient une idée long-temps avant nous, mais dont l'invention, telle qu'elle existe, doit appartenir aux deux Allemands, Jean Faust & Guttembert, qui ont imaginé les lettres mobiles, & qui n'avoient peut-être point de notion de la méthode des Chinois. Ce fut leur domestique, nommé Schoëffer, qui perfectionna ces lettres mobiles, & qui trouva l'encre pour l'impression. Art précieux, nous le répétons, art qu'on ne peut assez admirer, mais qui seroit encore d'un plus grand prix, s'il n'étoit consacré qu'à l'instruction des hommes, à la gloire des lettres, & à la vertu.

(*g*) Armes, soldats, vivres & magasins, tout manquoit à Mezieres, & le résultat d'un conseil de guerre, fut de l'abandonner & d'y mettre le feu. *Sire*, répond Bayard au Roi qui le consulte, *il n'y a point de place foible que de braves gens ne puissent défendre*, & il offre de s'en charger. Nassau & Sickingen le somment de se rendre : *avant*, dit-il, *que je quitte une place que mon maître a voulu confier à ma foi, j'aurai formé des corps entassés de ses ennemis, le seul pont par où je doive en sortir.* Deux compagnies désertent le même jour; c'est une perte de mille hommes. *Tant mieux*, dit-il au reste de ses troupes, *ils auroient partagé la gloire de vos travaux, & ces lâches n'en sont pas dignes.*

(*h*) Bayard écrivit à Robert de la Mark, qui étoit à Sedan, qu'il attendoit une armée formidable, & qu'elle tomberoit sur les assiégeants, pendant qu'il feroit lui-même une vigoureuse sortie. Le paysan qui portoit cette lettre, fut arrêté, comme Bayard l'avoit prévu, en traversant les lignes de Sickingen. Ce général placé au-delà de la Meuse, s'imagina que son collegue avoit voulu le sacrifier, en l'exposant à tous les coups de l'armée française qu'on annonçoit. Il se hâta de décamper, & Nassau lui-même fut obligé de le suivre.

Fin des Notes.

ÉLOGE historique du chevalier BAYARD, *qui a obtenu la premiere mention honorable au jugement de la Société Littéraire de* GRENOBLE, *dans sa Séance publique, du 5 février 1789; par M.* GAGNON, *fils, Avocat au Parlement.*

> C'est peu d'être un guerrier : la modeste douceur
> Donne un prix aux vertus, & sied à la valeur.
> *VOLTAIRE, Trag. de Tancrede.*

BAYARD n'a plus besoin d'éloges : sa gloire emplit l'Univers ; son nom seul est le symbole de la valeur ; & par l'unique poids de ses vertus, il s'est placé lui-même bien au-dessus des louanges & des critiques ; son plus éloquent panégyriste sera donc le plus fidele historien de sa vie, & la couronne civique que la patrie de Bayard dépose sur sa tombe, ne doit être qu'un tissu de fleurs naturelles qu'il faudra bien se garder de flétrir par aucun ornement étranger.

Cette vérité, que le programme de la Société Littéraire de Grenoble semble annoncer en demandant un éloge historique, devient, pour ainsi dire, une condition du concours, quand on se rappelle qu'une autre Académie célebre a déjà couronné l'éloge de Bayard, & qu'il ne reste

plus à l'homme de lettres, qui voudra travailler à la gloire de ce héros, sans nuire à la sienne, qu'à s'éloigner de la carriere où d'autres ont trouvé des lauriers, pour cueillir dans quelque sentier ignoré des fleurs qu'il répandra, mouillé de larmes, sur la tombe de ce preux chevalier.

Abandonnant donc la pompe des éloges & l'indigente richesse des rhéteurs; qu'il nous suffise de peindre à grands traits, l'influence que ce chevalier sans peur eut sur le siecle qui le vit naître, & celle que ce chevalier sans reproches auroit eue sur celui dans lequel nous vivons. Cette maniere d'affiner la gloire de Bayard, en la faisant passer dans un double creuset, nous semble la plus sûre pour en juger la trempe, & c'est la seule, peut-être, qu'on n'ait pas employée jusqu'à ce jour.

Un éloge qui doit embrasser l'histoire des révolutions de plusieurs regnes, seroit, sans doute, imparfait si l'on ne peignoit d'abord la scène où doit figurer celui qui l'a mérité : que les temps, les lieux, les circonstances ajoutent ou retranchent à sa gloire, il faut les retracer; c'est un des droits de la postérité.

Bayard nâquit sous Louis XI, de parents nobles & vertueux. L'ancienneté de la naissance qui fait si souvent le seul mérite des gentilshommes, fut pour Bayard une dette de plus à payer à l'état. Son trisaïeul tué sous les yeux du Roi Jean, à la bataille de Poitiers; son bisaïeul à la bataille d'Azincourt; son aïeul à celle de Monthéri : son pere mutilé à Guinegaste, ne servirent point de support à d'am-

bitieuſes demandes ; il ne cita jamais leur valeur ; il fit mieux ſans doute, il en hérita. Conſulté par ce pere reſpectable ſur l'état qu'il veut embraſſer, Bayard, à peine âgé de treize ans, s'enflamme au funebre recit des déſaſtres de ſa famille, & demande à périr comme ſes aïeux en ſervant ſa patrie. Ce jeune cœur ne ſe plait aux jeux du premier âge, que lorſqu'ils peignent les camps ou les batailles ; & comme Achille, il découvre la trempe de ſon ame en préférant les armes aux bijoux. La loyauté, qui para toujours ſa valeur, le diſtinguoit déjà dans ſes premiers ans ; mais comme l'enfance d'un héros eſt preſque le ſeul côté par où il tienne à la foibleſſe de l'humanité, c'eſt au moment où le Duc de Savoie, dont il étoit page, le rend à Charles VIII, dont il étoit ſujet, que nous entrons avec lui dans la carriere.

Charles, Prince foible, mais généreux, s'occupoit alors de ranimer, par une adminiſtration modérée, le génie de la Nation Françoiſe, que le deſpotiſme farouche de ſon pere avoit preſque éteint. Impatient de ſignaler ſon regne par quelque action d'éclat, il cherchoit, en lui-même, de quel côté il tourneroit ſes armes, lorſque Louis Sforce, ſombre Italien, infâme par ſes crimes, mais diſtingué par ſes talents, fixa ſon incertitude, en lui propoſant la conquête du royaume de Naples, ſur lequel ce Roi de France avoit des droits, comme héritier de la maiſon d'Anjou. Charles, jaloux de ſe montrer en conquérant, dès l'entrée de ſa carriere, rend le Rouſſillon à Ferdinand, cede à

Maximilien une partie de ses acquisitions en Artois ; & donnant ainsi ce qu'il possédoit, pour un objet à conquérir ; tranquille à l'ombre de cette singuliere politique, il assemble une nombreuse armée, lui donne tout ce qui rend les soldats invincibles : de braves officiers & de bons généraux, &, fort de son propre courage, prend lui-même le chemin d'Italie.

Bayard, jeune encore, s'exerçoit, depuis trois ans, dans les tournois, à mériter que le comte de Ligni qu'il servoit, en qualité de page, le fît passer dans sa compagnie d'ordonnance. Cette longue préparation à l'état militaire, contraste, bien étrangement, avec la présomptueuse impatience de nos jeunes gentilshommes, jaloux de commander, dans un âge où Bayard apprenoit encore à obéir. C'étoit pourtant le même homme qui, né pour s'élever en tout au-dessus du vulgaire, avoit été créé chevalier à l'âge de dix-sept ans ; s'étoit mesuré dans les tournois avec les plus vaillans guerriers, les avoit vaincus ; mais peu satisfait de tous ses triomphes, qui n'ajoutoient rien au bonheur de sa patrie, sûr, enfin, de combattre pour elle, versoit des larmes de joie en apprenant qu'il étoit de l'armée d'Italie.

Les Italiens n'étoient plus ces hommes libres que l'amour seul de la gloire ou de la patrie armoit anciennement de toutes pieces. Remplacés par des sujets avilis, qu'on enrôloit pour un peu d'or, ils étoient incapables de résister aux fatigues du service militaire. Charles, au contraire, commandoit à des hommes endurcis par l'habitude à des tra-

vaux qui augmentoient la force du corps & la vigueur de l'ame. Forcés, par le peu de ressources agraires que présentoit alors le sol de leur patrie, à mépriser toute autre occupation que celle de la guerre, ils entroient en campagne avec une ardeur dont les peuples modernes peuvent à peine se former une idée. Des soldats exercés, de vaillants capitaines, des munitions de tout genre; tout cela, cependant, ne suffisoit pas à la bienfaisante prévoyance de Charles. Ce Souverain, en qui l'Europe étonnée découvroit des talents que la sombre politique de son pere n'avoit pu lui ravir, & qui gardoit dans son cœur l'utile leçon de l'innocence opprimée, voulut encore se choisir un conseil qui le garantît des erreurs qui assiegent les Rois, & pût préserver ses soldats de l'arbitraire qui dicte presque toujours les jugements des gens de guerre.

Ce ne fut point parmi les courtisans, dans cette tourbe avilie, qui fléchit devant le maître pour avoir le droit d'opprimer les sujets, que ce bon Roi choisit son conseil; ce fut dans une de ces cours qui s'honnore du droit périlleux de dire la vérité au Souverain & de procurer aux sujets le bien être & la paix. Le Parlement de Grenoble qui jouissoit au quatorzieme siecle, comme en celui-ci, de la réputation qu'on accorde toujours aux lumieres & aux vertus, fut le foyer où Charles voulut allumer le flambeau de sa justice. Cette compagnie répondit bien noblement à la confiance de son Roi; l'ambition & l'intrigue disparurent devant les grands motifs d'intérêt public, & les plus

éclairés furent choisis pour former le conseil du Monarque.

A la premiere apparence du danger qui les menaçoit, les Italiens eurent recours à tous les artifices qu'ils croyoient propres à détourner l'orage; mais la souplesse italienne n'arrêta point l'impétuosité de la valeur françoise, & Florence, Pize, Rome furent forcés d'ouvrir leurs portes à l'armée conquérante de Charles. Naples ne fit pas plus de résistance, & le jeune Bayard qui s'attendoit à combattre sous les yeux de son maître, fut forcé, comme lui, de vaincre sans avoir défait. La mollesse qui suit les conquêtes rapides, auroit bientôt énervé les vainqueurs, si de nouveaux ennemis n'eussent rappellé leur courage. Mais tandis que l'imprudent Roi de France perdoit son temps à Naples, dans les fêtes, ou qu'il repaissoit son imagination du chimérique projet de conquérir l'Orient, il se formoit contre lui une ligue puissante, de presque tous les Etats d'Italie, soutenus par l'Empereur Maximilien & par Ferdinand, Roi d'Arragon : leur union tira Charles d'une dangereuse tranquillité ; il vit qu'il n'y avoit plus de sûreté pour lui qu'en retournant en France; &, malgré la prodigieuse diminution de son armée, qui montoit à peine alors à dix mille hommes, il en prit aussi-tôt le chemin. Les Confédérés rassemblerent à Faurnoue quarante mille combattants pour arrêter sa marche & lui fermer les passages; mais les François, qui ne compterent jamais le nombre de leurs ennemis, se firent jour à travers cette armée, & remporterent une victoire qui ouvrit

ouvrit à leur Roi le chemin de ſes Etats. Bayard, qui ſervoit dans la compagnie du comte de Ligni, avoit appris, avant la bataille, que les Confédérés promettoient cent mille ducats à celui qui prendroit le Roi de France, mort ou vif; ſon jeune cœur, indigné d'un pareil traité, s'étoit promis d'en punir les auteurs. Sans ceſſe, à côté de ſon maître, il immoloit tout ce qui s'offroit à ſes coups. Démonté deux fois, il n'en combattit pas avec moins de fureur, & peu ſatisfait de couvrir ſon Roi de ſon invincible épée, il vole dans la mêlée, enleve un enſeigne ennemi de cinquante hommes d'armes & l'apporte à ſes pieds. Charles qui, pendant l'action, avoit admiré la valeur de ce jeune héros, voulut, après la victoire, l'en récompenſer en publiant ſa valeur; mais comme s'il étoit de l'eſſence des Princes de croire tout payer avec de l'or, il fit ajouter à cette faveur une gratification de cinq cents écus. Bayard la reçut avec reconnoiſſance, & reſta convaincu de cette vérité, que s'il eſt noble & grand de ſavoir donner, il eſt infiniment plus généreux, ſans doute, pour une ame fiere, de ſavoir dignement accepter.

D'autres combats préparent à Bayard de nouveaux triomphes. Dans les plaines de Verceil, ſous les murs de Novarre, il fait des prodiges de valeur, & ſoutenu par Pierre de Saſſenage, Charles Alleman, ſon oncle, & le grand Prieur de Provence, ſon couſin germain, il dégage le Duc d'Orléans que Ludovic Sforce tenoit étroitement aſſiégé. Les lauriers qu'il cueille à ce dernier aſſaut lui coûtent bien des

larmes, quand il voit périr à ses côtés les trois gentilshommes que nous venons de nommer.

Charles satisfait de cette campagne, que la valeur de ses Preux, avoit rendue si glorieuse, ne songe plus qu'à parcourir son Royaume pour rendre à ses Peuples l'aisance & le repos qu'une si longue guerre leur avoit enlevé; malheureusement il fut moissonné lui-même à la fleur de son âge, au milieu des projets qu'il faisoit pour le bonheur de ses Sujets & la gloire de sa couronne. Louis XII lui succède, & la France, qui pleure son Roi, trouve un pere dans celui qui l'a remplacé. Ce Prince qu'on n'a point encore assez loué, si l'on songe dans quel siecle il vécut, de quels préjugés il fut investi, de quelles vertus il fut doué, céda, comme tous les grands hommes de son temps, au goût dangereux des guerres d'Italie. Le Milanois à conquérir, Naples à recouvrer, ne lui laissent plus un instant de repos. Il assemble une armée: Trivulce, d'Aubigni la commandent; Cleves, d'Espi, Bayard assurent ses succès: leur valeur est récompensée, Milan se soumet, & ces héros vont se délasser dans les tournois, des périlleuses fatigues de la guerre. Bayard aussi grand, aussi noble dans ces jeux que l'honneur inventa pour célébrer à la fois le courage & la beauté, & qui sembleroient un produit de la politique des Souverains, s'ils n'étoient les heureux fruits des mœurs du temps, bien plus puissants que les calculs des Rois; Bayard, qui fut à la fois le plus vaillant capitaine & le plus modeste chevalier, mêle enfin quelques mirthes aux lauriers qui couvroient sa

tête : il combat en champ clos pour la dame de ses pensées (*), & mérite la double couronne dont la Duchesse de Savoie ceignit son front. Mais de plus sérieux combats le rappellent en Italie : Ludovic Sforce a surpris Milan ; Bayard est à vingt mille de distance, & cependant il part avec cinquante hommes d'armes pour intercepter les convois de l'ennemi. Trois cents cavaliers Allemands viennent fondre sur lui ; le courage supplée au nombre ; ils sont défaits, & Bayard, emporté par la chaleur de l'action, poursuit les fuyards jusques dans Milan : les barrieres qu'on referme sur lui calment son effervescence, & lui apprennent qu'il est prisonnier de guerre. Son intrépidité que rien n'étonne, lui sert encore de ressource en cet instant. Interrogé par Ludovic, il répond avec tant de prudence & de fermeté ; parle de son maître avec tant de modestie, que cet infâme Ludovic, l'assassin de ses proches, le bourreau de ses soldats, sent électriser son cœur & veut égaler une fois Bayard. Il lui fait rendre ses armes & sa liberté, & lui dit : en le voyant partir : « *Chevalier, si tous les hommes d'armes de France vous ressembloient, j'aurois un bien mauvais parti* ».

Le jeune Bayard, car il n'avoit alors que vingt-quatre ans, retourne au camp françois, & garde en son cœur l'utile souvenir de la faute unique & involontaire qu'il ait

(*) La dame de Fluxas qui ne vivroit déjà plus dans le souvenir des hommes, si son attachement pour Bayard n'eût immortalisé ses vertus & ses charmes.

amais commis contre la discipline. Le comte de Ligni le reçoit dans ses bras & le mene à de nouveaux combats. Naples, tour-à-tour, prise & reprise, occupe quelque temps sonr courage ; mais libre enfin de l'exercer ailleurs, il défait à Monervine, lui trentieme, un parti nombreux d'Espagnols, commandé par Sotomayor, qu'il emmene prisonnier. Cet ingrat chevalier, libre sur sa parole, s'enfuit d'abord ; pui jamené devant Bayard, s'excuse avec bassesse ; lui fait compter sa rançon, & retourne auprès des siens calomnier son bienfaiteur. Notre héros n'aime pas la vengeance ; c'est la passion des foibles, & Bayard est un chevalier sans peur ; mais son honneur est offensé ; les coutumes du temps, les loix de la chevalerie, lui ordonnent de laver l'outrage dans le sang ennemi ; &, malgré la fievre qui le dévore & l'humanité qui gémit au fond de son cœur, il combat & tue son adversaire.

Guerriers de nos jours, n'allez pas penser qn'en vous offrant Bayard comme le plus beau modèle à suivre, nous ayions voulu vous donner le conseil ou l'exemple de ces affreux combats dont un faux point d'honneur semble vous faire une loi. Cette mode insensée que l'homme vertueux reprouve en son cœur, & que l'homme de courage abhorre, même en la suivant, n'est point, comme au temps de la chevalerie, la conséquence & le produit des mœurs du siecle & des droits de la guerre. La férocité, qu'on pare encore du nom d'honneur & de vertu, n'est plus autorisée par les décrets des Rois & le suffrage des peuples. Plus de

champs clos, plus de juges des camps : la récompenſe de nos gladiateurs modernes eſt l'infamie après la victoire, la proſcription après les ſuccès. La même politique qui calmoit la haine & tempéroit la vengeance des gentilshommes de ce temps, en la ſoumettant à des loix & lui preſcrivant des bornes, bannit aujourd'hui cette coutume farouche, & défend cette fauſſe imitation de vertu, qui ſert ſi ſouvent à maſquer l'infamie.

Bayard, dont la touchante ſenſibilité tempere toujours la valeur, pleure ſur le champ même de ſa victoire, la mort de ſon coupable ennemi, & vole ſur les bords du Garillan employer pour la patrie un bras qui lui fut à jamais conſacré. Quel combat que celui de ce chevalier, défendant lui ſeul les avenues d'un pont contre deux cents cavaliers Eſpagnols ! La fable n'offrit jamais rien de plus merveilleux à l'imagination étonnée ; & l'on a beſoin de s'appuyer ſur l'hiſtoire pour croire à de tels prodiges.

Mais tandis que Bayard conſerve à ſon Roi tous les poſtes confiés à ſa valeur, Gênes ſecoue le joug des François ; & cette république jalouſe, que ſa foibleſſe protege encore plus que ſes richeſſes, oſe défier une armée commandée par Louis & ſoutenue par Bayard. Elle eſt bientôt punie de ſon audace, & malgré le fort redoutable qu'elle a élevé ſur la cîme d'une montagne, l'artillerie menaçante qui le défend, les dangers qui l'entourent, Bayard eſt au camp de Louis ; ne déſeſpérons pas de la victoire. Ce grand Roi, qui ſait

prévoir & vaincre, calcule cependant le péril & consulte Bayard : *le seul parti*, dit le chevalier sans peur, *c'est d'aller voir là-haut ce que font les ennemis*. A l'instant il part avec l'élite de l'armée ; renverse les palissades, détruit les batteries, brûle le fort & prend le chemin de la ville qui se soumet aux vainqueurs.

L'orgueilleuse Tyr des Lagunes, l'opulente Venise, se réjouit des désastres de Gênes sa rivale, & du centre de ses richesses brave l'orage prêt à fondre sur elle; un instant suffit pour détruire & sa puissance & sa fortune. Jules II, que la renommée compteroit au rang des grands hommes, s'il suffisoit à un Souverain Pontife d'avoir de l'audace & du génie, Jules II se ligue avec l'Empereur, le Roi de France & le Roi d'Arragon pour détruire cette superbe république, dont l'orgueil a moins d'ennemis que les trésors d'envieux ; les François (car tel fut toujours leur partage) se réservent la gloire & les périls ; les autres Puissances se promettent de diviser les vastes domaines que Louis va conquérir. Ce Souverain réalise leurs espérances ; il combat dans les champs d'Aignadel, & sa valeur, soutenue de Bayard, qui franchit des marais & fond à la tête de l'arriere-garde sur le corps de bataille des ennemis, remporte une victoire qui coûte bien du sang aux vaincus.

L'Empereur, à la tête d'une armée nombreuse, met le siege devant Padoue. Bayard trouve la ville hérissée d'artillerie, de forts, de soldats : pour arriver seulement aux pieds

des remparts, il faut attaquer quatre barrieres, dans un chemin étroit, croisé par des batteries & bordé de fossés profonds. Rien n'arrête sa valeur ; il emporte les trois premieres malgré le feu de la place, la hauteur des palissades & les efforts des guerriers intrépides qui périssent en les défendant. A la quatrieme, des troupes fraîches, animées par le désespoir & soutenues par la honte, combattent pendant une heure sans céder : Bayard, indigné de tant de résistance, s'élance de son cheval sur les piques ennemies, dit aux siens de l'imiter ; & comme un lion rugissant, frappe, écrase, renverse & met en fuite le peu de soldats qui survivent à ces quatre combats.

Des murs impénétrables mettent les assiégés à l'abri de ses coups ; il vole au déhors chercher d'autres ennemis à combattre, & taille en pieces tous les partis qui désolent le camp. L'Empereur étonné de le voir rentrer un jour entouré de plus de prisonniers qu'il n'avoit de soldats, fait des vœux, en présence de tous les siens, pour avoir à son service douze gentilhommes aussi vaillants que Bayard.

Le refus que fit bientôt après la noblesse Allemande, de se joindre aux gentilshommes François, pour monter à l'assaut, rappelle bien douloureusement à ce Souverain l'inutile souhait que la valeur de Bayard avoit arraché de son cœur. Honteux & désespéré d'associer la mollesse au courage, il quitte à l'instant son armée & donne ordre de lever le siege.

Malgré cet échec les alliés gardent leurs conquêtes, &

Jules enorgueilli des ſuccès de la ligue, que ſa politique dévorante avoit habilement concertée, conçoit le projet de s'en approprier tous les avantages, en chaſſant d'Italie les Puiſſances qui l'avoient aidé à s'y maintenir. Sa premiere attaque ſe tourne contre le Duc de Ferrare, l'allié des François. Ce Pape, le caſque en tête & la lance à la main, commande lui-même ſon armée, & tour-à-tour Pontife & ſoldat, donne la mort aux ennemis, & promet aux ſiens la victoire & le bonheur éternel. Cette double couronne anime ſes ſoldats ; la Mirandole eſt emportée, les Etats d'Alphonſe ſont ouverts de toutes parts ; une ſeule ville couvre ſa capitale, & vingt-cinq ſoldats, ſeulement, la défendent. Que deviendra ce Prince valeureux, décidé à ſouffrir l'aſſaut qu'on doit lui livrer le lendemain ? Ne nous alarmons pas ſur ſon ſort, Bayard ſera bientôt avec lui ; ce héros, que rien n'arrête, eſt à vingt milles de la place aſſiégée : les chemins ſont ſubmergés, les ennemis ont rompu les ponts, embuſqué des troupes ; tout cela ne fait qu'enflammer Bayard, il forme le projet de les ſurprendre. Pluſieurs détachements reçoivent ordre de partir : il combine leur marche, diſpoſe leur quartier, fixe le rendez-vous, & lui-même, à la tête de l'élite des gentilshommes François, ſe réſerve le poſte le plus périlleux. Tout réuſſit à ſon courage, il attaque le camp de tous les côtés à la fois, ſe montre par-tout où le danger l'appelle, fond dans les rangs ennemis, y ſeme l'épouvante, & détruit cette armée que Jules avoit empreint du ſceau de l'immortalité.

C'eſt

C'eſt encore à l'épée de Bayard que la Ducheſſe de Ferrare doit le bonheur de conſerver la Mirandole, & de chaſſer le Pape juſqu'à Bologne, où ce chevalier détruiſit ſon armée & faillit à le prendre lui-même. Ce héros, dont la valeur fait les deſtins de l'Italie, apprend au milieu de ſes triomphes, la revolte de Breſſe, le maſſacre de la garniſon françoiſe, & le réſiſtance de quelques François échappés au carnage qui ſe défendent encore dans le château : à l'inſtant il vole vers Nemours; & ce Prince, que tout François ne peut nommer ſans attendriſſement; ce Prince, qui neveu de Louis par ſa naiſſance, & ſon fils par les ſentiments, joignoit à toutes les qualités du cœur, à toutes les vertus de l'ame, les grâces du corps & le génie qui ait les grands hommes; ce Prince écoute Bayard & ſuit ſes pas avec une armée victorieuſe. Veniſe alarmée redouble de ſoins pour conſerver ſa conquête.. De nouvelles troupes prennent le chemin de la place : Bayard s'embuſque ſur leur paſſage : il eſt brûlé par une fievre ardente; mais dans un corps malade il conſerve toute la vigueur de ſon ame, & charge les Vénitiens avec tant de furie, que leur chef ſeulement peut échapper à ſon bras.

Bayard entre dans le château; ſes conſeils, ſon exemple animent le ſoldat. On arme, on repare, on diſpoſe de nouvelles batteries : le ſiege de la ville eſt réſolu; Nemours a réglé l'ordre de l'attaque; mais il n'a pas tout prévu; le chevalier eſt aſſez généreux pour le lui dire, & le Prince aſſez grand pour l'avouer. *Vous penſez très-juſte,*

dit Nemours, *mais quel capitaine voudra s'aller mettre à la merci des arquebuses ? Ce sera moi*, reprit Bayard, *& je réponds que la compagnie que je commande, fera tel honneur & service au Roi, que vous vous en appercevrez.* Bayard ne promit jamais en vain ; calme & tranquille au milieu des dangers qui l'environnent, il aborde le premier les remparts de la ville, malgré le feu de l'artillerie, les coups d'arquebuses & les pierres qui pleuvent sur lui. La largeur des fossés, la résistance des ennemis; rien ne l'arrête ; il franchit le rempart, & suivi de sa troupe, que son courage enflamme, il se jette sur les assiégés ; mais à l'instant, percé d'un coup de pique, il tombe sur un monceau de morts, & se sentant défaillir : *Capitaine Molard*, s'écrie-t-il, *commandez les gens, la ville est à nous ; mais je n'y entrerai pas.* Son ame prête à le quitter respire encore pour la patrie, & ses derniers regards s'animent en voyant fuir l'ennemi. L'armée qui le croit mort, & qui sent tout le malheur de cette perte, commence à s'ébranler ; mais Gaston, une pique à la main, vient lui-même le remplacer, & crie aux soldats : *Mes enfants, vengeons la mort du plus accompli chevalier qui fut onc.* Son exemple, ses cris, son désespoir raniment les soldats ; leur valeur tourne en rage, & ces héros, que leur douleur égare, immolent vingt mille hommes aux mânes de Bayard.

Ne désespérons cependant pas de sa vie ; le ciel, qui le destine à servir de modèle à la terre, par ses vertus comme par sa valeur, ne nous l'enlévera pas sitôt ; sa blessure n'est

pas mortelle, & la patrie, qui fait des vœux pour sa guérison, le retrouve sous les murs de Ravenne où Nemours l'attend pour combattre les Espagnols.

L'armée françoise se croit plus forte de dix mille hommes en voyant arriver Bayard, & les Espagnols sont consternés en apprenant qu'il est au camp de Louis. Leur effroi n'est pas sans fondement : Bayard est à peine arrivé qu'il opine pour la bataille & se charge de l'engager. Nemours, que l'expérience de Bayard éclaire, laisse à ce chevalier le soin de faire sortir les Espagnols de leurs retranchements. Bayard obéit, & par des marches habiles, des fuites concertées & d'adroites escarmouches, il provoque les ennemis & décide l'action.

Comment peindre cette bataille, où Bayard, tour-à-tour général & soldat, fait tout prévoir, tout entreprendre, tout réparer ; cette bataille où sa valeur foudroie, consterne, enchaîne les ennemis ; cette bataille enfin, où les plus grands succès furent suivis du plus cruel revers, & qui coûta plus de larmes aux vainqueurs que de sang aux vaincus ! Bayard revenoit triomphant recevoir dans les bras de Nemours la récompense de son courage. Des cris affreux se font entendre ; il n'est plus ! disoient les soldats en sanglotant ; il n'est plus ! Ce désespoir apprend à Bayard la perte qu'a fait la patrie. La victoire alors perd tous ses charmes ; ses lauriers se changent en cyprès ; & son cœur, que la plus tendre amitié unissoit à Nemours, se brise de douleur en voyant ce Prince enlevé, presque en naissant, à la gloire

qui le couronne, au ſceptre qui l'attend, à la France dont il eſt l'idole.

La mort de Nemours devient pour l'implacable Jules le ſignal de la guerre & de la trahiſon. L'infidelle Maximilien rappelle ſes troupes qui venoient de vaincre ſous nos étendards, & ce peuple, qui ne connoît le prix de ſa liberté que pour la vendre au plus haut poſſible, deſcend des Alpes, &, comme un torrent furieux, vient renverſer & détruire tout ce qui veut s'oppoſer à ſon cours. Bayard lutte en vain contre tant d'ennemis : il eſt obligé de céder au nombre; mais s'il ſe retire, c'eſt après avoir combattu, forcé des retranchements, enlevé des quartiers, & s'être ouvert une retraite qui fait autant d'honneur à ſon génie qu'à ſon courage; il retourne alors dans ſes foyers, couvert de lauriers & de bleſſures, & ſemble oublier les douleurs qui l'aſſiegent, en approchant de la demeure de ſes peres. Vingt-deux ans d'abſence ne lui ont point fait perdre l'irréſiſtible penchant que tout homme ſenſible conſerve en ſon cœur pour les lieux qui l'ont vu naître; & l'ame de Bayard, ce ſanctuaire de toutes les vertus, ſent bien mieux qu'une autre, l'ineſtimable prix des hommages que les citoyens de ſa patrie s'empreſſent de rendre au héros qui l'honore.

La guerre qui l'appelle au-delà des Pyrenées, l'arrache bientôt à ces douceurs; il court défendre l'état, & ſur ce nouveau théâtre, où ſa gloire n'emprunte rien du bonheur public, il eſt plus grand encore, & montre avec plus d'avantage, la profondeur de ſon génie & l'étonnante fermeté

de ſon ame. Bayard n'eſt point un de ces hommes que le vent de la fortune ou de la faveur éleve & ſoutient quelque temps; mais qu'un ſouffle de l'adverſité fait bientôt rentrer dans le néant: affranchi de tous les liens qui ſerrent les ames communes, il ſupplée, par une exiſtence perſonnelle & indépendante, à l'exiſtence empruntée & paſſagere que fourniſſent les ſuccès publics ou les places importantes. Mais que peut un héros contre tous les revers qui affligent la patrie? Bayard tout ſeul, ſoutiendra-t-il ſes deſtins chancelants? Et la mort qui vient arracher Louis aux François, dont il eſt adoré, aura-t-elle pitié des larmes qu'ils répandent & des déſaſtres qui les attendent ſous un nouveau regne?

François I.er monte ſur le trône, & ce Prince inconſidéré, vaillant, généreux, & qui portoit dans ſon cœur toute l'élévation qui manquoit à ſon eſprit, ne reſpire que la guerre & brûle du deſir de commander une armée. Les riches contrées du Milanois ſont encore choiſies pour en être le théâtre; & la délicieuſe Italie le tombeau des François de ce ſiecle, comme la Paleſtine le fut des précédents, va de nouveau leur ouvrir le champ de la mort & de la gloire.

Bayard, que la renommée déſignoit pour les grandes places, mais qui mépriſoit les honneurs & ne ſollicitoit jamais que les périls, fut nommé lieutenant-général du Dauphiné, en recevant ordre de s'avancer ſur les terres du marquiſat de Saluces. Plus ſenſible encore à cette derniere

faveur qu'à celle qui l'avoit précédée, il part à la tête de ses gens d'armes. Le valeureux Prosper Colone l'attend au passage & dispose tout pour le surprendre. Bayard le prévient, & par la connoissance des défilés, la sagesse de son plan & la célérité de sa marche, l'enlève au milieu de la sécurité qui l'environne, & des siens qui le gardent. Cette expédition, qui suffiroit seule à la réputation d'un général, n'est, pour ainsi dire, que le prélude de la journée célebre de Marignan. L'intrépide François I.er est à la tête de son armée; la rapidité de sa course, l'audace de ses campements étonne & confond l'ennemi; rien ne sembloit devoir lui résister: les Suisses même épouvantés fuyoient en désordre devant les François: un évêque factieux les rallie, & ce que l'honneur & le devoir n'avoient pu faire, le fanatisme l'opere à l'instant: la lâcheté devient courage; l'épouvante, intrépidité; le désordre, projet; & dans la silencieuse immobilité de cette troupe qui retourne au combat, on reconnoît l'empire que toute ame forte, quel que soit le motif qui l'anime, obtient aisément sur les hommes vulgaires en invoquant la divinité qu'ils adorent. Les Suisses sont cependant repoussés avec perte; mais le sanguinaire cardinal de Sion ranime leur courage & réchauffe leur zèle: la pique à la main, il parcourt les rangs, promet, menace, & commande la guerre au nom du Dieu de la paix. L'astre du jour & celui de la nuit, ont prêté tour-à-tour & dérobé leur lumiere à cet épouvantable carnage. Le jour renaît & la destruction recommence; les François, accablés de las-

ſitude & de ſommeil, commencent à plier; mais Bayard paroît, les ſoutient, les porte en avant, & par des exploits qui ſurpaſſent toute vraiſemblance, décide la victoire & met en pieces tout ce qui réſiſte encore à leurs coups.

Le brave Roi de France, bien digne de juger la valeur, puiſqu'il eſt lui-même un héros, donne à Bayard, après la victoire, la plus digne récompenſe que puiſſe obtenir un ſujet; il veut s'honorer en recevant de lui l'ordre de la chevalerie. En vain ſa modeſtie ſe refuſe à cette diſtinction, il faut obéir au Roi qui commande, à l'armée qui applaudit. Courtiſans de ce ſiecle, ſi vains d'un regard que la baſſeſſe obtient de la faveur, vous reſte-t-il aſſez de vertus pour envier le bonheur de Bayard ! & vos ames, que l'habitude de l'intrigue & la ſoif de l'or avilit, pourront-elles s'élever à la hauteur d'où l'on peut ſentir, & juger les tranſports qu'éprouve Bayard en donnant l'acolade à ſon Roi? Heureux le Monarque qui peut aſſez s'eſtimer pour réfléchir ſur ſa couronne un éclat qu'il ne tient pas d'elle ! Plus heureux encore, le ſujet qui peut donner à ſon Souverain un témoignage d'eſtime qui ne coûte rien à ſon cœur !

Bayard enflammé de la plus bouillante ardeur, voue de nouveau ſa redoutable épée à la patrie, qui n'en eut jamais un beſoin ſi preſſant. A peine a-t-elle vaincu au-déhors qu'elle a ſes propres frontieres à défendre : Charles-Quint, jaloux de nos ſuccès & plus jaloux encore de la gloire perſonnelle que s'eſt acquis François I.er, commence cette grande querelle qui doit ſi long-temps troubler la tranquil-

lité de l'Europe. Sous de vains prétextes il envahit une de nos Provinces & paroît vouloir porter plus loin ses ravages ; François I.er n'a point encore de forces à lui opposer. Mezieres est la seule place à mettre en défense ; mais quel foible rempart contre trente-cinq mille hommes, commandés par deux héros, Nassau & Sikengen. L'ame intrépide du chevalier sans peur veut être le boulevard de la France : *Il n'y a point de place foible*, dit-il à son Roi, *quand il y a des gens de bien pour la défendre*, & tout de suite il part pour se jetter dans la ville & la sauver ou s'ensevelir sous ses ruines. Des remparts sans défense, des soldats sans courage, des habitants effrayés ; tout cela ne rebute point sa valeur ; il repare les brêches, rassure les foibles, regénere les lâches, & par son audace & sa prudence, il fait succéder la confiance à la crainte. Les ennemis lui font proposer de rendre une place trop foible pour leur résister : sa fierté s'indigne & répond à cet outrage : *Qu'avant de sortir il espere faire dans les fossés, un pont de corps morts sur lequel il pourra passer.* Cent pieces de canon tonnent à l'instant contre la ville, & la moitié de la garnison, qui croît déjà la voir crouler, s'enfuit en désordre par la brêche : *Tant mieux*, s'écrie Bayard en l'apprenant, *ces lâches n'étoient pas dignes d'acquérir de l'honneur avec nous.* C'est ainsi qu'un grand homme, impassible au milieu des événements qui le pressent, se sert habilement de ses pertes pour arriver à des succès. Peu de gens restent à Bayard, mais c'est l'élite de la noblesse du Dauphiné ; les Sassenage, les Einar,

Einar, les Guiffrei, les Clermont; tous dévoués à l'honneur, & plus illuſtres encore par leur courage que par leur naiſſance. Sous de tels chefs, quel ſoldat ne ſeroit pas invincible ? Et quand Bayard prévoit, diſpoſe, ordonne, qui pourroit douter du ſuccès ? Les vapeurs de l'orgueil n'enivrent cependant pas notre héros, & la prudence, cet habile tuteur du courage, ne l'abandonne point dans ces jours de criſe. Pour la premiere fois de ſa vie, il emploie la ruſe & ſeme à la fois l'épouvante & la diſcorde dans les camps ennemis. Par ſon adreſſe Naſſau ſe croit trahi par Sikengen, & ces deux généraux abandonnent le ſiege & ſont au moment d'en venir aux mains. Bayard profite, comme Annibal, des fautes du compagnon de Paul Emile, & donne la paix au Royaume en ſauvant la place aſſiégée.

Si l'homme utile ne trouvoit pas dans ſon cœur la plus digne récompenſe de ſes ſervices; c'eſt, ſans doute, dans l'affection du peuple & les tranſports publics qu'il pourroit la rencontrer; Bayard, que les habitants de Mezieres porterent en triomphe, & qu'ils célebrent encore aujourd'hui, par un éloge annuel, fut plus flatté de leur ivreſſe que du ſuffrage des grands; & lorſque François I.er fut au-devant de lui juſqu'à Fervaques, ce témoignage de la bonté du Roi lui ſembla plus doux que toutes les faveurs qu'il y ajouta. C'eſt cependant à cette époque qu'il le fit chevalier de ſon ordre, & lui donna, par une diſtinction ſans exemple, une compagnie de cent hommes d'armes en chef, honneur qui n'appartenoit qu'aux Princes du ſang.

Le Parlement de Paris, qui n'ençenſa jamais que la vertu, vient en corps rendre hommage à Bayard; la France entiere retentit de ſes éloges & le déſigne pour commander ſes armées. Les deſtins en décident autrement, & donnent à la faveur ce que la Patrie décerne au mérite. Bonnivet, courtiſan délié, flatteur habile, adroit favori; plus diſtingué par ſa ſoupleſſe & ſes graces, que par ſes talents ou ſa naiſſance, obtient le commandement; & ce miniſtre complaiſant des plaiſirs de ſon Roi, aſſez brave pour venger une inſulte, trop vil pour ne pas la mériter, ſe trouve arriver, par la baſſeſſe, au poſte que devoit occuper la valeur.

C'eſt à la préſomptueuſe inexpérience d'un tel chef qu'eſt confiée la gloire de nos armes; c'eſt par ſon imprudence, ou peut-être par ſa trahiſon, que la Patrie va perdre à Biagras ſon défenſeur & ſon appui. Bonnivet ordonne à Bayard de défendre, avec ſa compagnie, un poſte ouvert de toutes parts, que dix mille hommes ne pourroient pas garder. Bayard qui ne craint pas le péril, mais qui redoute la honte, lui fait obſerver l'impoſſibilité d'y réuſſir. Bonnivet fait parler l'autorité, Bayard obéit; mais ſes craintes ne tardent pas à ſe réaliſer: les Eſpagnols, inſtruits du petit nombre d'hommes qu'il commande, viennent l'attapuer à la faveur de la nuit; notre héros, que les dangers tiennent éveillé, court auſſi-tôt aux barrieres, raſſemble ſes ſoldats, charge les ennemis, les repouſſe à trois attaques; mais forcé de céder enfin au nombre qui l'accable, ſûr de ſauver ſa troupe s'il peut couvrir ſa rerraite, la ſerre

& la fait retirer en bon ordre, reſtant lui-même le dernier pour la défendre.

L'habileté de cette manœuvre n'empêche pas aux Eſpagnols de pourſuivre l'armée françoiſe, que le déſavantage du poſte force à ſe retirer. Dans ce mouvement Bonnivet eſt bleſſé; Bayard qui combat à l'arriere-garde, devient en cet inſtant ſon Dieu tutélaire : il le preſſe d'accepter le commandement de l'armée, & tranquille ſous l'égide de ſa valeur, il retourne à la cour oublier ſes diſgraces. La néceſſité, qui fait moins de généraux que l'intrigue, détermine Bayard à ſe charger de ce périlleux honneur, & preſque ſûr d'y perdre la vie, il la voue ſans regret à la Patrie.

Quelle douleur pour cette mere tendre, d'être forcée d'accepter ſitôt un auſſi généreux ſacrifice! Bayard ſoutient pendant deux heures les efforts inouis des Eſpagnols; les enſeignes ſont ſauvées, l'armée ſe retire en bon ordre; tout réuſſit à ſa valeur. Au milieu de ſes ſuccès un coup mortel vient le frapper. . . . . Retenons nos larmes, & qu'il nous ſoit permis de conſidérer quelque temps l'influence de la vie militaire du chevalier ſans peur, avant de pleurer la mort du chevalier ſans reproche.

Un grand homme eſt dans l'ordre moral ce qu'eſt une grande riviere dans l'ordre phyſique; l'un & l'autre entraînent également par la rapidité de leurs cours, & font germer les choſes utiles dans le ſol ingrat qu'ils parcourent. Bayard, que la poſtérité diſtingue, avec raiſon, de la foule

des illuſtres brigans qui déſolerent la terre en en diſputant l'empire, nous offre le rare & grand exemple d'un ſimple capitaine ſans crédit, ſans appui, ſans intrigue; dédaignant la cour & n'y flattant jamais; qui parvient cependant, par le ſeul aſcendant de ſes vertus, à ſoutenir, ſous trois regnes différents, cet eſprit chevalereſque de grandeur & de *courtoiſie*, dont l'empreinte même diſparut avec lui. Tout ſemble, à ſon exemple, prendre la teinte du courage & de la loyauté; en France, en Italie, aux camps, à la ville, l'humanité, la valeur paroiſſent reprendre leurs droits; les courtiſans même, qui pour l'ordinaire reçoivent l'impulſion du maître & la communiquent aux ſujets, frappés, pour ainſi dire, par l'éclat magique du bouclier de ce nouvel Achille, rougiſſent de la molleſſe qui les énerve & demandent à combattre. Ce chevalier, preſque toujours caché dans un coin de l'Italie, qu'il étonne par ſes vertus ou ſubjugue par ſon courage; occupé tout ſeul du ſoin de ſa gloire, devient, ſans y prétendre, le modèle des Princes & des Rois. Charles VIII l'admire & l'imite à Fornoue; Louis XII le diſtingue & le conſulte à Gênes; François I.er s'honore d'être armé chevalier de ſa main, & même après ſa mort invoque ſa valeur, quand la ſienne ne peut lui ſuffire à Pavie. Le Duc de Ferrare obéit à l'aſcendant de ſon génie; l'incomparable Nemours vient mûrir ſes talents à l'ombre de ſon expérience, Tous les Souverains du temps, le Pape, l'Empereur, le Roi d'Eſpagne, celui d'Angleterre & d'Arragon font de vaines tentatives pour

l'enlever à ſa patrie, & ne ceſſent de l'envier à la France, dont il eſt la gloire & l'appui. Par quel preſtige, par quel charme, par quel moyen Bayard a-t-il entraîné tant de ſuffrages ? Sont-ils un frivole encens offert à l'idole du jour ? ou ſeroit-ce qu'un grand homme, épurant par ſon exemple, les goûts & les mœurs de ſon ſiecle, reçut en échange le premier tribut des vertus qu'il inſpire ?

C'eſt dans les camps ſur-tout, que l'influence de Bayard ſe fait ſentir avec plus d'empire : le ton farouche & cruel dont les guerriers s'enveloppoient avant lui pour inſpirer la crainte, fait place à la franche bravoure, à la généreuſe humanité ; un reſte du régime féodal, qui ſembloit armer le puiſſant contre le foible, autoriſoit encore la barbare coutume de dépouiller les vaincus ; Bayard s'indigne d'un pareil privilege, & ſe contente d'une modique rançon : le pillage même des pays conquis, lui fait répandre des larmes, & ſon triomphe n'eſt jamais complet, quand l'humanité peut en gémir. Doux & ſévère en même temps envers ſes hommes d'armes, c'eſt à lui qu'on doit le premier exemple d'une diſcipline inflexible ; & dans ce temps, où l'obéiſſance ſembloit un bienfait plutôt qu'un devoir, il n'eut qu'un ſigne à faire pour décider une attaque ou terminer un combat.

Le hazard qui jette ſur la terre, à diverſes époques, quelques hommes diſtingués par leurs vertus ou leurs talents, & qui ne conſulte ni les beſoins du temps, ni le bonheur de ces êtres rares, placés dans la carriere de la

vie comme pour y ſervir de guides ; le hazard qui préſide encore aux révolutions de tous les genres & ſemble les opérer, avoit produit, avant la naiſſance de Bayard, cet odieux mêlange, dont la fatale exploſion ſeme à la fois l'épouvante & la mort : heureuſement pour le bonheur du genre humain, l'art infernal de détruire les hommes le plus promptement poſſible, n'avoit pas été découvert en même temps, & l'homme de guerre dormit encore quelques inſtants ſous la ſauve-garde de ſon épée ; mais bientôt l'homicide invention des armes à feu vint ternir la valeur, & mettre aux mains du plus lâche ſoldat, la vie du plus brave officier. Bayard, qui s'indigna toujours à la ſeule idée d'une pareille découverte, mit tout en œuvre pour en proſcrire l'uſage ; mais malgré la ſageſſe de ſes motifs & la grandeur de ſes vues, cette nouvelle façon d'exterminer s'introduiſit dans les camps ; & c'eſt de ſon temps que s'opéra, dans la tactique, cette révolution ſi fatale au courage. Ce grand trait, qui marque d'une empreinte inaltérable la malheureuſe époque dont nous parlons, eſt d'autant mieux fait pour arrêter nos regards, que c'eſt à lui, nous oſons le dire ſans craindre d'être accuſés de paradoxe, que nous devons la reſtauration des lettres. Les guerriers ne pouvant plus ſe nourrir de la flatteuſe idée de tout ſubjuguer par leur bravoure, furent forcés de changer d'objets & de tourner leur activité du côté des ſciences, pour reſſaiſir du moins, par les charmes de l'eſprit, un empire qui venoit d'échapper à la force de leurs bras. La même imagination qui les enflam-

moit pour la beauté malheureuse, & les faisoit courir à la guerre, aux tournois, en fit des *trouveres*, des *troubadours*, des *meneſtrels*, qui chantoient leur belle au lieu d'*Occire* en leur nom (*). C'est ainsi que la culture des lettres est née de la découverte de la poudre à canon, & semble avoir paru dans le même temps pour consoler la terre, comme on trouve dans l'ordre physique, l'antidote à côté du poison. La formation des armées, leur ordre de batailles, l'attaque & la défense des places portent aussi le cachet du siecle, & sont, par le changement que Bayard y fit introduire, une nouvelle preuve de l'influence d'un grand homme sur tous les objets qu'il éclaire du flambeau de son génie. L'orgueil & la mollesse, qui partent si souvent du même principe, & produisent si rarement les mêmes effets, avoient opéré chez les François par la vanité des Nobles, & chez les Romains par la paresse des soldats, un changement absolument analogue & tout aussi complettement per-

(*) Le ton d'un éloge ne permet pas d'entasser les preuves d'une vérité, qui ne sera point un vain systême pour tous ceux que l'étude de l'histoire met à portée de juger avec connoissance de cause: de tels lecteurs se rappelleront que la découverte de la poudre à canon & l'usage des armes à feu, força les militaires à rechercher les moyens de se garantir de leurs effets; que ce premier pas franchi, leur tête ne fermenta pas uniquement pour assurer leur vie; mais qu'ils songerent à l'embellir par les charmes de l'amour & de la galanterie; & que c'est à ces causes que nous devons les *Syrventes* de l'Empereur Fréderic premier, de Richard, Roi d'Angleterre; d'un Dauphin de Viennois, d'un Roi d'Arragon, de plusieurs comtes & autres chevaliers qui quittoient quelquefois leur armure, pour prendre la plume des troubadours, & même la harpe des jongleurs.

nicieux. Ces deux peuples avoient également mis ; l'un, à la vérité, dans son aurore, & l'autre à son couchant, toute la force de leurs armées dans la cavalerie. Bayard, qui sait immoler à la nécessité les préjugés du temps, & son goût particulier pour ce genre de service, fait tous ses efforts pour rendre à l'infanterie le crédit qu'elle a recouvré depuis ; & sans lui, peut-être, elle eût été bannie de nos armées, & nous aurions vu, comme à Rome, les défaites & les disgraces suivre de près une aussi dangereuse erreur. Le mépris qu'on avoit alors pour les gens de pied étoit poussé si loin, que les gentilshommes Allemands ne voulurent jamais monter à l'assaut de Padoue, parce qu'ils soutinrent que leur état étoit de combattre à cheval & en gentilshommes, & non pas à pied comme des esclaves ; & ce qui marque bien l'empire de l'opinion, c'est que dans les combats on ne visoit qu'à tuer les chevaux ; un cavalier démonté n'étant plus compté pour rien (*). Bayard vit alors, comme on l'a jugé bientôt après lui, que cette quantité de cavalerie rendoit les campements si difficiles & les approvisionnements si chers, qu'une armée pouvoit difficilement séjourner une campagne entiere dans le même arrondissement ; & qu'avec de tels principes, une place assiégée étoit mieux défendue par la stérilité du sol qui l'avoisinoit, que par les fossés & les remparts dont elle étoit entourée.

Ce héros, dont l'ame fiere & grande, répugnoit aux

(*) Suivant le proverbe espagnol : *Muerto & caballo, perdido el hombre de armas.*

ſuccès qu'il n'achetoit pas des périls, & s'indignoit des pieges que la ruſe peut tendre à la valeur, ne voulut jamais employer dans les ſiéges l'art des mines, qu'il eut la douleur de voir inventer de ſon temps, & que Pierre de Navarre, ce ſoldat de fortune, que l'illuſtre Gonſalve avoit élevé pour le malheur du monde, fit connoître le premier en Italie; mais ce qui paroîtra bien étrange en ce ſiecle, & prouve avec éclat l'influence de la vertu, c'eſt que l'horreur qu'il témoigna pour cet art perfide, recula de quelques années ſes progrès & les déſaſtres dont il devoit un jour couvrir la terre.

Qu'on n'aille pas penſer que Bayard fut ſimplement un brave capitaine, habile à eſcarmoucher, propre à un coup de main; mais incapable de décider une action générale & de commander une armée. S'il fut, au jugement du grand Nemours, le plus habile dans ces combats préparatoires, il fut auſſi le plus ſavant dans le grand art d'aſſeoir un camp, de combiner des marches, de prévoir les événements & de réparer les diſgraces. Eſt-il rien qui porte mieux l'empreinte du génie & décèle plus de talents, que le plan qu'il forme pour faire lever le ſiege de la Baſtide; la maniere dont il l'exécute & la préciſion des mouvements qu'il ordonne, dans un pays coupé par des défilés & traverſé par le Pô? Cette campagne, qui feroit honneur à Paul Emile, occupe cependant une bien petite place dans l'hiſtoire de ce héros, & n'eſt, pour ainſi dire, qu'un rayon de ſa gloire.

Un des grands ſervices que Bayard rendit encore aux capitaines de ſon temps, fut de leur apprendre à eſtimer leurs ennemis. Avant lui, les gentilshommes, fierement *bardés* de fer, mépriſoient, du centre de leurs hommes d'armes, les vils piétons qu'on oppoſoit à leurs coups, & preſque toujours, victimes de leur orgueil, reſtoient priſonniers de cette infanterie qu'ils ne conſidéroient pas aſſez pour jamais ſonger à la craindre. Depuis qu'éclairés par le flambeau de ſon expérience, ils ne ſe haſarderent plus à fondre ſur les gens de pied par pelotons, & ſans méthode, ils perdirent beaucoup moins de monde & cueillirent beaucoup plus de lauriers. C'eſt ainſi qu'un grand homme, au ſein des camps & des batailles, peut encore s'occuper du bonheur des humains; & loin de rêver aux moyens de les détruire, leur préparer, au contraire, la plus impénétrable de toutes les cuiraſſes; la prudence & la fermeté.

S'il eſt des ames douces, que les vertus touchent plus que les exploits, & qui forcées d'admirer Bayard, n'ont pu juſqu'à ce moment ſe décider à le chérir, c'eſt pour elles maintenant que nous allons achever le tableau de ſa vie.

SECONDE PARTIE.

Il eſt beau, ſans doute, de ſervir ſa Patrie, de défendre ſon Roi, d'étonner l'univers; mais il eſt bien plus doux de régner ſur les cœurs, d'en mériter les ſuffrages, d'en

exçiter l'attendriſſement ; & s'il eſt flatteur d'éblouir par l'éclat impoſant de la gloire, n'eſt-il pas plus ſatisfaiſant d'émouvoir par l'attrait irréſiſtible de la bonté? Bayard, qui ſut unir les qualités morales aux qualités guerrieres, & qui para la valeur de tous les charmes de la vertu, ne ſemble-t-il pas plus grand par cet heureux accord? Et s'il n'eût été qu'un vaillant capitaine, donnerions-nous encore des larmes à ſa cendre? La bienfaiſance qui embellit toutes les vertus, & pourroit peut-être en tenir lieu (*); l'humanité qui les ſuppoſe & ne pourroit exiſter ſans elles, n'étoient point, au temps où vécut Bayard, des qualités que tous les hommes portoient dans leurs cœurs, ou qu'ils affectoient du moins dans leurs diſcours. Ce ſiecle, qui ne poſſédoit pas comme le nôtre des militaires polis & éclairés, honoroit la force, couronnoit la valeur; mais avoit rarement des vertus à célébrer. Les heureux effets de la chevalerie, de cette inſtitution dont le ciel fit préſent à la terre, pour la conſoler de ſes maux & la venger de ſes tyrans, ſembloient enſevelis avec les deſcendants de Charlemagne; & s'il reſtoit encore de ces tigres qui maſſacroient leurs vaſſaux, pilloient les peuples & rançonnoient les paſſans, on voyoit bieu peu de ces guerriers qui ſe dévouoient à la défenſe de la beauté malheureuſe ou de l'innocence opprimée. Dans un tel renverſement, Bayard parut, & comme une barque qui

(*) On peut être bienfaiſant par orgueil : on ne peut être humain que par ſentiment.

s'offre au milieu d'un naufrage, devint la ressource & l'appui de tous ceux dont on ravissoit le bonheur. Ses vertus, son courage, ne furent point, comme on l'a supposé dans tous les éloges que nous avons de lui, le produit de l'esprit de chevalerie & des mœurs du siecle : c'est au contraire, à la trempe de son ame que nous devons la restauration de cet antique & vieil honneur, qui le fait figurer dans nos annales, comme un beau monument échappé à la lime du temps. Pour s'en convaincre il suffit de rappeller l'époque (en 1476) où fleurissoit la chevalerie, & jetter, en même temps les yeux sur l'histoire du siecle qui le vit naître.

Au douzieme & treizieme siecles, l'Europe étoit divisée en tant de petites Souverainetés, que la guerre devint l'état naturel des peuples répandus sur sa surface. Dans cette agitation, les hommes furent nécessairement partagés en deux classes : l'une avilie & dédaignée qui cultivoit les terres, l'autre belliqueuse & farouche qui les ravageoit. L'excès des maux qu'éprouvoit la plus foible, mais en même temps la plus utile portion de l'humanité, lui procura des vengeurs : la chevalerie naquit alors, &, presque en naissant, égara, par une fausse lueur de vertus, les hommes foibles, dont l'imagination exaltée croyoit voir en tous lieux des maux à réparer & des torts à punir. Erreur sublime, que nous sommes forcés d'admirer, même en la déplorant; mais qui, par le ridicule qu'elle répandit sur l'institution, dont elle n'étoit qu'un travers, faillit à l'anéantir au milieu de sa gloire !

Cette fureur de courir les forêts & les tournois pour assommer des monstres & fendre des géants, éteignit, en peu de temps, le zele des vrais héros. Les femmes, dont la chevalerie aggrandissoit l'empire, & qui préférent si souvent de régner sur l'imagination, au doux plaisir d'asservir les cœurs, soutinrent cependant avec fermeté cette admirable institution, & prolongerent sa vie morale jusqu'au siecle où Bayard dissipa sa langueur & lui rendit tout l'éclat qu'elle avoit eu dans son aurore.

Ce n'est donc point Bayard qui reçut, des gentilshommes de son temps, la premiere étincelle du feu qui brûloit son ame : c'est de lui seul qu'est partie cette lumiere, qui sembla quelque temps vouloir éclairer l'Europe, & qui se dissipa comme un léger phosphore, sitôt qu'il eut quitté la terre. Le seul chevalier qui survécut à Bayard; (& par ce nom, je n'entends pas désigner ces Pigmés que la faveur, le hazard ou leur fol orgueil décore d'un titre qu'ils n'ont pas mérité) oui, le seul que nous ayons pu reconnoître, aux vertus de son modele, fut le brave François I.er, qui reçut tout-à-la-fois de ce héros, l'acolade & l'exemple de la valeur & de la loyauté.

Avec ces preux disparurent les tournois, vive & brillante image de la guerre, où la valeur combattoit en champ clos pour la beauté dont elle étoit éprise, & qui lui donnoit en retour la couronne de mirthe & celle de lauriers. Temps héroïque & fortuné, que le vil empire de l'or n'avoit point encore dégradé ! Temps de *simplesse* & de franchise, où le

coup d'œil d'une femme adorée, la fleur dont elle ornoit ſa tête, le ruban qui paroit ſon ſein, enivroit, enflammoit un héros, & le faiſoit courir aux combats, à la mort, à la gloire !

Si l'empire de la mode, celui du temps & de l'opinion enchaînent les ames communes ; un grand homme foulant à ſes pieds l'erreur dont il eſt inveſti, s'éleve au-deſſus de cette décevante région, & diſſipant l'épaiſſe atmoſphere des préjugés qui l'entourent, procure à ſon ſiecle un jour pur, dont, ſans lui peut-être, il n'eût jamais joui. Bayard, qui ſans reſpect pour les goûts adoptés de ſon temps, n'en n'eut toute ſa vie que pour l'honneur & la vertu, travailla, par ſon exemple, à bannir de la profeſſion des armes ce bas intérêt qui la dégrade, & change en vil métier le plus noble de tous les états. Avant lui, les guerriers occupés de leur fortune, oublioient quelquefois leur gloire & ſe couvroient de boucliers d'argent, non pour y graver, comme ſur celui de Scipion, des traits de courage & de vertu ; mais pour parer la valeur des emblêmes de la vanité. Depuis qu'il eut, en leur préſence, donné ſans réſerve à ſes plus braves ſoldats, tout l'or qu'il acquéroit par les priſes ou celui qu'il recevoit pour des rançons, ce métal ſi recherché perdit beaucoup de ſon prix ; on apperçut qu'il exiſtoit de plus flatteuſes récompenſes & qu'on pouvoit obtenir de plus grands biens. La renommée, qui paie ſi ſouvent les dettes de la Patrie, fut plus enviée que l'argent, & la vertu reprit ſon empire. Qui n'eût pas ambitionné le bonheur de Bayard, donnant

à Tardieu, fon lieutenant, la moitié d'une prife que celui-ci fe défefpere de n'avoir pas obtenue, & répandant l'autre parmi fes foldats, étonnés des richeffes qu'il leur prodigue? Le plaifir de théfaurifer a-t-il rien de comparable à cette jouiffance ? Et lorfqu'on le voit refufer d'abord avec dédain, & n'accepter enfuite que pour diftribuer aux troupes, les riches préfents que des révoltés ont offert à fon général, peut-on fe fouftraire au plaifir de calculer l'influence que de pareils traits devoient avoir fur les mœurs publiques ?

Mais qu'on fe garde bien d'attribuer au vain defir de paroître, la générofité qui diftinguoit Bayard ; cette vertu qu'il avoit trouvée dans fon cœur, n'eut point un auffi méprifable fondement. Heureux du bonheur qu'il répandoit autour de lui, fon plus grand plaifir fut toujours de donner ; & dépouillé de tout l'attirail des armes, fans autre témoin que le ciel dont il étoit affifté, fa plus douce occupation étoit d'aller furprendre la mifere, cachée fi fouvent fous la livrée de l'orgueil. Les pauvres militaires, leurs veuves, leurs enfants fembloient être de fa famille ; & jamais il ne fut un gentilhomme dans l'adverfité, qu'il n'employa tous fes foins pour l'en tirer. Habile à déguifer fes dons, il avoit toujours l'air d'acquitter une dette quand il aidoit un malheureux ; & plus timide encore que la pauvreté, c'étoit lui qui fe troubloit lorfqu'il étoit furpris lui donnant des fecours. Sa fortune étoit cependant bien peu d'accord avec fa bienfaifance, & le ciel qui répand fes dons au hazard, fembloit avoir doté ce brave chevalier de toutes les vertus

qui tiennent lieu de richesses, & se refusent à les acquérir. Parvenu sur les aîles de la gloire, jusqu'aux postes les plus éminens, jamais il ne daigna songer à l'opulence qui semble en faire tout le prix, quand c'est un homme ordinaire qui les occupe; & plus jaloux de gagner des cœurs que d'amasser de l'argent, il plaça ses trésors chez des infortunés, dont la reconnoissance acquittoit les intérêts. De toutes ses campagnes il ne rapporta que des lauriers; l'or des prises, celui des rançons n'augmenterent point son patrimoine; & comme le gendre de Paul Emile (*), après avoir saccagé la Macédoine, ne se réserve qu'un vase pour les sacrifices; Bayard, après avoir conquis une partie de l'Italie, ne retient qu'une simple armure.

Si quelque austere censeur trouvoit un nuage à ses vertus, dans son amour excessif pour la guerre: ah! qu'il seroit aisé de lui répondre, en montrant Bayard toujours armé pour la Patrie; en le peignant environné de Jules qui cherche à le séduire; d'Henri VIII qui tente de l'acheter, & plaçant entre eux & lui, pour barriere, ces mots sublimes & trop peu cités : « *Je n'ai qu'un maître au ciel, qui est Dieu,* » *& un maître en terre, qui est le Roi de France; je n'en* » *servirai jamais d'autres* ». Gardons-nous d'affoiblir, par un froid commentaire, les brûlantes paroles de cet amant de la Patrie; & conservons, dans le fond de nos cœurs, une empreinte qu'on ne doit pas confier à la mémoire.

(*) Ælius Tubero.

Avec

Avec de tels principes, ne craignons pas que Bayard égaré par l'amour-propre, ou trompé par la jalousie, puisse abandonner un instant son ame aux fureurs de la haine, aux conseils de l'envie. Cette maniere de trahir la Patrie, en paroissant ne s'occuper que d'humilier un rival ou d'abaisser un concurrent, est mille fois plus condamnable; & malheureusement bien plus commune que l'égarement du parricide qui vient porter le fer dans son sein. Le chevalier sans reproches, entiérement détaché de lui-même, oublie, quand il est en présence de l'ennemi, jusqu'au mépris qu'il porte au chef qui lui commande. Bonnivet le charge d'une commission périlleuse ; si ce n'est pas pour qu'il perde la vie, c'est du moins pour qu'il perde sa gloire; Bayard sent l'injustice, & cependant il s'y soumet. Pour s'en venger, il brave le péril & revient triomphant rendre hommage à son général, des succès que l'envie n'a pu ravir à la valeur. Cet inconsidéré Bonnivet s'engage bientôt lui-même dans un pays découvert, où son armée se voit prête à périr: l'implacable Bourbon, dont le crime n'a pas entiérement effacé la gloire, parce qu'il fut provoqué par de grandes injustices, le poursuit sans relâche, & brûlant d'immoler le complice & le favori de sa persécutrice (*), emploie tout son génie pour l'arrêter aux bords de la Sessia. Le courtisan implore l'homme de guerre : Bayard ne voit que les dangers de la Patrie; il prend le commandement des troupes, dirige leur

(*) La Duchesse d'Angoulême.

marche, assure leur retraite, & meurt victime de son amour pour l'Etat. Ah! qu'il est doux de reposer son cœur sur de pareils traits de vertu! L'ame s'aggrandit en s'en imprégnant, & semble ajouter à sa hauteur en les admirant sans s'étonner. Malheur au guerrier qu'un tel exemple n'enflammera pas du même zèle! Et périsse l'homme vil, qui s'isolant au milieu de la société, ne sent pas palpiter son cœur à la seule idée de sauver son pays!

Il est des vertus d'appareil que les gens de guerre prennent, pour ainsi dire, avec leur armure, & qu'ils quittent bientôt quand la douleur vient les assaillir, ou lorsque les regards publics ne les soutiennent plus. Cette fermeté de circonstances, qui vient bien plus de la tête, du sang & des passions, que d'un caractere inaltérable & d'une conscience sans reproches, n'étoit point celle du chevalier sans peur. Pénétré, dans tous les instants de sa vie, du sentiment intérieur de sa force, son ame sembloit enveloppée d'une cuirasse sans défaut; & supérieur à tous les événements, il ne fut jamais abattu par l'idée de la mort, sous quelque forme qu'elle se présentât; dans le champ de la gloire ou dans un lit de douleur, il la vit toujours sans frémir, & conserva, sans altération, sa douceur & sa fermeté jusqu'au dernier instant de sa vie.

Dangereusement blessé à l'assaut de Bresse, c'est là qu'il donne un grand exemple de courage & de générosité. Le hazard décide les soldats qui le portent à le placer chez un gentilhomme qui s'est enfui, laissant sa femme & ses deux

filles exposées à tous les malheurs de la guerre. Cette famille tremblante vient recevoir ce héros mourant, & le conjure de lui sauver l'honneur & la vie; Bayard oublie le danger de son état pour veiller au salut de celle dont il est devenu le Dieu tutélaire, & s'occupe d'assurer leur repos avant d'étancher le sang de sa blessure. Au centre du carnage & de la destruction, l'azile qu'a choisi ce héros paroît un temple auguste, que nul mortel n'ose aborder sans respect; &, dans cette demeure, dont le ciel écarte tout danger, les plus tendres soins le rendent bientôt à la vie. Le moment du départ arrive & la vertueuse mere, qu'il a garantie de toute insulte, lui présente un coffre de ducats, comme une foible rançon, bien peu proportionnée, sans doute, à tout ce qu'elle lui doit. *Combien y en a-t-il?* dit Bayard en souriant; *deux mille cinq cents*, répond-elle toute interdite; *mais si vous n'êtes pas content, ordonnez ce que vous en voudrez; nous tâcherons de les trouver! Ah! que vous me connoissez mal*, lui replique cet homme généreux, *quand vous m'offririez cent mille écus, je les estimerois moins que tous les biens dont vous m'avez comblé; heureux si j'ai pu mériter votre attachement & si vous daignez agréer le mien!* Cette femme, pénétrée jusqu'aux larmes, se jette à ses pieds, déterminée à ne les point quitter, s'il ne consent à recevoir cette somme, au moins comme un foible gage de sa reconnoissance. Bayard cede enfin; mais il demande à voir les deux jeunes personnes, dont il a reçu tant de soins; elles accourent bientôt avec leur mere:

Je voudrois, leur dit-il, *laisser entre vos mains quelque gage qui pût me rappeller à votre souvenir; mais un homme de guerre est rarement pourvu de bijoux propres à parer les dames: votre généreuse mere m'a forcé d'accepter deux mille cinq cents ducats, dont je puis disposer: j'en donne mille à chacune de vous pour aider à vous marier; je vous prie de distribuer le reste aux pauvres monasteres qui ont le plus souffert du pillage.* En échange il reçoit d'elles quelques foibles ouvrages, tissus de leurs mains; il s'en décore en leur présence, s'engage à les conserver, & répand des larmes en s'arrachant des bras de cette famille éplorée. Pourquoi nous-mêmes, en transcrivant les douces paroles de ce bon chevalier, sentons-nous aussi couler nos pleurs! Pourquoi sommes nous sûr qu'elles feront passer cette émotion dans la plupart de ceux qui daigneront nous lire! Et comment se peut-il que notre ame, si souvent insensible aux malheurs de l'humanité, se brise d'attendrissement au simple recit de cet acte de vertu? Oserons-nous en dire le motif, ou plutôt en montrer la cause, dans l'étonnement que procure l'accord de tant de grandeur avec tant de bonté; alliance sublime! si difficile à rencontrer chez les grands de ce siecle, presque toujours réduits à se faire admirer, ne pouvant pas prétendre à se faire chérir; & qui croiroient se dégrader, s'ils se livroient à cette tendre familiarité qui rapproche les cœurs, en faisant disparoître les distances, & dédommage des respects par les sentiments. Classe tout-à-la-fois enviée & malheureuse! qui rougiroit

de n'être pas même respectée, si jamais elle pouvoit sentir combien il lui en coûteroit peu pour être adorée.

Bayard ne quitta point la ville conquise, sans procurer des secours aux infortunés qui l'habitent : vaincus ou vainqueurs, ils ont également part à ses largesses, & sa bienfaisance, comme celle de l'Etre Suprême, s'étend sans distinction sur tous les malheureux échappés au carnage (*).

Quelle ame que celle de Bayard! & comme elle étoit peu connue de son temps, par ceux qui ne trouvoient pas dans leur cœur, la balance exacte de ses vertus. Les plus grands hommes de ce siecle, si fertile en héros, paroissent bien petits & bien vains, quand on les compare à ce simple chevalier; & sa gloire, qui n'eut jamais d'éclipse, a presque entiérement effacé la leur. Ces l'Alviane, ces Colonne, ces Pescaire, sans cesse occupés d'ambition, & toujours agités pour diviser ou détruire, forment un singulier contraste avec sa franchise & sa loyauté. Il est beau de voir Bayard, marcher si long-temps à travers les attentats de la politique, sans en avoir la plus légere idée : on lui sait gré de cette heureuse impuissance, & l'on s'en réjouit, comme de la découverte d'une plante exotique, que le hazard a fait germer dans un sol ingrat & désert.

(*) On est criminel si on allume la guerre ; on l'est davantage, si, quand on est forcé de combattre, au lieu d'adoucir le malheur des batailles & de signaler son triomphe par la bonté, on se signale par l'oppression, la rage, le meurtre, & toutes les fureurs dont on a quelquefois souillé la victoire. *Zoroastre, par M. de Pastoret.*

Jules II propofe au Duc de Ferrare de maffacrer les François, & lui promet, en récompenfe, tous les tréfors de l'églife. Le Duc s'indigne d'une pareille trahifon, & croit être jufte en la tournant contre celui qui l'a imaginée: il achete l'émiffaire même que le Pape employoit pour le corrompre, & lui fait promettre d'empoifonner ce perfide Pontife. Ravi de fes fuccès, le Duc dit myftérieufement à Bayard qu'il a gagné le commiffionnaire du Pape, & que dans huit jours fon maître fera mort. *Comment*, s'écrie Bayard, *cet homme entre-t-il dans les fecrets de la Providence, pour prédire à coup sûr la vie ou la mort?* Le Duc replique, & dévoile l'affreux myftere. *Prince*, s'écrie alors Bayard indigné, *livrez-moi le galant qui veut faire ce chef-d'œuvre, & je le fais pendre à l'inftant.*

Qu'on ne nous accufe pas d'admirer comme fublime une action qui n'eft que jufte, & d'offrir à la fimple probité un encens qui n'eft dû qu'à l'héroïfme. Ah! nous fentons bien que Bayard a cédé fans effort à la feule pente de fon cœur, & que tous les gens vertueux trouvent dans le même azile l'invincible horreur qui dicta fa réponfe. Mais nous écrivons pour tous les hommes; pour les grands, comme pour les petits; pour les courtifans trompeurs, comme pour les militaires généreux: pour vous fur-tout, fombres politiques, qui dédaignez de pefer le bonheur des individus dans la balance qui vous fert à juger l'équilibre des Empires, & comptez pour rien la vie des hommes, que la fortune ou la naiffance ne fort pas de la claffe commune; pour vous,

qui ne paroiſſez vous occuper du bien de l'Etat, que pour conſerver le pouvoir de le trahir, & qui n'écartez les petits prévaricateurs, que pour vous approprier plus ſûrement ſes dépouilles. C'eſt pour vous uniquement que je parle, & j'ai la douleur de ſentir que mes paroles, perdues dans le vague de l'air, ne porteront point juſqu'à vos cœurs la ſalutaire horreur qui m'oppreſſe. Ah! certes, je n'ambitionne pas la gloire; mais quelle flatteuſe récompenſe, ſi je faiſois germer dans ces ames de fer, un remords utile à l'humanité! Quel raviſſement! ſi je pouvois ſauver un crime à la politique, & préſerver la vertu de l'oppreſſion qui éteint le courage (*)!

Après avoir obſervé quelques inſtants les écarts de l'ambition & de l'avidité, qu'il eſt doux d'appuyer de plus près ſon cœur ſur les vertus du chevalier ſans reproche! Quelle conſolante image que celle de ſa vie! Comme elle repoſe, les yeux fatigués de l'obſcur tableau des intrigues qui aſſiégent le trône; & qu'il eſt raviſſant, à travers cette ſombre nuée de courtiſans qui ſollicitent des dignités ou des penſions, de voir dans le lointain ce généreux & modeſte héros, refuſer de Louis XII une compagnie de mille hommes de pied, & le ſupplier de permettre qu'il n'en commandât que cinq cents! Un pareil coup de lumiere, au milieu de ce croupe d'ambitieux, nous paroît un éclair qui vient tout-à-coup illuminer une caverne, où des brigans diſſertent ſur leurs rapines.

(*) On voudra bien ſe rappeller que ceci eſt écrit au mois d'avril 1788.

Cette touchante modeſtie, rare & diſcrette compagne des grands talents, n'éloignoit pas ſeulement Bayard des poſtes que ſes maitres lui offroient ; elle le privoit encore des diſtinctions que méritoient ſes vertus. Toujours appellé au premier rang par la voix publique, il recherchoit avec ſoin le dernier & ſe trouvoit à l'aiſe toutes les fois qu'il pouvoit voiler ſa gloire. Bien différent de ces guerriers qui cachent, ſous une feinte modeſtie, les prétentions dont ils ſont enivrés, & développent dans leur foyer une hauteur qu'ils déguiſent dans les camps. Bayard, auſſi ſimple, auſſi généreux dans la vie privée, qu'il eſt grand & modeſte au milieu des batailles, eſt le ſeul homme, peut-être, qui ait conſervé, dans toutes les poſitions, le même caractere & les mêmes vertus. Il apprend que la peſte ſouffle ſes poiſons ſur le ſol de ſa Patrie ; loin de fuir cette atmoſphere putride, il s'en rapproche auſſi-tôt, & reparoît à Grenoble comme un aſtre bienfaiſant, qui vient percer les crêpes funebres dont cette ville eſt enveloppée. La contagion qui le menace n'arrête point ſes pas ; il porte en tous lieux des ſecours, & brûlé du zele ardent de la charité, il brave la mort & vient à bout d'exterminer le fléau hideux qui lui procure des victimes. Ah ! que j'aime bien mieux ce héros, chaſſant la douleur de l'obſcur réduit de l'indigent, que paré de tous les attributs de la gloire ; & qu'il eſt bien plus grand au milieu des infortunés qu'il conſole, qu'au centre des camps & des batailles.

S'il eſt des hommes, qui dotés par le ciel de toutes les

vertus qui peuvent embellir la vie, ſont exempts des foibleſſes qu'on trouve preſque toujours ſous les langes de l'humanité ; qui mieux que Bayard pouvoit prétendre à cette glorieuſe indépendance ? Quel eſt le héros dont la valeur eût moins de fautes à couvrir, & l'adulation moins de vuides à combler ? Cependant, il eut un inſtant d'erreur, & la nature, dont l'attrait puiſſant rapproche les ſexes, en dépit de tous leurs principes, ſembla vouloir le marquer par cet écart de ſon ſceau indélébile. Bayard, égaré par ces vains deſirs ordonne à un homme vil d'aller marchander l'amour : il ignoroit, ce bon chevalier, qu'on n'achette pas le plaiſir & que les faveurs qu'on met à prix n'en ont plus. La victime paroît bientôt devant celui qu'elle croit ſon tyran, ſon viſage eſt baigné de larmes, le déſeſpoir étincelle dans ſes yeux, la honte couvre ſon front. *Vous voyez*, lui dit-elle, *les effets de l'indigence ; c'eſt ma mere qui m'a conduite ici ; je ne l'accuſe pas, je la plains & vous demande la mort au lieu du déshonneur.* Bayard étonné la raſſure & lui promet, foi de chevalier, de reſpecter ſa vertu. Il la place ſous la ſauve-garde d'une de ſes parentes ; envoie chercher cette indigne mere, lui fait de juſtes reproches, la met à l'abri du beſoin & de l'infamie, & demande à la jeune perſonne la ſomme qui lui ſeroit néceſſaire pour s'unir à celui qu'elle chérit. Ivre de reconnoiſſance & de joie, cette infortunée ſe jette aux pieds de ſon bienfaiteur, & lui fait part de ſes timides ſouhaits : Bayard double la ſomme, & donne un tuteur à ſa vertu. Combien d'hommes qui ſe

croient grands parce qu'ils sont puissants & généreux, parce qu'ils soudoient le vice, trouveront *la courtoisie* de Bayard ridicule, & taxeront *sa loyauté* de duperie! Dans ce siecle où le mérite consiste à tout immoler à ses passions, où l'honneur des femmes passe pour une monnoie, dont elles ne connoissent la valeur qu'en la livrant; où leur sensibilité est regardée comme une production de l'esprit que le cœur sans cesse désavoue, & où le mot de respect est une injure qu'on réserve pour leur vieillesse; comment espérer que l'action de Bayard trouvera des approbateurs? Oserions-nous en chercher au milieu de cette jeunesse frivole, qui trouve son bonheur dans les plus vils plaisirs, & met toutes ses jouissances dans le pouvoir de les publier? Pourrons-nous songer d'en obtenir de ces hommes dont la tête mûrie par le temps, cache un cœur usé par l'abus & taré par le genre de voluptés dont ils s'enivrent? Individus malheureux, qui courent sans cesse après le bonheur & ne le rencontrent jamais, parce qu'il ne peut exister qu'avec le suffrage de la conscience! C'est donc auprès de vous, sexe ravissant, si souvent calomnié par nos discours; mais si bien vengé par nos cœurs, que nous trouverons des éloges pour la modeste & touchante retenue de notre courtois chevalier! C'est vous dont l'attendrissement récompensera sa vertu, dont les suffrages paieront ses sacrifices, & qui donnerez au triomphe qu'il remporta sur lui-même, tout l'éclat que vous répandez sur ce qui vous émeut & vous enchante.

Bayard, dont toutes les vertus portent cette teinte douce, qui ajoute à leur empire, avoit encore cette fermeté de principes qui se rencontre si rarement chez les guerriers; flatté du suffrage de ses Souverains; mais jamais ébloui de leur faveur, il préféra toujours d'influer, par son épée, à la folle vanité de dominer par son crédit, & fut plus jaloux d'inspirer de la crainte aux ennemis de l'Etat, que de l'attachement à ceux qui s'agitent pour le gouverner. Au seul nom de Patrie, son ame sembloit briser ses liens, & ce sentiment, qui joint la force de l'amour propre à toute la beauté de la vertu, détruisoit dans son cœur toutes les petites passions qui tentoient de l'agiter. Ainsi, tout ce qui peut élever l'ame, tout ce qui peut la porter au sublime, agissoit fortement sur celle de Bayard. Mais ce qui rend sa vie un spectacle intéressant pour tous les siecles, ce qui en fait un modele pour tous les guerriers, une leçon pour tous les grands; c'est, sur-tout, son attachement inviolable pour la religion, pour cette institution divine, le foyer de toutes les vertus, la philosophie de tous les siecles, la consolation de tous les âges; le moyen le plus actif qui soit dans la main des politiques, plus fort que l'intérêt, plus universel que l'honneur, plus puissant même que l'amour de la Patrie, & qui porte avec elle, dans la paix qui la suit, la plus douce récompense des privations qu'elle ordonne. Ah! pour montrer la douceur des consolations qu'elle fournit, dans les instants les plus critiques de la vie, contemplons ce héros luttant contre la mort. Cette image est trop belle pour la

gâter par une enluminure, & pour être ſublimes, nous laiſſerons parler Bayard. Un coup mortel vient le frapper; ſon premier mouvement eſt de baiſer la poignée de ſon épée, formée en croix; de braves ſoldats, fondans en larmes, courent à lui pour le retirer de la mêlée : *Non*, dit-il, *prêt à mourir, je me garderai bien de tourner le dos à l'ennemi pour la premiere fois.* Puis voyant approcher les Eſpagnols, il ordonne, d'une mourante voix, de retourner à la charge, & ſe fait placer au pied d'un arbre, *de maniere que ſon viſage regarde l'ennemi.* L'intrépide d'Allegre l'approche baigné de pleurs, & le conjure de permettre qu'on l'éloigne du champ de bataille, pour qu'il ne tombe pas au pouvoir de l'ennemi : « Non, dit-il, votre zele m'eſt déſormais inutile; tout ce que vous demande un ami mourant, c'eſt d'aſſurer le Roi que je meurs ſon ſerviteur, avec le ſeul regret de ne pouvoir plus le ſervir. Préſentez mes reſpects à tous les Princes de France, à tous les gentilshommes & capitaines..... Adieu, mes bons amis, je vous recommande mon ame ». Les François ſe retirent pénétrés de douleur, & les Eſpagnols viennent à leur tour porter à ſes pieds leur admiration & leurs regrets. Le général qui les commande, oublie ſa victoire, pour ne ſonger qu'à la perte de Bayard; & baigné de larmes, il fait dreſſer un pavillon autour de ce héros. L'infidelle Bourbon paroit auſſi devant lui : *Ah! Bayard*, dit-il, *que je ſuis affligé de vous voir en cet état; que je plains votre ſort! Ce n'eſt pas moi qu'il faut plaindre*, lui re-

plique Bayard, *je meurs en homme de bien ſervant mon Roi ; il faut avoir pitié de vous qui portez les armes contre votre Prince, votre Patrie & votre ſerment.* Après ces mots ſublimes, qui ſuffiroient à immortaliſer Bayard, ſon ame détachée des choſes de ce monde, ne s'occupa plus que de l'éternité. La mort, qui détruit tant de réputations, ne fait qu'ajouter à celle de Bayard ; & comme s'il devoit porter en tout une empreinte particuliere, loin de recevoir en ſes derniers inſtants des conſeils & des exhortations, comme le reſte des hommes ; c'eſt lui qui, d'une voix mourante, appelle le remords & la vertu dans l'ame du rebelle connétable.

Si le chevalier ſans reproches avoit vécu dans ce ſiecle, où la plus illuſtre naiſſance, la plus inſigne faveur & les plus grandes dignités, ne peuvent ſauver l'ignorance du mépris qu'elle traîne après elle ; de combien de nouveaux lauriers n'aurions-nous pas à orner ſa tête ? Quel immenſe horiſon ſe ſeroit ouvert à ſes yeux, & que de fleurs nous ajouterions aux guirlandes qui paroient ſes triomphes ! Né dans un temps où l'on n'avoit preſque d'autres idées que celles de la gloire des armes, qui malheureuſement ſont toujours les premieres développées, il porta cependant juſqu'au ſublime, cette éloquence mâle & brûlante, qui prend ſa ſource dans le cœur, & fait parvenir juſqu'à lui les traits qu'elle n'emprunte point d'un ſtérile appareil. Sa préſence d'eſprit, qui ne l'abandonna jamais dans les plus grands périls, lui fournit ſouvent des reſſources contre les vaines

terreurs qui frappent quelquefois le ſoldat ; & s'il ne poſſédoit pas l'art de ſourire aux méchants, d'accueillir ceux qu'il mépriſoit, de donner à la haine l'affiche de l'amitié, il avoit cette ſagacité qui ſait diſcerner le mérite, deviner la vertu, claſſer la médiocrité, & découvrir le vice ſi habile à cacher ſa laideur. Sa gloire eut pendant ſa vie tout l'éclat dont elle brille encore en ce moment : & ce qui n'eſt pas une des moindres faveurs dont le ciel ait récompenſé ſes vertus, le ſiecle qui le vit naître, produiſit en même temps un hiſtorien digne de lui ; qui nous eût peint ce héros, ſi ſon *loyal ſerviteur* ſe fût contenté de le pleurer, ou s'il n'avoit eu que du zele ſans eſprit, ou de l'eſprit ſans ſenſibilité. Mais quel peintre touchant & ſublime, que ce fidele écuyer, qui joint la maniere douce & philoſophique du bon Plutarque, à la ſévere préciſion de Tacite. Ah ! ne regrettons pas que Bayard ne ſoit pas né dans l'âge préſent, & qu'il n'ait pas mêlé la philoſophie douce du dix-huitieme ſiecle, aux idées chevalereſques du ſeizieme. Sommes-nous dignes aujourd'hui de tant de vertus ? Et chez un peuple ſouple, frivole, avide d'argent & de nouveautés, où l'on ne rougit que du ridicule ; où l'on ſe fait un mérite de braver juſqu'à la honte ; où les vices à la mode tiennent lieu de tout, même de l'honneur ; où l'égoïſme a étouffé l'eſprit national, où à force de changements, d'inconſéquences, de révolutions, on a tout détruit excepté l'eſpoir de changer encore, que pourroit l'exemple d'un ſeul contre celui de tous, & comment con-

fidérer Bayard au milieu d'un tel groupe, fans imaginer un bronze antique entourré de brillants colifichets? Ses vertus obtiendroient, fans doute, encore bien des éloges; mais elles n'auroient pas beaucoup d'imitateurs, & la févérité de fes principes pafferoit pour une rouille abjecte, qu'on tâcheroit de lui enlever par le frottement rongeur des vices & du ridicule. L'admiration même qu'on lui accorde, en le comtemplant dans le lointain, perdroit de fa chaleur, quand elle coûteroit des foupirs à l'amour-propre des contemporains, & l'on croiroit peut-être fe fouftraire à la honte de ne pas l'imiter, en bravant celle de blâmer fon auftérité (*). Qu'il nous fuffife donc de voir les compagnies de favants reffufciter à l'envi ce héros, & fournir à l'âge préfent le plus beau modele qu'aient eu les fiecles paffés. Cette maniere adroite d'employer les morts à l'éducation des vivants, eft un des grands fervices que les académies puiffent rendre à la fociété; & les vœux de la nation doivent être remplis, quand elle trouve dans la même province un héros fait pour l'immortalité, & des favants dignes de la fixer. Mais qu'ai-je dit! & comment imaginer qu'il fuffife aux François de contempler Bayard couronné des mains de l'éloquence? Comment penfer que fa Patrie, qui s'honnore de faire revivre fes vertus, ne s'occupe pas de conferver fon image, & qu'elle ne veuille pas

(*) L'envie, trifte amante des morts, hait les vivants, & décolore les plus belles peintures Sakefpear.

fixer, par le ciseau du statuaire, les traits fugitifs tracés par l'orateur. Ah ! ne désepérons pas de voir bientôt, sur une des places publiques de Grenoble, le monument érigé à la gloire de ce brave chevalier, rappeller à ses compatriotes ce qu'ils peuvent être, en leur montrant ce qu'ils ont été ; & s'il est vrai qu'on porte dans son cœur les vertus qu'on célebre, félicitons les gentilshommes de Dauphiné, du noble enthousiasme qui les excite à suivre un projet formé par Henri IV (*).

* Henri IV étant en Dauphiné, voulut ériger un monument à Bayard, dont il retraçoit le courage & la loyauté ; il y consacroit alors une somme de trois mille livres. Notre jeune Monarque, digne par ses vertus de célébrer les héros, feroit-il moins que son modèle ?





ÉLOGE historique du chevalier BAYARD, *gentilhomme de Dauphiné, surnommé* LE BON CHEVALIER SANS PEUR ET SANS REPROCHE: *Ouvrage présenté au concours, & dont il a été fait* mention honorable *dans la Séance publique de la* SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE GRENOBLE, *du 5 Février 1789. Par M.* DOCHIER, *Avocat à Romans.*

> Allobroges, gens jàm indè nullâ gallicâ gente opibus aut famâ inferior.
>
> TIT. LIV. lib. 21.

MESSIEURS,

Du sein de l'antique nobleſſe de Dauphiné, il eſt ſorti une foule de guerriers, dont l'hiſtoire a conſacré les prodiges. La France n'eut point de plus zélés défenſeurs; le trône de plus ſolide appui. Les plaines de Verneuil, d'Anthon, de Montlhéry, furent témoins de leur bravoure; & c'eſt dans les champs de bataille qu'il faut chercher leurs tombeaux.

Loyal Serv. ch. 1 & 66. Suppl. d'Expilli. Hiſt. de Guyard de Berville. Hiſt. de France.

Parmi ces guerriers, il en eſt un qui fut ſage dans les conſeils, habile dans les entrepriſes, prudent dans les dangers, intrépide dans les combats, généreux dans la

victoire ; d'une probité rigoureuſe, d'une libéralité ſans bornes. Il eut pour ſa religion, ſon pays & ſon Prince, un attachement à toute épreuve. Il ſervit ſous trois Rois ; rigide obſervateur de la diſcipline militaire ; ſachant auſſi bien commander qu'il avoit ſu obéir ; chéri de ſes compagnons, eſtimé de ſes ennemis, careſſé par ſes Souverains. L'Italie fut remplie de ſes exploits ; l'Europe retentit de ſon nom. Il eut cet héroïſme naturel & plein de franchiſe, qui diſtinguoit les chevaliers François. Digne d'être élevé aux premiers poſtes, il occupa les ſeconds rangs ſans murmure ; ſa modeſtie lui faiſoit croire qu'il étoit à ſa place. Son mérite força enfin la fortune à lui offrir des dignités : en les acceptant, il ſe montra au-deſſus d'elles. Pour couronner une ſi belle carriere, il mourut à la fleur de ſon âge, combattant pour ſa Patrie ; & ſa mort cauſa un deuil univerſel.

A ces traits, qui pourroit méconnoitre *Pierre* DU TERRAIL, ſeigneur DE BAYARD, chevalier des ordres du Roi, capitaine en chef d'une compagnie de cent hommes d'armes, lieutenant-général pour Sa Majeſté en Dauphiné ; ſurnommé *le bon chevalier ſans peur & ſans reproche.*

L'aſſemblée des Etats de la Province lui décerna les honneurs d'un mauſolée ; des beſoins publics ne permirent pas d'accomplir le vœu des trois ordres. Vous venez aujourd'hui, MESSIEURS, acquitter cette dette nationale. Vous encouragez nos efforts pour rendre à ce héros le tribut de louanges qui lui eſt dû, & élever à ſa gloire un monu-

ment dans vos faftes. Je cede à cette flatteufe invitation ; mais je compte moins fur mes forces, que fur votre indulgence. Heureux, fi par le recit fimple & fans art des hauts faits d'un grand homme, je peux célébrer dignement fes vertus !

La maifon DU TERRAIL eft fortie de l'Allemagne : elle vint s'établir en Dauphiné dans le temps où les Empereurs y exerçoient une efpece de fouveraineté ; elle prit fon rang & fit des alliances avec la plus haute nobleffe.

Sans doute, la nobleffe n'eft pas un vain titre ; mais il n'eft permis de vanter fa naiffance, que lorfqu'on en foutient l'éclat par fes vertus. Faire l'éloge des ancêtres de Bayard, c'eft donc ajouter à fon éloge.

L'un fut mortellement bleffé au fervice de Guigues V, Dauphin de Viennois ; l'autre périt en combattant pour Humbert II, fucceffeur de Guigues ; celui-ci mourut aux pieds du Roi, à la bataille de Poitiers ; celui-là refta parmi les morts à la bataille d'Azincourt ; l'aïeul de Bayard fut tué à Montlhéry ; fon pere reçut quatre bleffures à Guinegatte. Ainfi ce fut un honneur héréditaire, dans cette illuftre famille, de verfer fon fang dans les combats.

BAYARD, digne rejetton de tant de guerriers, nâquit près de Grenoble, dans le quinzieme fiecle. 1476.

Chorier, hift. de Dauph. Effai général de tactique. hift. de France.

Le gouvernement féodal expiroit, & fa chûte entraînoit de grandes révolutions. Le Dauphiné réparoit les défordres que ce régime barbare y avoit introduits. Ses Etats généraux

tournoient leurs vues vers des objets utiles ; le conseil Delphinal étoit érigé en Parlement ; deux universités faisoient revivre les belles-lettres ; Gui-Pape avoit porté au barreau la science des lois ; de savants magistrats rendoient les oracles de la justice.

La Province n'avoit jamais eu tant de braves chevaliers. Ils abandonnoient la culture des lettres à des professions plus sédentaires. Galants, vertueux & magnanimes, ils honoroient le beau sexe ; ils fuyoient l'oisiveté, & défendoient la Patrie ; mais ils ne savoient pas lire, & l'ignorance n'étoit point pour eux un opprobre.

Toutes fois, l'invention de la poudre avoit porté un coup mortel à la chevalerie. L'arquebuse, la premiere des armes à feu, fut d'abord plus embarassante que meurtriere ; les preux dédaignoient de s'en servir ; Bayard la méprisoit.

La tactique étoit restée dans une longue enfance. La cavalerie, composée de gentilshommes endurcis aux travaux, passionnés pour la gloire, couverts de fer, chargeoit l'ennemi en désordre ; & pour se rendre invulnérable, elle s'exposoit à une mort cruelle. L'infanterie, ramas d'aventuriers plus maraudeurs que soldats, asyle de la misere, étoit dans l'avilissement. Les armées peu nombreuses, hérissées de lances & de piques, s'abordoient & s'engageoient de tout leur front ; elles prenoient machinalement l'ordre parallèle : les batailles étoient sanglantes ; les conquêtes étoient rapides.

Après des siecles d'ignorance, de fautes & de malheurs,

l'art de la guerre a changé. La chevalerie, objet d'une noble ambition, ſource pure de récompenſes, affoiblie depuis la découverte de la poudre, a diſparu dès qu'on a vu naître les divers *ordres*, créés par une politique intéreſſée; & la faveur a ſouvent reçu le prix du vrai courage. Le génie militaire a inventé une nouvelle ſcience. La cavalerie débarraſſée de ſa peſante armure, devenue plus légere, court moins de haſards; ſon choc eſt redoutable en raiſon de ſa maſſe & de ſa vîteſſe. L'infanterie prend des mouvements réguliers, obſerve le terrein, combine ſes marches, choiſit ſes poſitions. Des armées immenſes, chargées d'artillerie, embarraſſées d'équipages, difficiles à mouvoir, diſpendieuſes à nourrir, s'obſervent encore plus qu'elles ne combattent. La balance de l'Europe tient à un heureux équilibre de talents, de forces & de beſoins. Au ſein même de le paix, chaque nation eſt dans un état de guerre; mais la difficulté de réuſſir, met des bornes au deſir d'entreprendre. Les batailles ſont moins funeſtes, les victoires ſouvent infructueuſes, les grandes conquêtes impoſſibles. Ainſi les progrès de l'art inventé pour détruire les hommes, garantiſſent leur vie & leurs propriétés; & l'on ne ſauroit diſputer aux lumieres qui nous éclairent, ce ſervice important qu'elles ont rendu à l'humanité.

Bayard, dès l'âge de treize ans, prit le parti des armes. L'évêque de Grenoble, ſon oncle, le préſenta à Charles I, Duc de Savoie, qui le reçut au nombre de ſes pages.

Les graces de ſa jeuneſſe, ſon heureux caractere, la bonté de ſon cœur, le firent aimer de toute la cour.

Le Duc vint joindre à Lyon Charles VIII, Roi de France: Bayard fut du voyage. Le Roi, en le voyant à cheval, fut frappé de ſon adreſſe & de ſa bonne mine; il le demanda au Duc avec inſtance; & Bayard paſſa au ſervice de ſon vrai maître.

A peine avoit-il dix-ſept ans, que Luxembourg, comte de Ligni, le fit homme d'armes; il le fit entrer dans ſa compagnie d'ordonnance: Louis d'Ars en étoit lieutenant. Ce fut ſous ce capitaine, un des plus célébres du Dauphiné, que Bayard apprit à combattre.

Charles, ébloui par de vaines promeſſes, revint à Lyon, méditant de vaſtes projets. Il fit publier un tournoi; exercice mêlé de guerre & de galanterie, auquel la valeur & l'amour donnoient une grande importance, & qui n'avoit alors pour but que de préparer les eſprits à une expédition plus éclatante.

Vaudrey, officier diſtingué, fit expoſer ſes écuſſons. Tout gentilhomme qui vouloit entrer en lice, devoit y porter la main, & donner ſon nom au Roi d'armes. Bayard oſa s'approcher. Le Roi d'armes, ſurpris de ſa hardieſſe, lui dit: » Jeune homme, vous n'êtes qu'un enfant, & vous voulez » vous jouer au plus rude chevalier »! *Si j'ai touché là*, répondit Bayard, *ne croyez point que ce ſoit par orgueil; c'eſt pour apprendre le métier des armes, de ceux qui peuvent m'en donner des leçons.*

La nobleſſe accourut à cette fête militaire; le tournoi s'ouvrit avec magnificence; les plus vaillants chevaliers combattirent; & tout le monde convint que perſonne n'avoit mieux fourni ſa carriere que le jeune Bayard.

Ce fut dans l'ivreſſe de cette joie univerſelle, que Charles fit éclater ſes imprudents projets. La manie des conquêtes, l'intérêt des miniſtres, les diviſions de l'Italie, firent réſoudre une guerre qui déſola la France ſous *trois regnes* conſécutifs. Cette guerre déſaſtreuſe occupa la vie entiere de Bayard. Etranger aux paſſions des chefs qui l'entreprirent, il en fut le héros & la victime. Que ne puis-je faire ſon éloge, ſans être obligé de vous rappeller, MESSIEURS, les malheurs publics dont il fut le témoin!

I.er Regne.

1494.

Chorier, hiſt. de Dauph. liv. 15. Garnier, hiſt. de France, tom. 21.

CHARLES VIII avoit des droits ſur le royaume de Naples, & peu de moyens pour les faire valoir. Le fer ne ſuffiſoit plus pour faire des conquêtes. Un métal devenu plus précieux, à meſure que les mœurs s'altéroient, étoit déjà le nerf de la guerre. Les ſuiſſes commençoient à vendre leurs ſervices aux nations qui pouvoient les payer.

Le Roi manquoit d'hommes & d'argent. Le Dauphiné, libre dans le conſentement des impôts, lui fit des dons; la nobleſſe, impatiente de ſe ſignaler, s'empreſſa de le ſuivre; le Parlement lui fournit de ſages magiſtrats pour compoſer un conſeil. Du Bouchage fut envoyé vers les Vénitiens, & Poitiers en Eſpagne.

A cette nouvelle, Alphonſe frémit dans Naples où il

étoit déteſté. Ludovic Sforce qui ſe préparoit par un crime, à envahir le duché de Milan, diſſimula ſes deſſeins. Alexandre VI tenta, par ſes intrigues, de ſoulever ſes voiſins. Tandis que ce Pontife mendioit des ſecours juſques dans Conſtantinople, Charles franchit les Alpes, traverſa l'Italie & entra dans Rome en conquérant; il n'eut qu'à ſe montrer pour être maître: il ſoumit le royaume de Naples en courant, & y laiſſa Fléard, grand chambellan; de Veſc, admi niſtrateur général des finances; Rabot, chef ſuprême de la juſtice.

Déjà Charles, ſatisfait d'un vain titre, avoit abandonné le projet inſenſé de conquérir l'Orient, & il ſe préparoit à revenir en France. Une ligue puiſſante lui ferma le retour. La renommée avertit le Dauphiné du danger où ſe trouvoit ſon Prince; l'arriere-ban fut convoqué. Poiſieu ſe mit à la tête des troupes; François de Viennois conduiſit des canons pour aſſurer le paſſage des Alpes.

Chorier, tom. II. Pag. 297.

Charles n'avoit que huit mille combattants, harraſſés par une longue marche, dénués de tout; mais il étoit fort de ſa nobleſſe. Les alliés, au nombre de quarante mille, l'attaquerent à Fornoue. Le Roi s'avance au milieu de ſon armée: « Gompagnons, dit-il à ſes ſoldats, les ennemis » ſont dix fois plus que nous; ils ſe confient en leur mul- » titude; nous, en notre force & vertu ». Après cette courte harangue on en vint aux mains, & Charles remporta la victoire.

Les Saſſenage, les du Terrail, les Alleman, ſe diſtin-

guerent

guerent dans cette fameuſe journée. Montoïſon ſauva le Roi, & prit pour deviſe, le cri d'alarme que jetta ce Prince dans la mêlée. Du Poët mérita d'être fait chevalier. Chambaran, à peine ſorti de l'enfance, ſe fit remarquer. Bayard, qui combattoit à l'avant-garde, eut deux chevaux tués ſous lui; il enleva une enſeigne de cinquante hommes d'armes, & préſenta au Roi ces prémices de ſa valeur naiſſante.

La nobleſſe de Dauphiné venoit de faire des merveilles à Fornoue; elle courut ſe ſignaler devant Novarre. Bayard y pleura la mort de ſes plus chers parens. Charles fit lever le ſiege, délivra le Duc d'Orléans, & repaſſa en France.

Charles qui avoit ſu vaincre, ne ſut pas uſer de la victoire: il ſe livra à la molleſſe, & il n'échappa point à ſes funeſtes ſuites. Bientôt il apprit la révolte de Naples, le maſſacre des François, le retour de ſes troupes, traînant avec elles un fléau deſtructeur: il alloit repaſſer les monts pour venger tant d'injures. . . . La mort, qui frappe à ſon gré les Rois comme le dernier des ſujets, enleva ce jeune Prince; & elle mit fin à une malheureuſe entrepriſe, que la préſomption avoit conſeillée, que le courage avoit ſoutenue, mais que la prudence déſavouoit.

IIe. Règne.

1498.

Loyal Servit. chap. 12 & ſuiv. Chorier, hiſt. de Dauph. l. 15. Garnier, hiſt. de France, tom. 21 & 22.

LOUIS XII, indomptable dans ſon enfance, Monarque accompli ſur le trône, héritier des droits de Charles VIII ſur le Royaume de Naples, & de ceux de Valentine Viſconti, ſon ayeule, ſur le duché de Milan, entreprit cette double conquête.

Le Roi, qui n'avoit oublié que les offenses faites au Duc d'Orléans, se ressouvint des services que la noblesse de Dauphiné lui avoit rendus, & des sacrifices qu'elle avoit faits à la bataille de Saint-Aubin. La premiere marque de confiance qu'il lui donna, fut de placer Beranger, Saint-Vallier, d'Urre, du Bouchage, Sallignon, Gottefrey, dans les places frontieres de son royaume.

Le barbare Sforce avoit consommé son crime. Louis parut; l'usurpateur s'enfuit; le Milanois fut conquis; Gênes se soumit; on fit des traités, & le vainqueur revint en France.

Après le départ du Roi, les garnisons françoises qui étoient dans la Lombardie, n'avoient plus d'ennemis à combattre. Bayard profita de ce loisir pour aller en Piémont. Charles I étoit mort. Blanche Paléologue, sa veuve, tenoit sa cour dans Carignan. Bayard y fut accueilli par l'amitié; il éprouva un sentiment plus tendre pour une dame de cette cour, à qui il donna le spectacle d'un tournoi; & sous les auspices de l'amour, épuré au feu de la chevalerie, la valeur remporta le prix.

Louis avoit recompensé ses grands officiers, en leur donnant des villes en Italie, à titre de fiefs. Le comte de Ligni en tenoit plusieurs dans le Milanès; elles se révolterent. Le comte partit accompagné par d'Ars & Bayard, pour les soumettre.

Ils étoient en route, lorsque vingt députés se présenterent. Ces députés se jetterent aux pieds du comte; ils lui

offrirent de magnifiques présents & demanderent grace. D'Ars, non moins vaillant que généreux, fut touché de leur infortune; il implora la clémence du comte, & fléchit son courroux. » Je vous pardonne, dit Luxembourg, à la » considération de ce capitaine; quant à vos présents, je » ne les accepte point „. Puis appercevant Bayard, il lui dit : „ prenez cette argenterie, je vous la donne „. *A Dieu ne plaise*, répondit Bayard, *que ce qui vient des traîtres, entre chez moi*! A l'instant il en fit la distribution à ceux qui l'environnoient. „ Quel désintéressement! s'écria „ le comte, je prévois que Bayard sera un jour un des „ hommes les plus parfaits „.

Sforce, qui s'étoit retiré en Allemagne, revint à la tête d'une armée, & la guerre recommença.

Les François établirent leur quartier général à Mortare. Trois cents cavaliers parurent dans la plaine; Bayard, toujours prêt à combattre, partit pour les attaquer avec cinquante maîtres. Les deux troupes se rencontrerent. Semblable aux preux chevaliers du temps de Charlemagne, aussi terrible que Rolland, ou que l'un des quatre fils Aymon, Bayard abattoit tout ce qui se présentoit devant lui. „ Courage, mes amis, disoit-il à ses compagnons; redoublons „ nos coups, renversons-les „. Les Lombards accablés s'enfuient. Bayard, emporté par sa valeur, les poursuit, sans songer à la retraite; il entre dans Milan avec eux, & les chasse jusqu'au palais du Prince.

Ludovic voulut connoitre le guerrier qui avoit montré

tant d'audace. Quelle fut sa surprise, de voir un jeune homme de vingt-quatre ans, d'une taille élevée, d'un air modeste, d'un visage doux & gracieux. Bayard se présenta avec une noble assurance & cette gaïté chevaleresque, qui ne l'abandonnoit jamais. Approchez, lui dit le Duc, & dites-moi ce qui vous amene ici? = „ Monseigneur, je ne croyois » pas être entré seul; je vois que mes compagnons sont » plus expérimentés & plus sages ». = De combien est l'armée françoise? = » Je vous jure qu'elle est de quinze » cents hommes d'armes & de dix-huit mille hommes de » pied, tous gens d'élite & résolus de soumettre le duché „ de Milan à mon maître „. = Eh bien! je souhaite que le sort d'une bataille en décide. = „ Je voudrois que ce „ fut demain, pourvu que je fusse hors de prison „. = Qu'à cela ne tienne; dès ce moment vous êtes libre. Bayard exprima sa reconnoissance; on lui rendit son cheval & ses armes; & il se hâta de rejoindre l'armée.

Sforce quitta Milan pour s'enfermer dans Novarre. Cette place tomba au pouvoir des François. Le duc croyoit d'échapper à la faveur d'un déguisement. Ce Prince, qui n'avoit jamais gardé sa foi à personne, victime du même crime, dont il s'étoit rendu coupable, fut trahi & fait prisonnier.

1501. Louis XII, maître du Milanès, voulut le devenir de Naples. Il eut l'imprudence de se lier avec Ferdinand, Roi d'Arragon, appellé le *Sage* en Espagne, où il regnoit;

le *Catholique* à Rome, qu'il protégeoit; le *Perfide* dans un royaume qu'il trahiſſoit. Tout fut conquis; mais bientôt les François & les Eſpagnols tournerent leurs armes contre eux-mêmes.

Bayard commandoit dans Monervine. Son activité infatigable lui faiſoit chercher des haſards. Il ſortit à la tête de trente gentilshommes, dans le temps où Don Alonzo de Sotto Mayor, étoit parti de la ville d'Andres avec cinquante guerriers. Ces deux capitaines, animés d'une égale ardeur de la gloire, ne tarderent pas à ſe rencontrer. „ Allons, mes amis, s'écria Bayard en les voyant; voici „ ce que nous cherchons „. A l'inſtant les François, la viſiere baiſſée, la lance en arrêt, tomberent ſur les Eſpagnols. La cavalerie eſpagnole, légérement armée, ne put ſoutenir le choc des lances françoiſes: elle fut rompue. Partie des ennemis reſta ſur la place; les autres prirent la fuite; leur commandant fuyoit lui-même. Bayard s'attache à lui; il le pourſuit, l'épée dans les reins, & prêt à le frapper, il lui crie: *Rends-toi, homme d'armes, ou tu es mort?* = „ A qui me rendrai-je, dit Alonzo „ ? = *Au capitaine Bayard*, répond le chevalier. = A ces mots, l'orgueil eſpagnol eſt ſatisfait, & le guerrier jette bas les armes.

Bayard traita généreuſement ſon priſonnier; il ſe contenta d'exiger ſon ferment, qu'il ne ſortiroit pas de la ville, ſans ſa permiſſion. Alonzo attendoit ſa rançon avec impatience; il s'évada ſous prétexte d'aller en chercher le prix.

Bayard le fit reprendre & enfermer dans une tour. La rançon arriva; Bayard la diſtribua à ſes compagnons d'armes, & il congédia Alonzo qui, témoin de tant de grandeur d'ame, partit le cœur ulcéré.

A ſon retour, Alonzo ſe permit des diſcours injurieux: il eut la témérité de menacer Bayard. Le chevalier indigné lui fit écrire une lettre. (car à peine ſavoit-il ſigner ſon nom.) Il ſomma cet ennemi déloyal de déſavouer ſes propos ou de les ſoutenir les armes à la main. Alonzo n'ignoroit pas que Bayard étoit en ce moment affoibli par la fievre; il répondit arrogamment qu'aucune Puiſſance ſur la terre ne pouvoit le faire dédire.

Le jour, le lieu, les témoins furent convenus. Bayard, vêtu de blanc, par modeſtie, ſe préſenta le premier, monté ſur ſon chevul de bataille, & armé de toutes pieces. Alonzo avoit éprouvé la ſupériorité de ſon adverſaire dans ce genre de combat; il réclama le choix des armes, & ne voulut ſe battre qu'à pied. Cette propoſition étoit contre les loix de la chevalerie. Bayard pouvoit ſe retirer; ſes amis le deſiroient; ſon état languiſſant ſembloit l'exiger; mais rien ne fut capable d'ébranler ſa réſolution. „ Sur une bonne „ querelle, (répondit-il aſſez plaiſamment) peu m'importe „ d'être *déſendeur* ou *demandeur* „.

Bayard deſcend de cheval: il s'avance, le viſage découvert. D'une main, il tient l'eſtoc & de l'autre le poignard. En entrant dans le champ de bataille, il ſe met à genoux; il atteſte le ciel qu'il n'eſt venu que pour venger

ſon honneur outragé, & il demande ſon aſſiſtance. Il ſe releve, & marche vers Alonzo avec le ſang froid qui ne l'avoit jamais abandonné. Alonzo ſe préſente, tenant ſa longue épée, le poignard à la ceinture : ces deux guerriers fondent l'un ſur l'autre à coups redoublés. L'Eſpagnol, grand & robuſte, a plus de vigueur ; le François, quoique malade & foible, a plus d'adreſſe. Le combat eſt long, le ſuccès balancé, les ſpectateurs tremblent. Alonzo, dangereuſement bleſſé, voit ſon ſang couler, & il devient furieux ; il s'élance ſur Bayard, le ſaiſit au milieu du corps, & l'entraîne dans ſa chûte. Ils ſe débattent quelques inſtants : Bayard lui porte un coup de poignard ; le fer pénetre, & déjà Alonzo n'eſt plus.

Bayard ſe retourne vers les Eſpagnols, & leur dit : „ Les „ dépouilles & les armes de cet infortuné chevalier m'ap„ partiennent ; je vous les remets : que ne puis-je vous le „ rendre vivant „ ! A l'inſtant il baiſe humblement la terre, & rend grace de cette victoire au Dieu des armées.

Les Eſpagnols, inconſolables de la mort d'Alonzo, cherchoient à s'en venger. Gonzalve, digne miniſtre des perfidies de Ferdinand, & que l'orgueil eſpagnol appelloit le *grand capitaine*, choiſit treize de ſes meilleurs cavaliers. Ils propoſerent à un pareil nombre de François de ſe battre ſous les murs de Trani, & de prendre pour juges les Vénitiens à qui cette ville appartenoit. Clermont, Boiſſieu & Guiffrey partagerent l'honneur de ce combat : c'étoit moins un duel, qu'un défi national.

L'artificieux Gonzalve apprit aux Efpagnols qu'il avoit armé de longues lances, à les diriger contre les chevaux des François. Ce ftratagême réuffit. Dès le premier choc, onze François furent abattus; il ne refta debout que Bayard & d'Orofe. Ces guerriers invincibles fe formerent un rempart des chevaux étendus à leurs pieds; ils foutinrent les efforts des affaillants jufqu'à ce que la nuit les obligea de fe féparer. La victoire fut indécife; & la perfide rufe des Efpagnols, ne fervit qu'à augmenter la gloire des deux chevaliers.

Les pertes des François fe fuccédoient avec autant de rapidité, qu'ils avoient fait leurs conquêtes. Les généraux, jaloux & divifés entr'eux, montroient plus d'ardeur que de prudence. D'Aubigni, trop impatient de combattre, avoit été fait prifonnier depuis la bataille de Séminare. L'infortuné d'Armagnac avoit été tué à la déroute de Cérignole. A la mort d'Alexandre VI, Pontife fouillé de crimes, la France avoit trouvé un ennemi plus redoutable dans fon fucceffeur Jules II. Un foldat de fortune perfectionnoit alors l'art des mines, & cet art deftructeur avoit fait voler en éclat les remparts du château de Naples.

L'armée gardoit les bords du Garillan: elle abandonna fon pofte pour fe rendre à Gaëte. Quinze chevaliers dirigés par Bayard, firent l'arriere-garde. Gonzalve commençoit à défefpérer d'atteindre les François; il détacha Colonne, avec la cavalerie légere, pour les harceler & retarder leur marche. Colonne ne pouvant pas réuffir à les rompre, laiffa

quelques

quelques ſoldats pour continuer l'attaque ; & avec le reſte de ſa troupe, il prit le chemin des hauteurs, dans l'intention de tomber ſur le flanc de l'infanterie.

Bayard s'apperçut de ce mouvement : il prévit ſes effets; c'étoit le coup d'œil d'un Condé ou d'un Turenne. Il partit avec un écuyer, & il ſe poſta ſur un pont où l'ennemi ſe propoſoit de paſſer. Lorſqu'il vit arriver Colonne, il renvoya ſon écuyer pour demander un renfort. Placé *ſeul* au centre de ce pont, comme un autre Coclès, auſſi courageux que ce Romain, il attendit l'ennemi, la lance en arrêt. Quiconque oſoit ſe préſenter, étoit renverſé. Il arrêta les Eſpagnols, ſauva l'armée, & tint ferme juſqu'à ce que ſes compagnons vinrent pour le dégager.

Bayard ſe retira en bon ordre. Son cheval, accablé de laſſitude, le renverſa dans un foſſé. Auſſi-tôt trente hommes l'aſſaillirent, en lui criant : *rendez-vous* ! » Il le faut bien, » leur répondit tranquillement Bayard ; puiſque je ſuis » ſeul contre tous ». Les ennemis l'emmenerent ſans le connoitre.

Les chevaliers François s'apperçurent bientôt que Bayard ne paroiſſoit point. Guiffrey s'écria : » Mes amis, nous » avons tout perdu ! Bayard nous manque. Je fais vœu d'en » avoir des nouvelles, duſſé-je y perdre la liberté ou la vie ». Il vole, ſes compagnons le ſuivent, ils atteignent les Eſpagnols. » Tournez, tournez, leur dirent-ils, car vous » n'emmenerez pas *la fleur de chevalerie* ». Cette ſaillie françoiſe, au milieu du carnage, étonna les Eſpagnols.

Bayard ſaute ſur le cheval d'un cavalier qui venoit d'être renverſé, & joignant l'ironie à la bravoure, il prononce ſon nom : « *Bayard*, *Bayard*, leur crie-t-il ; quoi ! vous » laiſſez aller *Bayard* » ? Dès que les Eſpagnols entendirent nommer le chevalier, ils prirent la fuite. Les François, contents d'avoir arraché de leurs mains leur *vrai guidon d'honneur*, rejoignirent l'armée.

L'armée renfermée dans Gaëte, capitula honteuſement. Ses triſtes reſtes ſoupiroient après leur Patrie. Châtelard venoit de mourir ; Monteynard avoit été aſſaſſiné ; la peſte enlevoit ce que le fer avoit épargné. Chaque famille avoit à pleurer la mort d'un fils ou d'un pere ; & l'Italie ſervoit de tombeau à des milliers de François. Louis, en apprenant ces déſaſtres, ſe livra au déſeſpoir. La trahiſon de ſes alliés, le pillage de ſes finances, l'épuiſement de ſes ſujets le jetterent dans une profonde mélancolie : la cour prit le deuil ; le Monarque ſe tint enfermé ; une fievre ardente fit craindre pour ſes jours : combien il auroit voulu n'avoir jamais entrepris ces funeſtes conquêtes ! Sublime repentir, digne du PERE DU PEUPLE ; mais que l'intrigue des courtiſans fit bientôt diſparoître.

D'Ars & Bayard étoient demeurés dans la Pouille ; ils défendoient encore l'honneur de la Nation. D'Ars tenoit pluſieurs places depuis la bataille de Cérignole, donnée contre ſon avis, perdue malgré ſon courage. Ce brave guerrier rejetta avec dédain, la capitulation de Gaëte ; il

rendit compte de ſa ſituation & promit de tenir ſix mois contre toutes les forces de l'Eſpagne.

Louis, touché du ſort de ce capitaine, lui ordonna de ſe retirer aux conditions, les moins honteuſes, qu'il pourroit obtenir. D'Ars n'en voulut aucune; il ſortit de Vénouſe, en ordre de bataille, & traverſa l'Italie, enſeignes déployées, ſans que les Eſpagnols oſaſſent s'oppoſer à ſa marche. Jules II vit dans Rome d'Ars & Bayard: ce Pape, plus guerrier que Pontife, n'oublia rien pour les attacher à ſon ſervice : ils refuſerent ſes offres. Arrivé en France, d'Ars conduiſit ſa troupe à Blois où ſe tenoit la cour. Le Roi alla à ſa rencontre; il diſtribua des récompenſes; & Bayard ne fut point oublié.

Pour comble de miſere, Louis fit un traité plus fatal à la France, que toutes ſes pertes.

Les Génois leverent bientôt après l'étendard de la révolte. Le peuple, ſoulevé contre les nobles, élut pour doge un vil artiſan. La garniſon françoiſe fut égorgée; on renverſa les fleurs de lys, pour élever l'aigle impériale.

Louis repaſſa en Italie. Bayard, quoique malade de ſes bleſſures, ſe ſeroit cru déshonoré s'il n'avoit pas ſuivi ſon Prince. Le Roi lui confia les hommes d'armes de la compagnie de Châtelard. Ce Monarque, en paſſant à Grenoble, regretta de ne pas y rencontrer Montauban, Imbert & Salvaing. Ces preux chevaliers, à l'exemple des anciens Paladins, parcouroient l'Angleterre, le Portugal

& l'Espagne pour y éprouver leur valeur contre les plus braves de ces Nations.

L'armée arriva aux portes de Gênes. L'entrée en étoit défendue par une montagne, garnie d'un bastion; nouvel effort de l'art, pour rendre l'art même inutile. Le Roi chargea Bayard de reconnoître ces fortifications : le chevalier appelle l'élite de la noblesse; les gentilshommes de Dauphiné se présentent; les Montoison, les Molard, les Maugiron, les Poitiers le suivent; il leur donne l'exemple de gravir la montagne, & le fort est enlevé. Les soldats, effrayés, se précipitent vers la ville. La superbe Gênes se soumet à la clémence du Roi; Louis lui pardonne : mais son plus grand bienfait fut de nommer gouverneur un honnête homme.

Pavie & Milan donnerent à leur vainqueur des fêtes, dont la délicatesse italienne offroit à l'Europe étonnée le premier modele. L'Italie, cette contrée jadis si heureuse, devenue la retraite des savants de la Grece, échappés à la fureur des Turcs, profitant des avantages de son sol & de son commerce, marchoit alors à grands pas, vers les lumieres. De violentes secousses, imprimées aux esprits par les guerres & les factions, faisoient éclore le génie du sein des ténèbres, comme l'éclair jaillit du choc des plus sombres nuages. Des arcs de triomphe, des inscriptions heureuses, des concerts & des danses charmerent les yeux & les oreilles dans les fêtes données à Louis XII. C'étoit

l'aurore des beaux arts, qui alloient renaître sous Léon X & François I.

La science du droit romain fut le crépuscule de cette aurore; & la raison dévança le goût. Déjà l'école de Pavie étoit célèbre. Le Dauphiné possédoit aussi d'habiles jurisconsultes. Etienne Bertrand étoit renommé par la sagesse de ses conseils; Pierre Varse, François Marc, Aimar du Rivail, étoient les flambeaux du Parlement. L'entrée de ce sénat auguste étoit ouverte moins à la naissance, qu'aux vrais talents. La noblesse étoit la digne récompense des pénibles travaux de la magistrature; mais elle n'étoit point un titre pour exclure ces hommes vertueux & éclairés, ces courageux défenseurs des droits des citoyens, placés sur les premiers degrés du temple, & qui avoient mérité la confiance publique : c'étoit l'âge d'or du barreau.

Louis vit Ferdinand à Savonne. Le Roi d'Arragon té- 1508.
moigna une estime particuliere à d'Ars & à Bayard : il ne put s'empêcher de dire : *Heureux le Prince qui possede de tels chevaliers* !

Ces deux Princes entamerent la fameuse ligue de Cambrai. Louis, égaré par une fausse politique, s'unit avec ses ennemis pour la ruine des Vénitiens, dont il auroit dû rechercher l'amitié.

Ce Monarque fit passer des troupes dans le duché de Milan. Les gentilshommes du Dauphiné, Molard, d'Ars, Imbaud, Bayard en prirent le commandement, & se char-

gerent de les diſcipliner. Ces capitaines ſe montrerent au-deſſus de leur ſiecle, en attaquant l'étrange opinion, qui aviliſſoit l'infanterie & ſembloit n'accorder qu'à la nobleſſe l'honneur de s'armer pour la défenſe de l'état. La France commença dès lors à s'occuper du ſoin de ſe procurer un corps permanent de milice nationale. Le maréchal de Gié avoit déjà formé cet utile projet; mais de vains préjugés nationaux, fomentés par l'intérêt de la nobleſſe, & l'aviliſſement des communes, l'avoient fait échouer. Il prévalut enfin, les hommes du tiers furent admis, dans les compagnies d'ordonnance, à partager la gloire des travaux militaires; & Bayard, par l'influence qu'il eut dans cette révolution, doit être conſidéré comme un des créateurs de l'infanterie françoiſe.

Les armées ſe trouverent en préſence près du village d'Aignadel. L'infatigable Trivulce, inſpiré par ſa haine contre les Italiens, prédit le gain de la bataille; & la diſcipline militaire l'obtint. Les Vénitiens furent renverſés; Bayard, Maugiron, Molard, le jeune Boutieres ſe ſignalerent. Le préſident Carles montra qu'il ſavoit auſſi manier l'épée : le Roi le créa chevalier, ſur le champ de bataille.

Déjà la ligue de Cambrai étoit rompue. Les Vénitiens avoient recouvré Tréviſe & Padoue. L'Empereur Maximilien demanda des ſecours à la France pour reprendre ces

deux villes. Bayard & plus de deux cents gentilshommes passerent dans l'armée de ce Prince.

Maximilien assiégea Padoue. Les avenues de cette place étoient garnies de quatre fortes barrieres, couvertes de canons. Bayard & ses compagnons attaquent la premiere, & l'enlevent ; ils marchent à la seconde & l'emportent: les ennemis, vivement poursuivis, n'ont pas le temps de se loger dans la troisieme ; à peine sont-ils dans la quatrieme, que Bayard s'écrie : « Mes amis, ceci dure trop; mettons » pied à terre & forçons-les ». Ils montent sur le retranchement; Bayard arrive le premier; il franchit la barriere, & dit en s'élançant : *Ils sont à nous.* Ses compagnons le suivent; l'ennemi en désordre se sauve dans la ville.

L'Empereur vouloit livrer l'assaut & sacrifier les François, en leur cédant l'honneur dangereux de l'entreprise. Bayard, qui, au titre d'*Hercule de France*, joignoit une prudence consommée, fut d'avis de marcher, si la noblesse allemande imitoit cet exemple : elle refusa d'obéir.. Maximilien, aussi ardent à former des projets, que prompt à les abandonner, quitta honteusement l'armée pendant la nuit. Le siege fut levé; les François & les Allemands se séparerent. Bayard se retira dans Véronne.

Jules II, dévoré d'ambition, vouloit dépouiller Alphonse & envahir le duché de Ferrare : il bouleversa l'Europe, rompit les traités, caressa les Anglois, appella les Turcs & insulta la France.

Gaſton de Foix, Duc de Nemours, gouverneur de Dauphiné, qui réuniſſoit aux graces de la jeuneſſe, l'enjouement d'un François, la galanterie d'un chevalier, les talents d'un général, la valeur d'un héros, Gaſton de Foix entra ſur les terres des Vénitiens avec Molard & d'Ars. Bayard, fidelle à l'amitié fut charmé de revoir ſon premier maître.

Certes, ce fut un ſpectacle bien étrange de voir un Pontife, la cuiraſſe ſur le dos, commander des infidelles, dans une guerre injuſte, contre le fils aîné de l'égliſe ! Jules ſe mit à la tête de ſes troupes, & aſſiégea la Mirandole.

Devenu maître de la Mirandole, Jules brûloit d'aller à Ferrare ; mais la prudence exigeoit de s'emparer auparavant de la Baſtide. Cette place n'étoit défendue que par vingt-cinq hommes, & ſa perte entraînoit celle de la capitale. Le gouverneur inſtruiſit Alphonſe du danger qui le menaçoit. Le Duc aſſembla ſon conſeil. Tout le monde étoit conſterné ; hcacun gardoit le ſilence. Bayard ouvrit un avis, qui ranima les courages & ſauva les deux places. Il prit le commandement des troupes. Une marche, éclairée & prompte, conduiſit, durant la unit, par divers chemins, les François devant la Baſtide. Les aſſiégeants furent eux-mêmes aſſiégés ; du Fay donna l'allarme ; Bayard & Montoiſon attaquerent les ennemis, dont la défaite fut complette.

Cette expédition, plus utile qu'éclatante, ne fut point honorée du nom de *bataille* : elle exigeoit cependant les talents

talents d'un grand général. Bayard, qui commandoit en chef, les fit paroître avec éclat : connoissance du pays ennemi, promptitude dans les ressources, secret dans les desseins, sang froid dans le péril, coup-d'œil & vivacité dans l'exécution. Le vainqueur retourna triomphant à Ferrare ; Montoison y termina sa glorieuse carriere.

Jules désespéroit d'avoir Ferrare par la force ; il entreprit de la surprendre par trahison. Alphonse, réduit à l'extrêmité, par les embûches de cet implacable ennemi, fut tenté de s'en délivrer par le poison. « Non, dit Bayard, » je ne consentirai jamais qu'il périsse de la sorte ». La vertueuse résistance du chevalier détourna le Duc de cet horrible projet, & lui conserva l'honneur, plus précieux que ses états.

JULES, aux portes du tombeau, disposoit encore des forces de la moitié de l'Europe. Ce génie inquiet & ardent, fut l'ame d'une nouvelle ligue ; il l'appella *la Sainte Union*. 1512.

L'armée des confédérés se mit en campagne. Nemours, débarrassé des Suisses, accourut avec Bayard ; il secourut Bologne & vola devant la ville de Bresse. Quarante lieues de distance, des rivieres débordées, des chemins sans fond, un hiver rigoureux n'arrêterent point les François. Gaston, *le foudre d'Italie*, brûlant de se signaler, pour l'amour de sa maîtresse, franchit tous ces obstacles. Il arrive. Bayard, avec cent hommes, s'approche de l'ennemi & l'attire au

combat. Les Vénitiens, abusés par ce petit nombre, se rangent en bataille. Lorsque les deux troupes sont aux mains, Gaston paroît; il renverse tout, & pénetre dans la citadelle.

Molard est commandé pour attaquer la ville. Bayard observe qu'il faut soutenir ce capitaine contre le feu de l'ennemi. « C'est fort bien vû, lui dit Nemours; mais qui » s'opposera devant cette nombreuse artillerie » ? *Ce sera moi*, répond Bayard: Molard & ses braves Dauphinois vont à l'assaut. Bayard, *le non pareil en prouesses*, les soutient avec ses hommes d'armes. Il est dangereusement blessé; le fer reste dans la plaie; il tombe nageant dans son sang. « Compagnon, dit-il à Molard, faites avancer vos soldats; » la ville est prise: quant à moi, je ne saurois passer outre » & ma mort s'approche ». Le général entend ces paroles: *Amis*, s'écrie-t-il, *vengeons le bon chevalier*. Ces mots élevent tous les courages, A l'instant, Nemours & les François sautent dans les retranchements; on combat avec fureur; les Vénitiens sont passés au fil de l'épée; les chefs périssent par la main du bourreau; vingt-deux mille morts sont étendus sur la place, & la ville de Bresse éprouve, pendant sept jours, toutes les horreurs du pillage.

Une seule maison fut épargnée: ce fut celle où l'on transporta Bayard après la bataille. Elle étoit habitée par une mere & ses deux filles. Cette mere tremblante se jetta aux pieds de Bayard. *Ah! seigneur*, lui dit-elle, *sauvez l'hon-*

neur à mes filles, « Rassurez-vous, répondit le chevalier :
» je ne sais si dans l'état où je suis, j'ai long-temps à vivre ;
» mais tant que je respirerai, vous serez en sûreté ».
Bayard fit placer des gardes à la porte. Le soldat farouche respecta cette retraite ; & la valeur servit d'asyle à la vertu.

Nemours rendoit de fréquentes visites au chevalier ; il le chérissoit comme un pere. « Bayard, mon ami, lui di-
» soit-il, songez à vous guérir ; car il nous faudra bientôt
» donner une bataille ; & j'aimerois mieux avoir perdu
» tout mon bien, que si vous n'y étiez pas ». *J'y serai*, répondit le chevalier, *dût-on m'y porter en litiere*. Gaston, charmé de cet espoir, quitte la ville pour aller joindre les ennemis. Hélas ! il court à la mort.

Lorsque Bayard eut fixé le jour de son départ, la dame, dont il occupoit la maison, entra dans la chambre de son libérateur ; elle se mit à ses genoux, en lui disant : « Sei-
» gneur, nous vous devons l'honneur, la vie & nos biens ;
» daignez accepter cette foible marque de notre recon-
» noissance ». En même temps elle lui présenta une cassette remplie de ducats. *Combien y en a-t-il?* demanda Bayard, en souriant, *deux mille cinq cents*, répondit cette dame ; *c'est tout ce que nous avons : si vous en exigez davantage, nous tâcherons de les trouver.* « Non, madame, repliqua
» Bayard ; reprenez vos ducats. Les soins que vous m'avez
» rendus me sont plus précieux que tout l'or que vous pour-
» riez m'offrir ; j'ai toujours moins aimé l'argent, que les
» personnes ». Cette mere attendrie restoit aux pieds du

chevalier ; elle ne vouloit point ſe lever, avant qu'il eût accepté ſon préſent. « Eh bien! je le reçois, lui dit Bayard, » à condition que vous m'accorderez le plaiſir de faire mes » adieux à vos aimables filles ». = Elles entrent. « Meſ- » demoiſelles, leur dit le galant chevalier, je ſuis pénétré » de vos bontés ; je ne ſais comment les reconnoître. Les » gens de guerre ne ſont pas chargés de bijoux : recevez » chacune mille ducats, comme un préſent de nôces ; je » deſtine les cinq cents qui reſtent pour les monaſteres qui » auront le plus ſouffert de la fureur des ſoldats ». = *Fleur de chevalerie*, s'écria la dame, *Dieu ſeul peut dignement vous récompenſer*. = Des larmes de reconnoiſſance vinrent embellir cette touchante ſcène ; Bayard, en partant, ſembla s'arracher du ſein de ſa propre famille.

Il arriva au camp des François, & la bataille fut réſolue. Le premier ſervice qu'il rendit, fut d'empêcher la retraite des lanſquenets, infanterie célebre, que l'Empereur avoit formée & qu'il vouloit rappeller.

L'armée d'*Union*, quoique plus nombreuſe, fut attaquée & vaincue devant Ravene. Bayard trouva Nemours dans la mêlée, faiſant des prodiges de valeur ; il lui donna le ſage conſeil de reſter ſur le champ de bataille, tandis qu'avec d'Ars il ſuivroit les fuyards. Gaſton oublioit cet avis. L'impétuoſité françoiſe, ſi ſouvent fatale à cette nation, cauſa ſa mort. Le général apprit que l'infanterie eſpagnole ſe retiroit en bon ordre ; il eut la foibleſſe de craindre qu'une ſi belle retraite ne flétrît ſes lauriers ; il courut

pour s'oppofer à la colonne ennemie, & il tomba percé de coups. Cette victoire fut bien funefte ! Louis s'écria, en l'apprenant : *Souhaitons-en de pareilles à nos ennemis ;* elle coûta le fang le plus précieux de Dauphiné ; Molard & les deux Maugiron périrent.

En perdant Nemours, Louis perdit Gênes & le Milanois. Son infanterie étoit détruite ; fes meilleurs capitaines étoient morts ; Jules II, fougueux imitateur de Boniface VIII, mettoit la France en interdit ; l'Angleterre lui déclaroit ouvertement la guerre ; la trahifon de l'Empereur n'étoit plus un myftère : les Vénitiens & les Suiffes s'avançoient à grands pas ; il étoit auffi dangereux de fuir que de combattre.

Les débris de l'armée fe retirerent. A peine les François étoient-ils dans Pavie, que les ennemis y entrerent : on combattit au milieu de la ville ; d'Ars en étoit gouverneur, & ce titre lui fit déployer un nouveau courage. Bayard le féconda vaillamment : avec trente hommes, il arrêta les Suiffes pendant deux heures, au détour d'une rue. Son lieutenant vint l'avertir que de nouvelles troupes approchoient : il paffa le Téfin fur un pont, que fa prévoyance avoit fait conftruire. Tandis qu'il s'occupoit à le faire rompre, il fut dangereufement bleffé. Les François, en défordre, continuerent leur marche ; ils furent plutôt chaffés, qu'ils ne fortirent de l'Italie.

Bayard fe rendit à Grenoble. La nobleffe & le peuple

le reçureut avec des transports d'admiration ; on accourut de tous les lieux de la province, pour le contempler.

La joie fit bientôt place à la tristesse la plus profonde : une fievre ardente réduisit le bon chevalier à l'extrémité. Bayard vit les approches de la mort avec autant de sang froid, qu'il l'avoit affrontée dans les combats. Il se jetta, avec résignation, dans les bras du Dieu qu'il n'avoit jamais oublié, & il attendit en héros chrétien sa derniere heure. Le seul regret qu'il se permit, fut de n'avoir pas perdu la vie sous les murs de Bresse ou devant Ravene, en combattant pour son Roi.

La maladie de Bayard jetta la ville dans la consternation. Les citoyens de tous les ordres se rendirent aux pieds des autels ; & leurs vœux furent exaucés.

Bayard logeoit près d'une jeune personne, d'une rare beauté, mais d'une extrême indigence. Sa mere, guidée par de criminels desseins, & ne prenant conseil que de sa pauvreté, la força de se laisser conduire dans la maison du chevalier. Bayard arrive au milieu de la nuit ; il entre dans son appartement & voit cette aimable fille. A peine l'eût-elle apperçu, qu'elle se jetta à ses pieds : « Monseigneur, » (lui dit-elle, en versant des larmes qui augmentoient » encore l'éclat de ses charmes) ne déshonorez point une » malheureuse victime de la misere ; donnez-moi plutôt la » mort ». Le chevalier, dont la sévère probité ne se démentit jamais, lui dit : « Levez-vous, mademoiselle ; vous » sortirez de ma maison aussi sage & plus heureuse

» que vous n'y êtes entrée ». Sur le champ, il la conduisit dans une retraite honnête; le lendemain il fit appeller la mere; il lui reprocha l'indigne abandon qu'elle avoit fait de sa fille; & pour garantir désormais la vertu de la jeune personne d'un si funeste écueil, il la maria, après lui avoir assuré une dot. Sublime & touchant exemple d'une générosité, dont notre siecle offriroit peu d'imitations!

La perte de la bataille de Novarre, où Meuillon commandoit, où Bussevent fut tué, fit oublier l'Italie. Les malheurs de Louis ne furent compensés que par la mort de Jules II, & par la paix avec les Vénitiens.

Mais la ligue, conclue à Malines, menaçoit la France. Henri VIII, Roi d'Angleterre, vint débarquer à Calais, avec trente mille hommes. L'Empereur, oubliant sa dignité, se rendit dans son camp, en qualité de volontaire, & s'abaissa jusqu'à prendre une solde déshonorante.

Les deux armées en vinrent aux mains près de Guinegatte; & les François, frappés d'une terreur subite, se sauverent avec une précipitation, qui fit appeller leur déroute, *la journée des éperons*. Bayard se saisit d'un poste avantageux, & avec quinze hommes d'armes, il arrêta les ennemis: il auroit rétabli l'ordre, s'il eût été secondé; mais se voyant abandonné, il fut forcé de se rendre. Sa présence d'esprit lui fit prendre un parti, ingénieux & prudent. Il apperçut de loin un Anglois richement armé, qui s'étoit jetté au pied d'un arbre pour se reposer. Il pique droit

à lui, saute de son cheval, & lui tenant la pointe de son épée sur la poitrine : *Rends-toi*, lui dit-il, *ou je te tue.* L'Anglois se rendit sans résistance, & demanda le nom de son vainqueur. « Je suis, répondit le chevalier, le capi-» taine Bayard, qui vous rend votre épée avec la sienne, » & qui se fait aussi votre prisonnier ». Quelques jours après, le chevalier voulut se retirer. *Et votre rançon*, lui dit le gendarme ? *& la vôtre* ? répondit Bayard, *je vous ai pris avant de me rendre à vous ; & j'avois votre parole, lorsque vous n'aviez pas encore la mienne.* Cette singuliere contestation fut portée au tribunal du Roi d'Angleterre & de l'Empereur, qui déciderent que les deux prisonniers étoient mutuellement quittes de leurs promesses.

L'Empereur combla Bayard de caresses. « Capitaine, » mon ami, lui dit-il, j'ai grande joie de vous voir; plut-» à-Dieu que j'eusse beaucoup d'hommes tels que vous» ! Le Roi d'Angleterre ajouta : « Je crois que si tous les » gentilshommes François étoient vos pareils, le siege, que » j'ai mis devant Terouane, seroit bientôt levé ». Ce Monarque fit proposer à Bayard d'entrer à son service, en promettant de le combler d'honneurs & de biens. Le bon chevalier se contenta de répondre, avec une noble fierté, qu'il n'auroit jamais que deux maîtres, un au ciel & l'autre sur la terre ; qu'il ne vouloit servir que Dieu & le Roi de France.

Un traité fut signé à Lille. Bayard, digne successeur de

de Molard, fut envoyé en Dauphiné, en qualité de lieutenant-général de cette Province. La nobleſſe étoit en poſſeſſion de préſenter au Roi le gentilhomme qu'elle jugeoit le plus digne de remplir cette charge; & ce choix honorable étoit confirmé.

La guerre fut terminée par le mariage de Louis aveç la ſœur du Roi d'Angleterre. On fit à Paris un tournoi; Bayard, Clermont, Boiſſieu, Maugiron s'y diſtinguerent. Les infirmités du Roi, trouverent un mortel remede dans les charmes de ſa nouvelle épouſe; & il ſuccomba bientôt après.

III.e Regne.

1515.

Loyal Serv, ch. 59 & ſuiv. Chorier, hiſt. de Dauph., liv. 15 & 16. Garnier. hiſt. de France, tom. 23 & 24.

François I.er fut porté ſur le trône par les efforts immodérés que fit Louis XII pour l'en écarter. L'ambition, l'imprudence, les prodigalités de ce jeune Monarque, ajouterent aux calamités publiques; & ſes plaiſirs coûtent encore des pleurs à la France.

En prenant la qualité de Duc de Milan, il déclara la guerre à l'Italie. Tandis que ſon armée franchiſſoit les Alpes, Bayard eut ordre d'aller en avant. Colonne, général de la cavalerie ennemie, étoit ſur les terres du marquiſat de Saluces: il s'étoit vanté de prendre le chevalier, *comme le pigeon dans la cage*; & Bayard réſolut de l'enlever au milieu de ſes troupes. Le Roi, inſtruit de ce projet, ordonna à la Paliſſe, Imbercourt & d'Aubigni, d'aller joindre le chevalier. Ces guerriers généreux, dont le premier étoit maréchal de France, & les deux autres officiers ſupé-

rieurs, n'écouterent point le faux honneur, qui leur disoit que Bayard étoit moins élevé qu'eux : ils se montrerent vraiment dignes de commander, en sacrifiant au bien de l'état, des rivalités indignes d'eux.

Colonne ne soupçonnoit pas, dans Villefranche, le danger qui le menaçoit. Il étoit à table, dans une imprudente sécurité, lorsqu'on vint l'avertir que la baniere de Bayard flottoit dans la plaine. Bientôt des cris redoublés lui annoncerent que l'ennemi étoit maître de la ville. Il fut fait prisonnier ; ses hommes d'armes perdirent leurs chevaux & leurs équipages. Les Suisses accoururent : ils entroient par une porte, dans le temps où les François, chargés de butin, sortoient par l'autre.

Ce succès fit le plus grand honneur à Bayard ; il priva l'ennemi d'un général habile, & mit la désunion parmi les Suisses qui, sans alliés & sans argent, se virent réduits à garder le Milanois.

François I.er s'approcha de Milan. Les conférences de Verceil s'ouvrirent. Le traité de Galéras fut signé.

Dans cet intervalle, les cantons envoyerent des troupes. Les Suisses, fiers de ce renfort, animés par les discours séditieux du cardinal de Sion, marcherent en silence pour surprendre les François, campés près de Marignan. On se battit pendant deux jours avec un égal acharnement. Les ennemis, écrasés & non vaincus, abandonnerent le champ de bataille ; ils firent leur retraite avec l'orgueil d'une vic-

toire. Trivulce appella cette journée *le combat des Géants*. Le canon commençoit à décider du ſort des batailles ; les Suiſſes négligerent de s'en ſervir ; & leur aveugle prévention, pour une routine antique, cauſa leur défaite.

Plus de trois cents gentilhommes de Dauphiné ſe trouverent à cette bataille : Beranger, Saſſenage, Clermont, Monchenu, de Veſc, de Latier, d'Eurre, de la Tour, Beaumont, Grolée ; que ne peux-je les nommer tous & célébrer les hauts faits de cette vaillante nobleſſe !

Bayard avoit combattu à côté de François I.er ; & ce Monarque, témoin de ſa rare valeur, voulut la récompenſer par une diſtinction qui fut juſtement applaudie. « Bayard, mon ami, lui dit le Roi, ce ſera aujourd'hui » que je ſerai fait chevalier par vos mains ». Bayard s'en défendit avec cette modeſtie, qui relevoit l'éclat de ſes belles actions ; il obſerva qu'il y avoit dans l'armée des capitaines bien plus dignes que lui de cette faveur. « Je le » veux, repliqua le Roi, & nul ne doit vous porter envie ; » parce que celui qui a combattu à pied & à cheval contre » tous autres, eſt réputé le plus digne chevalier ». *Je n'ai donc plus qu'à obéir*, répondit le héros : il tira ſon épée & après avoir fait la cérémonie, il dit au Monarque : « SIRE, » autant vaille que ſi c'étoit Rolland, Olivier, Godefroy » ou Baudoin ; vous êtes le premier Prince que j'ai fait » chevalier : Dieu veuille que ne fuyez jamais en guerre ». Baiſant enſuite ſon épée, & la tenant de la main droite, il lui adreſſa ces paroles, qui reſpirent la franchiſe chevale-

resque. « Glorieuse épée, qui aujourd'hui a eu l'honneur » de faire chevalier le plus grand Roi du monde, que tu » es heureuse ! Certes, ma bonne épée, je ne t'employerai » plus que contre les infidelles, ennemi du nom chré- » tien ».

François I retourna dans ses états, & Bayard le suivit. Le Duc de Bourbon, connétable de France, qui lui portoit une estime particuliere, voulut, en passant à Moulins, qu'il donnât l'ordre de chevalerie à son fils aîné, encore au berceau; persuadé qu'en recevant cet honneur des mains d'un guerrier illustre, cet enfant se rendroit digne de le devenir un jour.

1516. La scène change : de nouveaux acteurs vont l'occuper. Le traître Ferdinand meurt dans les remords, le leger Maximilien dans les plaisirs. Charles-Quint est appellé au trône d'Espagne par sa naissance, à la couronne impériale, par le choix des électeurs. L'ambition inquiete du nouvel Empereur, le dépit jaloux de François I, font éclater une guerre sanglante : leurs haines personnelles tiennent lieu de raisons d'état, & les passions de ces deux Princes embrâsent la moitié de l'Europe.

Charles-Quint mit deux armées en mouvement. La prise de Mouzon ouvrit la Champagne à ses troupes : elles n'étoient arrêtées que par Mezieres. Le mauvais état de cette place, la proximité de l'ennemi, l'impossibilité de rassembler des troupes, le défaut d'artillerie firent décider qu'il

falloit brûler la ville & dévaster ses environs. Bayard s'opposa à cette résolution barbare & désespérée; il soutint devant le roi : *Qu'il n'y avoit point de place foible, là où il y avoit des gens de cœur pour la défendre.*

Bayard partit donc avec le titre de gouverneur de Mezieres. Plusieurs guerriers, attirés par sa réputation, avides de s'instruire sous un si grand maître, s'enfermerent avec lui dans la place. On distingua Anne de Montmorenci, depuis connétable de France, qui *se faisoit un honneur*, disoit-il, *de servir sous un si renommé capitaine*, & Monteynard, son lieutenant; Clermont, Sassenage, Allemand, Beaumont, Guiffrey, de Vaux, ne voulurent point quitter leur vaillant compatriote.

Dès son entrée dans la ville, Bayard employa une partie de sa propre fortune à la réparer. Il fit sortir les bouches inutiles, rompre le pont, & jurer aux habitants de ne jamais parler de se rendre. La garnison, quoique peu nombreuse, se croyoit invincible. « Je voudrois, disoit un » capitaine de l'Empereur, qu'il y eût dans la place deux » mille hommes de plus, & que Bayard n'y fût pas ». La joie & la confiance éclatoient sur tous les visages. Les plus jeunes officiers disoient, en riant : *Si les vivres nous manquent, nous mangerons nos laquais.*

Quarante mille Impériaux assiégerent Mezieres. Nassau & Sickengen, qui les commandoient, envoyerent un héraut pour représenter à Bayard qu'il s'exposoit au danger de compromettre sa haute réputation; & que jaloux eux-

mêmes de sa gloire, ils le laissoient maître des conditions auxquelles ils voudroit se rendre. « Héraut, mon ami, ré- » pondit Bayard, sans hésiter, vous direz à MM. de Nassau » & Sickengen, que je suis d'autant plus reconnoissant de » la générosité qu'ils me font, que je n'eûs jamais grande » connoissance avec eux; que la place qui m'a été confiée, » est entourée par la Meuse, & que je n'en sortirai qu'a- » près m'être fait un passage sur les corps des ennemis, » que j'aurai tués ».

Les généraux, instruits de cette ferme résolution, se partagerent l'attaque. La place fut foudroyée par cent dix pieces de canon. Le feu de cette artillerie devint terrible; l'usage des bombes fut inventé. « Ce n'étoit de déhors, dit » un historien, que boulets enflammés; de dedans, il » pleuvoit des lances, des fascines goudronnées & de l'huile » bouillante ». Ce qui prouve combien les sieges étoient alors meurtriers, & les avantages de l'art, sur un aveugle courage.

Mezeray, Abrégé de l'hist. de France, tom. V, pag. 28 & suiv.

Bayard déploya son génie: il se plioit à tout. On le voyoit sans cesse occupé à réparer les brêches, à diriger des sorties, à prévenir les trahisons, à encourager les habitants, à ménager les vivres. Enfin, il s'avisa d'un stratagême: il fit parvenir dans le camp ennemi une lettre, qui donnoit une fausse allarme, & qui sema la défiance entre les commandants. Sickengen, plus brigand que général, crut que Charles-Quint le trahissoit: il quitta son poste; un convoi

entra dans la ville, & après six semaines les Impériaux leverent le siege.

François I, dans le transport de sa joie, écrivit à sa mere: *Que Dieu, à ce coup, s'étoit montré bon François*. Bayard sortit de Mezieres en triomphe; les habitants l'accompagnerent, en le comblant de bénédictions; digne éloge d'un guerrier qui fait consister sa gloire, bien plus à conserver qu'à détruire. Sans cette belle résistance, l'armée de l'Empereur auroit pénétré jusqu'au cœur du royaume. De combien de maux l'intrépide Bayard sut garantir la France!

La modestie de Bayard ne lui permettoit pas de solliciter des récompenses: il n'étoit encore que lieutenant de la compagnie d'ordonnance du Duc de Lorraine; & il ne se plaignoit point de cet oubli. Le Roi le décora du collier de l'ordre de Saint-Michel, qui brilloit alors de son premier éclat; il le fit capitaine en chef de cent hommes d'armes, honneur qui n'étoit accordé qu'aux Princes du sang.

Bayard revint à Paris couvert de lauriers. A son arrivée, le corps municipal délibéra d'aller à sa rencontre & de le saluer de la part de la ville. En entrant au palais, le Parlement lui envoya une députation pour le complimenter. Partout où il paroissoit, il étoit comblé de louanges; pour les éviter, il abrégea son séjour dans la capitale; les habitants du Dauphiné l'appelloient à grands cris; il se rendit à leurs vœux.

La peste ravageoit Grenoble. Le bon chevalier fut reçu comme un ange tutélaire; il visitoit les malades, soulageoit les pauvres, multiplioit les hôpitaux, prodiguoit les secours : par ses soins vigilants, il arrêta les progrès d'un fléau destructeur. Ces douces & paisibles vertus pourroient-elles déparer l'éloge d'un guerrier? Non, non; la bonté, la générosité furent toujours les compagnes de la vraie grandeur & du courage.

1522. CEPENDANT, l'Italie se révoltoit de toutes parts. Le maréchal de Lautrec, oublié de la France, abandonné par les Suisses, négligé par les Vénitiens, étoit dans le Milanois, sans argent & sans troupes. Quatre mille Dauphinois, conduits par Saint-Vallier, ne lui donnerent qu'un foible secours.

François I.er envoya Bayard à Gênes. « Je vous prie, » lui écrivit ce Prince, autant que je puis vous prier, de » faire ce voyage pour l'amour de moi, ayant grand espoir » en votre personne ». Le chevalier partit avec sa compagnie d'ordonnance; il avoit pour lieutenant Boutiéres, le héros de la victoire remportée dans la suite à Cérisoles. Cette compagnie jouissoit de la plus haute réputation; chacun ambitionnoit l'honneur d'y entrer : Allemand, Beaumont, Poisieu, Gumin, y occupoient des places distinguées; c'étoit le *bataillon sacré* du Dauphiné.

Pendant son séjour à Gênes, Bayard disciplina la milice de cette république, & il joignit Lautrec presque aux abois.

Mais

Mais Lautrec fut battu devant le château de la Bicoque. Milan fut perdu ; le sénat dispersé ; les François se retirerent, poursuivis par les ennemis, qui vouloient pénétrer en Dauphiné : Bayard, avec sa cavalerie, de la Tour & d'Herculais, avec deux mille hommes de pied, les repousserent.

Nous arrivons, Messieurs, à la derniere campagne de Bayard. Le terme de ses nobles travaux approche. Si la fortune retranche de ses années, elle ne peut plus rien ajouter à sa gloire. L'Italie, théatre de sa grandeur, doit être son tombeau. Il va mourir dans les bras de la Religion & dans le champ d'honneur, en réunissant la palme du chrétien aux lauriers de la victoire. 1524.

François I.er, après avoir élevé au faîte des grandeurs le connétable de Bourbon, cherchoit imprudemment à l'abaisser par d'injustes préféreuces. Bourbon, d'un caractere sombre, modeste dans la prospérité, ardent dans le malheur, généreux, mais sensible, n'auroit pas trahi la France pour vingt empires ; & il ne put dévorer un affront. Il se retira à la cour de Charles-Quint. Saint-Vallier, dépositaire des dangereux secrets de son parent, fut enveloppé dans sa ruine.

L'amiral Bonivet, à qui la faveur tenoit lieu de talents, fut nommé pour commander en Italie, où un fol amour l'attiroit. Le Roi fut puni de ce choix par des défaites ;

Brantome, hom. illust. ch. de l'am. bon.

trifte exemple de l'influence des intrigues de cour, dans la nomination des grands emplois militaires !

L'armée royale s'affoibliffoit tous les jours ; celle de l'Empereur devenoit plus formidable. Bourbon, fugitif & profcrit, arriva, le défefpoir dans le cœur cherchant moins les François, qui Bonivet.

Le général François prit fes quartiers d'hiver à Biagras, & s'obftina à vouloir bloquer Milan. Il détacha Bayard pour aller occuper le village de Rebec. Le chevalier étoit trop éclairé pour ne pas appercevoir l'inutile danger de cette commiffion. Vainement il repréfenta que le pofte étoit ouvert de tous côtés, qu'il courroit rifque d'être enlevé, que fon honneur étoit compromis. Le général, affez foible pour être baffement jaloux, lui ordonna de partir.

Le devoir de Bayard étoit d'obéir. En arrivant, il prit toutes les mefures, que la prudence pouvoit infpirer ; nuit & jour il étoit fous les armes. Le dégoût s'empara de lui & le jetta dans une profonde trifteffe : le chagrin joint à la fatigue, le fit tomber malade.

Pefcaire épioit l'occafion d'attaquer Bayard, & brûloit d'envie de le furprendre ; ce fuccès valoit, à fes yeux, le gain d'une bataille. Il fe préfente au milieu de la nuit avec toutes fes forces. Bayard eft bientôt à cheval ; il court aux barrieres, foutient le premier choc &fe retire en bon ordre. Il rejoint Bonivet pour lui reprocher vivement fon imprudence.

Quelque périlleufe que fût la retraite, il fallut l'entrepren-

dre. Bonivet abandonna son camp; les ennemis le suivirent. Ce général faisoit l'arriere-garde : il eut le bras percé d'une bale, & redoutant de tomber au pouvoir de Bourbon, il fit appeller Bayard : « Monsieur, lui dit-il, je vous » prie & conjure, par la gloire & l'honneur du nom fran- » çois, que vous défendiez aujourd'hui l'artillerie & les » enseignes, que je remets entiérement à votre fidélité & » sage conduite ; puisqu'il n'y a personne, dans l'armée, » qui en soit plus capable que vous, par la valeur, l'expé- » rience & le conseil ».

Bayard n'avoit point oublié la téméraire commission de Rebec ; peut-être un jour en auroit-il fait repentir le général : mais il sut faire taire son ressentiment. « J'aurois » souhaité, répondit-il, recevoir cet honneur dans une » occasion plus favorable ; quoi qu'il en soit, je vous as- » sure que je les conserverai si bien, que tant que je serai » vivant, elles ne viendront jamais au pouvoir de l'en- » nemi ».

Le chevalier, d'un air tranquille, repoussoit les Espagnols avec son intrépidité ordinaire. Déjà l'ordre étoit rétabli. Tout-à-coup, ô malheur ! on entend une décharge d'artillerie, & Bayard reçoit dans les flancs une blessure mortelle. Il chancelle : ses amis accourent, & il ne leur parle que pour les ranimer au combat. = Bientôt ses forces l'abandonnent; il veut qu'on le descende de cheval & qu'on le place au pied d'un arbre, le visage tourné vers l'ennemi. = Des soldats se présentent pour le transporter

ſur leurs piques ; mais il refuſe leur généreux ſecours : il prie d'Alegre, ſon compagnon d'armes, de dire au Roi qu'il meurt content, & qu'il a toujours déſiré de terminer ainſi ſa carriere.

Tel Paul Emile ne voulut point ſurvivre à la défaite de Cannes, & attendit la mort ſur le champ de bataille, lorſque Varron fuyoit devant Annibal.

Bourbon, qui pourſuivoit avidement Bonivet, arrive & reconnoît Bayard : il ne peut retenir ſes larmes. « Chevalier, lui dit-il, que j'ai de regret de l'état où je vous » vois ! Je vous ai toujours aimé & honoré : que j'ai pitié » de vous » ! Bayard recueille ſes forces pour lui répondre : « Monſeigneur, lui dit-il, je vous remercie ; il n'y a point » de pitié en moi, qui meurs en homme de bien ; il faut » avoir pitié de vous, qui portez les armes contre votre » Prince, votre Patrie & votre ſerment ». Bourbon, accablé par ce reproche, baiſſe les yeux & ſe retire.

Bientôt l'ingratitude de l'Empereur mit le comble aux regrets du connétable ; une mort funeſte en abrégea le cours ; & la poſtérité imprima ſur ſa mémoire une tache ineffaçable ; utile & terrible leçon pour ceux qui ſe vengent honteuſement ſur la Patrie, des offenſes d'un Prince injuſte !

Peſcaire s'approche auſſi du chevalier. « Plut-à-Dieu, » ſeigneur Bayard, lui dit-il, avec attendriſſement, avoir » donné de mon ſang & que vous fuſſiez mon priſonnier » en bonne ſanté ! vous reconnoîtriez combien j'ai tou-

» jours estimé votre personne, votre bravoure & vos vertus!
» Depuis que je me mêle des armes, je n'ai jamais connu
» votre pareil ». Ce général fit apporter son pavillon; il s'aida lui-même à placer le chevalier sur un lit, en baisant ses vaillantes mains ; ce fut le dernier triomphe du héros mourant.

L'armée espagnole s'empressa de venir l'admirer. Bayard, en proie aux plus vives douleurs, sentoit approcher sa derniere heure. Après avoir dicté ses volontés, pénétré des grands sentiments de la Religion, il demanda humblement pardon à Dieu. Au défaut d'un prêtre, il se confessa à Joffrey de Milieu, son maître d'hôtel. « Mon Dieu, (s'écria-t-il, en élevant la poignée de son épée, qui lui représentoit le signe auguste de la Rédemption) « ne me jugez
» point selon mes fautes; mais selon votre miséricorde
» infinie »...... En achevant ces mots, il expira à l'âge de quarante-huit ans.

Les ennnemis donnerent à sa mort des larmes sinceres. Son corps fut embaumé & remis à Joffrey pour le transporter à Grenoble. En passant sur les terres de Savoie, le Duc lui fit rendre des honneurs égaux à ceux qui sont dus aux Souverains; la noblesse l'accompagna jusque sur la frontiere.

Comment exprimer la douleur dont la province de Dauphiné fut pénétrée! Le Parlement, la chambre des comptes, la noblesse, le tiers-état allerent au devant du convoi,

& le conduisirent dans la cathédrale. Cette pompe funebre marchoit dans un morne silence, qui n'étoit icterrompu que par des sanglots. Chacun sembloit pleurer la mort du pere le plus tendre, de l'ami le plus généreux. On lui fit un service, avec tout l'appareil qu'on auroit observé pour un Prince. Le même cortege accompagna le convoi jusqu'au lieu de la sépulture. Bayard fut enterré dans l'église des Minimes de la Plaine, dont l'évêque de Grenoble, son oncle, étoit fondateur.

François I.er fut vivement affligé de la mort de ce grand homme : il lui rendit ce témoignage : « Qu'il avoit perdu » un capitaine, dont le nom seul faisoit honorer & craindre ses armes, & qui méritoit de plus grandes charges » que celles qu'il avoit occupées ». = Ce Prince répétoit souvent, dans ses malheurs : *Ah ! Bayard, que vous me faites faute !* Mais ce fut après la bataille de Pavie, perdue par la fougue imprudente de Bonivet, & où périrent tant de braves gentilshommes, que le Roi sentit toute la grandeur de la perte qu'il avoit faite en la personne de l'illustre chevalier. Prisonnier en Espagne, il disoit à Montchenu : « Si Bayard, qui étoit vaillant & expérimenté, eût été » vivant & près de moi, j'aurois pris & cru son conseil ; » sa présence m'auroit valu cent capitaines, & je ne serois » point ici ».

Bayard (ce dernier trait met le comble à son éloge) mourut dans une honorable pauvreté : il avoit servi l'état trente années, remporté nombre de victoires, reçu des

rançons, commandé une Province; & à peine laissa-t-il les 400 liv. de rente, qu'il tenoit de ses peres. = On demandoit au bon chevalier quels biens un gentilhomme devoit transmettre à ses enfants? « Ce qui ne craint ni l'intem-» périe des saisons, ni l'injustice des hommes, répondit-il; » la *sagesse* & la *vertu* ». Paroles mémorables, qui achevent de peindre son noble caractere!

Le héros, avec lequel Bayard eut le plus de ressemblance, fut Henri IV. Elevés dans le tumulte des camps, les jeux de leur enfance furent des combats; mais la licence des armes ne corrompit point, en eux, la bonté de leur naturel. Doux & faciles dans la société; ardents & intrépides dans les batailles; on ne sauroit aujourd'hui prononcer leurs noms, devenus à jamais fameux, sans y attacher l'idée de la candeur, du courage & de la loyauté: on ne peut se défendre en les prononçant, de cet attendrissement qu'inspirent les plus sublimes vertus. = L'un & l'autre conserverent, au sein de l'amour, le caractere qui les distinguoit au milieu des hasards: Bayard montra peut-être plus de modération, Henri plus de témérité; l'un eut toujours la galanterie naïve d'un chevalier; l'autre ressentit quelquefois l'excusable délire d'un amant. Tous les deux furent immolés sur l'autel de la Patrie : le Monarque, victime d'une odieuse superstition, périt sous le couteau du fanatisme: le guerrier, prodigue de sa grande ame, mourut sous le fer de l'ennemi.

Henri IV avoit trop de rapports avec Bayard, pour ne pas chérir tendrement sa mémoire. Ce grand Prince étant à Grenoble, résolut de lui ériger un mausolée, digne de sa renommée. La guerre suspendit ce projet : les Etats de Dauphiné le reprirent : d'autres événements le firent perdre de vue. Tous les ordres de la Province désirent aujourd'hui de voir élever ce monument au milieu de leur capitale. Les citoyens s'empressent, à l'envi, d'indiquer des modeles, qui répondent à la hauteur du sujet. Qu'il me soit permis, à leur exemple, de jetter une fleur sur la tombe de mon héros.

Garnier, hist. de France, tom. 19, pag. 66. Essai hist. sur Paris, tom. 2, pag. 184.

L'équipage de chasseur étoit l'ornement que l'on donnoit, sur les mausolées, aux chevaliers, qui étoient morts de maladie. Ceux qui n'avoient reçu, dans un combat, qu'une blessure mortelle, étoient représentés armés d'une cuirasse & sans gantelets. Mais lorsqu'un chevalier avoit perdu la vie sur le champ de bataille, on le représentoit *armé de toutes pieces, le casque en tête, la visiere abattue, l'épée nue à la main, le bouclier au bras gauche, la cotte d'armes, ceinte sur l'armure, avec une écharpe, des gantelets aux mains, des éperons à la chaussure, & un lion à ses pieds.*

Tel est, si je ne me trompe, le costume qui conviendroit à la statue de Bayard. Au lieu d'offrir à l'admiration publique un trait isolé de sa vie, il me semble qu'il seroit représenté tout entier. A cet aspect imposant, une foule de hauts

hauts faits se retraceroient au souvenir du spectateur attendri. *Voilà*, diroit-il, en laissant échapper quelques larmes, *voilà le héros de Dauphiné, la fleur de chevalerie : il mourut au lit d'honneur, en combattant pour sa Patrie........* Est-il un monument plus glorieux pour un guerrier magnanime !

Il suffiroit d'ajouter cette modeste inscription : LE BON CHEVALIER SANS PEUR ET SANS REPROCHE ; éloge que Bayard reçut de son siecle ; qui a été consacré par la postérité & qui, par sa sincérité noble & franche, caractérise assez ce grand homme.

NOTES.

LA Société Littéraire de Grenoble, en consacrant un hommage public au héros le plus célébre que le Dauphiné ait vû naître, a considéré d'ailleurs que le temps où a vécu BAYARD, est un des moments les plus intéressants de notre histoire, par la révolution arrivée pour lors dans la *tactique*, l'esprit de *chevalerie* & les *lettres*.

Tactique.

LA *tactique* a marché lentement sur les pas de l'invention des armes ; & les différentes armures, ont changé l'attaque, le campement & la maniere de combattre.

Charles VII créa les francs-archers, habiles à tirer de l'*arc* : ce fut le premier corps réglé d'infanterie françoise. Louis XI supprima cette milice ; il appella les Suisses, & il arma ses soldats de *piques*. Charles VIII, Louis XII, François I.er firent un fréquent usage des *armes à feu* : des *canons* avoient déjà été fondus dans Vienne. A l'arc, succéda l'*arquebuse*, qui parut pour la premiere fois au siege d'Arras. Bayard la détestoit : « Quelle honte, disoit-il, qu'un homme de cœur » soit exposé à périr par une miserable *friquenelle*, dont il ne peut pas se

Hist. de France. Dict. des origines. Chorier, hist. de Dauph., liv. 15 & 16.

1448.

1480.

1403. » défendre ». = Bientôt l'art des *mines* se perfectionna, & elles renverserent les
1483. remparts du château de Naples. Les terribles effets du canon firent gagner la ba-
1503. taille de Marignan ; celle de Pavie fut perdue pour avoir négligé de s'en servir. A
1515. la violence des batteries, il fallut opposer des murs plus épais ; & les bastions
1525. commencerent à s'élever. Le *mousquet*, plus maniable, remplaça l'arquebuse. = Il
1522. n'y avoit plus qu'un seul archer dans toute l'armée françoise, à la journée de la
Bicoque, mais si adroit, qu'un capitaine espagnol ayant ouvert la visiere de son ar-
met pour respirer, l'archer tira sa fleche avec tant de justesse, qu'il l'atteignit au
visage & le tua. = Les *grenades* devancerent les bombes dont on fit le premier
1521. usage au siege de Mezieres. La *lance*, la plus noble des armes, dont se servoient
1591. les gentilshommes, perdit toute sa réputation à la bataille de Pontcharra, rem-
1671. portée par Lesdiguieres. Le *fusil* est devenu l'arme générale, & la *bayonette* a
1703. fait entiérement abandonner les piques.

Lettres.

LES lettres n'entroient presque pour rien dans l'éducation de la noblesse. La bravoure, la galanterie & la dévotion formoient les qualités suprêmes d'un chevalier. Il existe des actes bien postérieurs au siecle de Charlemagne, dans lesquels on trouve ces mots, qui sembloient être une formule usitée pour les nobles : « Ledit » seigneur a déclaré ne savoir pas écrire, attendu sa qualité de gentilhomme ». = Cependant le goût des lettres pénétroit en Dauphiné ; les dames s'occupoient à juger des questions tendres & galantes : elles tinrent leur *cour d'amour* à Romans Soit que cette cour fût plus nombreuse, soit qu'elle fût plus ancienne, il paroît qu'elle conserva une certaine prééminence ; puisqu'on y appelloit des jugements rendus dans une autre cour. Floquet de Romans, fut un des troubadours du XIII.e siecle. = Bayard savoit à peine signer son nom ; mais la nature l'avoit doué d'un esprit pénétrant, d'un caractere enjoué ; il avoit des reparties vives. *Quelle différence y a-t-il*, lui demandoit-on, *entre un savant & un ignorant ? Celle*, répondit-il, *qui est entre un médecin & un malade.*

'Etrennes du Parn. Paris 1783.

Chevalerie.

TROIS causes aiderent au temps à détruire la *chevalerie*. 1.° L'invention des armes à feu qui, dans un combat, rendoient la force & le courage inutiles. 2.° Dans l'origine, les chevaliers étoient d'abord tous adonnés aux armes : mais François I.er créa des magistrats, qu'il appella *CHEVALIERS ès loix.* Cette distinction, accordée aux savants, produisit un effet contraire à celui que ce

Monarque s'étoit proposé. Les vrais chevaliers ne voulurent plus partager l'honneur de la chevalerie avec des gens de robe. 3.° Les Rois n'ayant plus de terres à donner ou à concéder en fiefs, ils instituerent des ordres militaires, soit pour reconnoître les services de la noblesse, soit pour se l'attacher plus étroitement ; & le désir d'y obtenir des places fit délaisser la chevalerie.

Noblesse.



LA noblesse de Dauphiné, par son ancienneté, sa bravoure & ses vertus, mérita d'être surnommée, *l'écarlate de la noblesse.* = Nous rassemblerons quelques traits à la louange de ces preux chevaliers, qui illustrerent le siecle de Bayard, & qui sont pour le nôtre, de grands modeles.

Aïeux de Bayard.

Expilli, suppl. à l'hist. de Bayard.

AUBERT du Terrail, son cinquieme aïeul, fut employé par Guigues V, Dauphin de Viennois, contre Edouard, comte de Savoie : il combattit vaillamment, avec son fils Robert, à la bataille de Varey, & il mourut de ses blessures. 1325.

Robert du Terrail, son quatrieme aïeul, se trouva au siege de la Perriere, où Guigues V fut tué. La noblesse, irritée, vengea cette mort, en réduisant en cendres la forteresse & le bourg. Robert s'attacha à Humbert II, successeur de Guigues ; il fut tué dans une action contre Amé V, comte de Savoie. 1333. 1337.

Après le transport du Dauphiné à la couronne de France, Philippe du Terrail, trisaïeul du chevalier porta les armes contre les Flamands & les Anglois : il fut tué à côté du Roi Jean, à la bataille de Poitiers. 1356.

Pierre du Terrail, son bisaïeul, se distingua à la journée de Rosebeque ; il fut tué à la bataille d'Azincourt, à l'âge de 60 ans. 1382. 1415.

Pierre du Terrail, son aïeul, en faveur de qui le château de BAYARD fut érigé en maison forte, par des lettres de Géofroi le Maingre, dit Bouciquaud, gouverneur de Dauphiné, du 4 mars 1444, se rendit illustre dès sa jeunesse, dans les guerres de Charles VII & de Louis XI : sa grande valeur le fit surnommer *l'épée Terrail ;* il contribua au gain de la bataille d'Anthon ; il fut tué à celle de Mont-lhéry. 1430. 1465.

Aymon du Terrail, son pere, reçut quatre blessures & perdit un bras à la 1479.

journée de Guinegatte : il ne quitta le ſervice qu'à l'âge de 65 ans ; & il ſe retira couvert de gloire.

Bataille de Verneuil.

Chorier, hiſt. de Dauph., l. 13.

CHARLES VII, attaqué par les Anglois, au ſein de ſon royaume, appella la nobleſſe de Dauphiné. L'arriere-ban fut convoqué. Henri de Saſſenage le commandoit à la tête de mille gentilshommes, qui ſe trouverent à la bataille de Verneuil. Elle fut donnée le 6 août 1424, jour funeſte à la France; mais glorieux à la nobleſſe. Celle de Dauphiné chargea l'ennemi la premiere : elle perdit 300 de ſes plus braves guerriers : le reſtant du bataillon Dauphinois fut contraint de ſe retirer. = Les Etats de la Province, pour conſerver la mémoire de ces illuſtres défenſeurs de la Patrie, fonderent un anniverſaire dans l'égliſe de l'abbaye Saint-Antoine; & ils firent peindre leurs écuſſons ſur les murailles.

Bataille d'Anthon.

Expilli, ſuppl. à l'hiſtoire de Bayard.

LOUIS de Châlons, Prince d'Orange, ſe propoſoit d'envahir le Dauphiné ; il ſe mit à la tête des troupes de Savoie & de Bourgogne. Le Roi de France, Charles VII, étoit accablé par les Anglois ; la perte de cette Province auroit été inévitable, ſans le courage de la nobleſſe. Rodolphe de Gaucour, gouverneur, & Humbert de Grolée, maréchal de Dauphiné, ſe mirent en campagne : ils n'avoient que 1600 hommes ; mais ces guerriers étoient preſque tous gentilshommes. = Cette petite troupe attaqua le Prince d'Orange, le 11 juin 1430, & le vainquit en bataille rangée, dans les plaines d'Anthon : l'armée du Prince étoit la moitié plus conſidérable ; mais la valeur l'emporta ſur le nombre : il fut entiérement défait. Il alloit être pris, lorſque, pour échapper, il ſe jetta dans le Rhône, à cheval, tout armé, la lance à la main ; & il eut le bonheur de ſe ſauver à la nage.

Bataille de Mont-lhéry.

Chorier, hiſt. de Daup., l. 14.

LOUIS XI voyant fondre ſur lui la ligue, dite *du bien public*, appella la nobleſſe de Dauphiné, dont il connoiſſoit la valeur, & en laquelle il avoit la plus grande confiance. L'arriere-ban fut convoqué. Jacques de Saſſenage le com-

manda : ce fut à la nobleſſe que le Roi dut le gain de la bataille de Mont-lhéry ; gagnée le 16 juillet 1465. Sur cent quatre gentilshommes de tout le royaume, qui y périrent, il y en avoit cinquante-quatre de Dauphiné. Leur chef, étant de retour, les fit peindre, tout armés, dans une chapelle de l'égliſe des Jacobins de Grenoble.

Bataille de Fornoue.

CHARLES VIII paſſa en Dauphiné, pour aller en Italie. Jacques de Miolan, gouverneur de la Province, aſſembla les Etats à Grenoble ; ils accorderent un *don gratuit* pour les dépenſes de cette guerre. = Le Roi compoſa ſon conſeil de juſtice de magiſtrats du Parlement : il choiſit les plus renommés ; Jean Palmier, Antoine Putod, Jean Fléard & Jean Rabot. = La Province ſe livra à des tranſports de joie inexprimables, en apprenant le ſuccès des armes du Monarque ; & dès qu'il fut en danger, les Dauphinois ſe mirent en mouvement de toutes parts. = Leur premier ſoin, fut d'aſſurer le paſſage des Alpes. Etienne de Poiſieu ſe mit à la tête de 500 francs-archers ; François de Viennois, *chevalier*, les ſuivit avec ſix coulevrines. = La bataille de Fornoue fut donnée avec des forces inégales. Le Roi alloit être pris ; il s'écria : *A la recouſſe*, *Montoiſon*. Philibert de Clermont, déjà fameux par ſes exploits en Picardie, vola au ſecours de ſon Prince, & le ſauva. Sa maiſon a pris pour déviſe ce cri d'allarme. = Le gain de cette bataille, où Bayard donna les premieres preuves de la valeur, ſage & éclairée, qui le fit diſtinguer dans la ſuite, diſſipa la ligue des ennemis de la France. Charles VIII rentra en Dauphiné, après avoir donné toute ſa confiance aux gentilshommes de cette Province, qu'il avoit laiſſés en Italie.

Chorier, hiſt. de Dauph., l. 14.

NOTA. Les anecdotes ſuivantes ſerviront à éclaircir quelques points de l'hiſtoire du bon chevalier & de celle du ſiecle où il a vécu.

Fléau deſtructeur.

CE fléau fut répandu en Dauphiné, pour la premiere fois, par les troupes de Charles VIII, à leur retour d'Italie ; & comme ſi la corruption des mœurs devoit ſuivre les progrès des lettres, le Roi apporta de Naples une bibliotheque ; & ſon armée, une maladie affreuſe. = Ce Monarque fit quelque ſéjour à Lyon. Des ſoldats,

infectés, se rendirent à Romans, leur patrie; delà, ils passerent en Provence. Les registres de la ville de Manosque, de l'année 1496, portent : « Que la maladie » de *las bubas* (c'est ainsi que les Espagnols l'ont nommée) fut apportée dans leur » Patrie, par certains soldats de Romans, en Dauphiné, qui étoient au service » du Roi & de l'illustrissime Duc d'Orléans ». Le premier, qui fut atteint de ce mal, fut chassé de la ville par les magistrats; il eût été plus prudent de l'enfermer.

Astruc, Traité des Mal. ven., liv. I.e, ch. 5, p. 131.

Discipline.

Liv. V, ch. 18.

POUR se former une idée des progrès que dut faire le fléau dont nous venons de parler, il faut connoître la maniere, dont les troupes étoient alors disciplinées, il n'y a qu'à lire les mémoires de Comines, témoin oculaire. « Les gens d'armes, » dit cet historien, sans cesse sont dans le pays, sans rien payer, faisant les » autres maux & excès infinis, que chacun sait : car ils ne se contentent point » de la vie ordinaire, & de ce qu'ils trouvent chez le laboureur, dont ils sont » payés ; ains au contraire battent les pauvres gens, les outragent & contraignent » d'aller chercher pain, vin & vivres déhors ; *& si le bon homme a femme ou fille : » qui soit belle, il ne fera que sagement de la bien garder* ».

Orgueilleux puni.

Notes de Godefroi, sur le loyal serv.

1503.

BAYARD combattoit avec une adresse & une intrépidité, aussi dangereuses dans les retraites, que dans les attaques ; ce qui faisoit dire qu'il réunissoit trois excellentes qualités : *assaut de levrier, défense de sanglier, fuite de loup.* = Pendant les guerres du Milanois, il eut un duel mémorable avec Hyacinthe Simonetta, chevalier insolent & plein d'orgueil. Bayard, offensé par ce guerrier, dont la valeur étoit célebre, le vainquit & le tua en champ clos. Cet événement fut regardé comme un présage des malheurs, qu'essuyerent les Sforce, usurpateurs du Duché de Milan.

Age d'or du Barreau.

Chorier, hist. de Dauph., l. 15.

1513.

LOUIS XII ordonna que lorsqu'un office du Parlement de Grenoble viendroit à vaquer, les magistrats nommeroient *trois docteurs* ; dans le nombre desquels il feroit

choix de celui qu'il jugeroit mériter mieux l'honneur d'être élevé à la magistrature. Ce Prince fit venir le jurisconsulte Philippe Décius, & le nomma conseiller. Ceux qui se destinoient à ces nobles fonctions, faisoient preuves de leurs talents dans la profession d'avocat. Il n'y avoit, dit Loisel, que ceux, qui étoient dépourvus de toute capacité, qui achetoient d'abord un office. Les chanceliers les plus illustres que la France ait eus, les Olivier, les l'Hôpital, ainsi que les magistrats les plus célebres de Dauphiné, les Gui-Pape, les Lacroix, les Expilli, avoient exercé la profession d'avocat. Alors les avocats consistoriaux étoient souvent appellés aux jugements des procès, quand les magistrats étoient absents ou recusables; & ceux-ci ne dédaignoient pas d'exercer des justices subalternes : François Marc l'un des plus distingués, étoit juge de la terre de Sassenage. La malheureuse vénalité des charges a tout corrompu, & Dumoulin s'écrie : *ô, quam florentior esset justicia franciæ, si officia non venderentur. . . . meliores gratis deligerentur!*

Epée de Bayard.

A la mort d'un chevalier, qui s'étoit distingué par des actions d'éclat, les grands seigneurs, les Rois même ambitionnoient d'avoir son épée ou son cheval de bataille. L'épée, avec laquelle Bayard donna l'ordre de chevalerie à François I.er, fut perdue. Charles-Emmanuel, Duc de Savoie, petit-fils de ce Monarque, & vaillant comme son aïeul, désira de l'avoir & de la placer au premier rang parmi les choses rares, qui ornoient sa galerie de Turin. Il la fit demander aux héritiers de Bayard; mais n'ayant pas pu la découvrir, il mit, à sa place, la masse d'armes dont le chevalier se servoit à la guerre. Ce prince la demanda avec instance à Charles du Motet, qui la conservoit soigneusement : il lui écrivit une lettre fort honnête, en ajoutant : « Que parmi le contentement, qu'il avoit, de voir cette » piece au lieu le plus digne de sa galerie, il étoit déplaisant de quoi elle ne seroit » en si bonnes mains, que celles de son premier maitre ».

Expilli, suppl. à l'histoire de Bayard.

Etendard de Jules II.

L'ÉPÉE de Bayard devint l'objet de la vénération des plus grands guerriers; l'étendard de Jules II fut abandonné à une vaine curiosité. Ce Pape, qui ne respiroit que les combats, avoit un grand étendard de satin rouge; sans doute il avoit choisi cette couleur, comme le symbole du sang qu'il aimoit à verser. Le capitaine Molard

Chorier, hist. de Dauph., l. 15.

l'enleva, en prenant Bologne, & l'apporta à Louis XII, qui étoit alors à Grenoble : on le fit déployer dans la maison de François Marcoux, conseiller au Parlement, pour contenter la curiosité publique.

Aventure du jeune Boutieres.

Loyal Serv. chap. 36. 1509. DURANT le siege de Padoue, Guiffrey-Boutieres eut une aventure, digne d'être rapportée. Ce jeune gentilhomme venoit d'être reçu dans la compagnie de Bayard, & le chevalier le choisit pour être d'une expédition importante, persuadé qu'il avoit hérité de la valeur de ses ancêtres. Les ennemis furent surpris, le combat s'engagea; l'enseigne des Venitiens prit la fuite. Boutieres le poursuit sans relâche; il franchit un large fossé : bientôt il atteint le cavalier, lui porte un coup de sa lance, la met en pieces & le renverse. A l'instant, il met l'épée à la main & lui crie : *Rends-toi, enseigne, ou je te tue.* Celui-ci, effrayé, remit à ce jeune homme son épée & son drapeau. Boutieres, plus content que s'il eût trouvé tout l'or du monde, le fit remonter à cheval & marcher devant lui. Bayard, en le voyant, ressentit une joie extrême. — Est-ce vous, Boutieres, qui avez pris cet enseigne ? — Oui, Monseigneur, Dieu m'a fait cette grace. — L'expédition heureusement terminée, Boutieres vint saluer son capitaine & lui présenter son prisonnier : l'un avoit seize ans, l'autre en avoit trente : le Vénitien étoit deux fois plus grand que le François. Cette disproportion fit éclater de rire toute l'assemblée. Les officiers, qui étoient à table, s'égayerent aux dépens des Vénitiens. Le prisonnier humilié, osa dire que ce jeune guerrier n'étoit pas capable de le prendre, & qu'il s'étoit rendu à la troupe entiere. Bayard, étonné, regarda Boutieres & lui dit, *Entendez-vous.* Boutieres piqué au vif, rougit de dépit, & demanda une grace : » Rendez-lui, ajouta-t-il, son cheval & ses armes ; & permettez-nous de nous » mesurer une seconde fois. S'il est vainqueur, je consens qu'il se retire sans ran- » çon; mais s'il est vaincu, je jure devant Dieu, que je le tuerai ». Très-volontiers, s'écria Bayard, je vous accorde ce que vous me demandez. Le Vénitien refusa honteusement le défi.

Hist. de Dauph. liv. 16. Boutieres ne se sépara jamais de Bayard ; il devint lieutenant de sa compagnie d'ordonnance. Après la mort du chevalier, il eut une compagnie de cinquante hommes d'armes, qu'il composa de gentilshommes Dauphinois; Boissieu, d'Ars, Chabons, Monteynard, Chabrillan, Sautereau, Montchenu, la Vilette, Bectoz,

&c.

&c. = Ce fut à la tête de cette brave noblesse qu'il se signala à la bataille de Cérisoles. Boutieres, dont les services étoient payés d'ingratitude, s'étoit retiré dans sa maison du Touvet; il apprit que la Province étoit en danger, & il n'en fallut pas davantage, pour le déterminer à quitter sa solitude; il alla servir dans la même armée, qu'il avoit commandée peu de mois auparavant. Le général de l'Empereur comptoit tellement de battre les François, qu'il s'étoit pourvu de chaînes pour en charger ses prisonniers. = L'événement le trompa; il laissa 15000 hommes sur la place, & il prit la fuite, abandonnant son artillerie, sa caisse militaire, ses munitions & ses bagages. On avoua, après le combat, que la valeur de Boutieres avoit déterminé la victoire. François I.er lui rendit sa bienveillance.

Portrait de Bayard.

BAYARD étoit d'une figure agréable : il avoit l'air doux & gracieux, la peau blanche & délicate, le nez aquilain, les yeux noirs, les cheveux châtains : sa taille étoit haute & grêle, & cependant il étoit robuste & fort; il portoit la barbe raze, pour n'en être pas incommodé sous les armes : la modestie de ses vêtements, répondoit à celle de son caractere.

Amours du Chevalier.

IL étoit de l'essence de la chevalerie d'avoir *sa dame* à qui, comme à l'Etre Suprême, on rapportoit toutes ses actions. Gaston, en exhortant les capitaines & les soldats à faire leur devoir, à la bataille de Ravene, ajoutoit, comme un motif au-dessus de tous les autres : « Qu'il alloit voir ce qu'ils feroient ce » jour-là pour l'amour de *sa mie* ». Bayard avoit choisi la sienne : c'étoit une demoiselle d'une famille noble, du duché de Milan, qu'il vouloit épouser, & de laquelle il eut une fille naturelle. Le chevalier l'aima tendrement : elle eut toutes les vertus de son sexe. Ses oncles la regarderent comme leur niece; ils la marierent, après la mort de son pere, au seigneur de Châtelard : elle fut qualifiée, fille du chevalier Bayard, & regardée comme légitime.

FIN.